

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire civilisation patrimoine

Parcours - cultures de l'écrit et de l'image

L'imprimé à Lima (1598-1621)

Lucie Silliard

Sous la direction de Malcolm Walsby
Professeur des Universités – Ecole Nationale Supérieure des Sciences de
l'Information et des Bibliothèques / Centre Gabriel Naudé

Remerciements

Je tiens à remercier Malcolm Walsby pour son aide et son écoute au long de la préparation de ce travail.

La rédaction de cette étude n'aurait pas été possible sans le travail de numérisation réalisé par le Proyecto de Estudios Indianos.

Enfin, merci à Béatrice Silliard pour la correction des épreuves de ce mémoire.

Résumé : *Au début du XVIIe siècle, Lima connaît une apogée économique et culturelle et la société coloniale péruvienne est en pleine effervescence avec l'essor d'une identité propre. J'ai cherché à montrer que la première presse d'Amérique du Sud installée à ce moment précis s'adapte aux problématiques particulières à la situation coloniale de la vice-royauté du Pérou. Il s'agit d'une étude détaillée sur la production de livres au Pérou au cours de la période coloniale et de ses enjeux politiques, économiques et sociaux, en étudiant matériellement les techniques et habitudes des imprimeurs qui se succèdent pour voir si on y décèle une forme d'acculturation ou le début d'un style péruvien qui leur est propre. Je m'intéresse aussi au livre comme objet commercial et à la distribution du livre liménien, puisque cet enjeu de vente a aussi des conséquences sur la forme du livre.*

Descripteurs : Atelier d'imprimerie ; incunables ; Lima ; Commerce du livre ; bibliothèques coloniales

Resumen : *El principio del siglo XVII es una época de apogeo económico y cultural par Lima, y la sociedad colonial se enriquece de una identidad criolla propia. Quise comprobar que el primer taller de imprenta que se estableció en ese momento se adecuo a la especificidad de la situación colonial del virreinato del Perú. Al estudiar materialmente las técnicas y costumbres de los impresores sucesivos, me pregunté si se vislumbraba una forma de aculturación o los principios de un estilo peruviiano propio. También contemplo el libro como objeto comercial y la distribución del libro limeño, ya que la venta final del libro tiene consecuencias sobre su forma.*

Palabras claves : Taller de imprenta. incunables ; Lima ; Comercio librario, bibliotecas coloniales;

Abstract : *At the beginning of the XVIIth century, Lima reaches an economic and cultural peak and the Peruvian colonial society is buzzing with the rise of their own identity. I tried to show that the first press of South America set up at this precise moment adjusts to the particular issues due to the colonial situation of the viceroyalty of Peru. It is a detailed study on the production of books in Peru during the colonial period and its political, economic and social stakes, by studying physically the techniques and habits of the printers who succeed one another to see if we can spot*

there a form of cultural integration or the beginning of a Peruvian style which is their own. I am also interested in the book as a commercial object and in the supply of the Limenian book, since this sales issue also has consequences on the shape of the book.

Keywords :Printing workshop ; incunabula ; Lima ; Book Trading, Colonial libraries

Droits d'auteurs

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

OU



Cette création est mise à disposition selon le Contrat :
« **Paternité-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de Modification 4.0 France** »
disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr> ou par
courrier postal à Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco,
California 94105, USA.

Sommaire

INTRODUCTION.....	9
A. Un atelier d'imprimerie dans l'Amérique coloniale	11
B. Les sources	17
C. La bibliographie matérielle, un approche différente du livre au Pérou	21
LE PREMIER ATELIER D'IMPRIMERIE DE LIMA	27
A. Lima, un nouvel <i>el dorado</i> ?	27
1. <i>Lima au début du XVIIe siècle : une apogée économique et culturelle</i>	<i>27</i>
2. <i>La population de Lima, un marché à conquérir</i>	<i>31</i>
3. <i>La capitale d'une vice-royauté.....</i>	<i>34</i>
B. Le livre dans la colonie : un outil et une menace politique.....	38
1. <i>Les indigènes, un public particulier.</i>	<i>38</i>
2. <i>La mise en place de la censure à Lima</i>	<i>41</i>
3. <i>Les agents du contrôle : tribunal de l'Inquisition et pouvoir civil.. ..</i>	<i>45</i>
C. Typologie du livre liménien.....	50
1. <i>Les grammaires et arts de la langue.</i>	<i>51</i>
2. <i>Les relaciones et les décrets vice-royaux.....</i>	<i>55</i>
3. <i>Les livres religieux et de prière.....</i>	<i>58</i>
4. <i>Les livres de droit.....</i>	<i>59</i>
LES TECHNIQUES DE L'IMPRIME	61
A. Les imprimeurs liméniens	61
1. <i>Antonio Ricardo et les del Canto : des associés de longue date .</i>	<i>61</i>
2. <i>Filiation et passation du matériel typographique</i>	<i>64</i>
3. <i>Démultiplication ou ubiquité de la presse péruvienne : démêler le vrai du faux.....</i>	<i>66</i>
4. <i>Reprendre le flambeau après la mort de Francisco del Canto....</i>	<i>68</i>
B. Description matérielle	70
1. <i>Tentative de caractérisation générale</i>	<i>71</i>
2. <i>Qualité et diversité de l'imprimé péruvien</i>	<i>78</i>
3. <i>L'illustration.....</i>	<i>80</i>
C. Les incunables péruviens	85
1. <i>Des moyens limités</i>	<i>85</i>
2. <i>Mais une forme de maturité précoce</i>	<i>86</i>
VENDRE DES LIVRES A LIMA	89

A. L'économie du livre.....	89
1. <i>Évaluer le prix du livre à Lima</i>	89
2. <i>Une limite majeure : l'approvisionnement en papier</i>	94
3. <i>Le commerce du livre à Lima</i>	95
B. L'atelier de Lima face à la concurrence	98
1. <i>L'importation de livres européens</i>	98
2. <i>Une inquisition inefficace</i>	105
3. <i>La fuite des auteurs</i>	106
CONCLUSION	109
SOURCES.....	111
Sources principales	111
<i>Sources issues de l'Universal Short Title Catalogue</i>	111
<i>Sources issues du Proyecto de estudios indianos</i>	112
BIBLIOGRAPHIE.....	117
ANNEXES.....	123
TABLE DES ILLUSTRATIONS	141
TABLE DES MATIERES.....	145

INTRODUCTION

Le livre ancien imprimé est un produit typographique qui est le résultat d'un processus de fabrication mais aussi d'un processus éditorial, fruit de techniques artisanales et de conditions de production et de commercialisation propres à l'époque au cours de laquelle on l'a généré¹. C'est pourquoi les différentes éditions modernes présentent des éléments d'identification qui leur sont propres. Le livre moderne est reconnaissable et définissable structurellement. Les *codex* sont des livres constitués de feuilles de papier pliées une ou plusieurs fois selon le format que l'on veut donner à l'ouvrage, puis cousues entre elles en cahiers. Le livre répond aussi à des codes qui ont été établis au fur et à mesure de l'histoire du livre depuis l'invention de l'imprimerie par Gutenberg. Ces codes se sont mis en place de différentes manières, ils sont le fruit de l'accumulation d'une part des habitudes des imprimeurs au cours du temps et d'éléments commerciaux pour vendre l'objet livre, qui est avant tout une marchandise, et d'autre part des différentes tentatives de régulation de l'imprimé par les autorités civiles ou ecclésiastiques. En effet le livre est un instrument de pouvoir qui peut être dangereux et doit être contrôlé, car il s'agit d'un vecteur d'idées qui peuvent aller à l'encontre de la *doxa* religieuse ou du discours politique dominant. L'imprimé est un outil important pour les institutions royales officielles comme la chancellerie, car il permet de diffuser assez rapidement les nouvelles et édits au plus grands nombre. Très vite, les autorités religieuses et civiles cherchent à réguler l'utilisation des presses. En Espagne, la *pragmática* de Philippe II du 7 septembre 1558 a joué un grand rôle dans la définition de la forme de l'imprimé pour les décennies voire les siècles à venir. C'est à ce moment que l'on impose le fait d'imprimer les textes légaux qui autorisent la parution d'un livre avec ce livre que l'on essaie de vendre (il s'agit de la licence, du privilège, de la mise à prix -ou *tasa*- et des *errata*). Les critères de caractérisation de l'imprimé évoluent donc au cours du temps et selon l'endroit. Un des enjeux de mon sujet sera donc de déterminer ces caractéristiques pour les livres imprimés à Lima entre 1598 et 1621 qui dépendent en partie des normes établies au cours du règne précédent mais ont aussi leurs spécificités locales.

¹ MARTIN ABAD Julian, *Los libros impresos antiguos*, Valladolid, Ediciones de la Universidad de Valladolid, 2007

Il est particulièrement intéressant d'étudier Lima en ce début du XVII^e siècle, car la ville connaît une apogée économique et culturelle. Elle est la capitale de la vice-royauté du Pérou, une des deux colonies espagnoles en Amérique avec la Nouvelle-Espagne, dont la capitale est Mexico. Lima a été créée de toutes pièces par les Espagnols, sur l'initiative de Pizarro en 1535, alors que Cuzco était la capitale traditionnelle inca au Pérou. Bien sûr, Cuzco gardait le prestige de l'ancienne capitale et Potosi était une sorte de capitale économique, mais en seulement quelques décennies la Cité des Rois, dont l'essor était dû en grande partie à la découverte de la mine d'argent de Potosi, est devenue un grand centre, au cœur d'un réseau de villes qui parsèment la vice-royauté qui s'étend sur la quasi-totalité de l'Amérique du Sud, à l'exception de la colonie portugaise à l'est. La vice-royauté péruvienne était divisée en trois régions différentes : les Andes, fortement peuplées d'indigènes, la forêt amazonienne – ou *selva* - et la côte quasi déserte². La cité des rois agissait comme un centre de redistribution à partir duquel étaient acheminés toutes sortes de biens. Il ne faut donc pas aborder Lima comme la périphérie de l'empire, mais bien comme le centre névralgique de la vice-royauté du Pérou. Un des risques de mon sujet est d'interpréter Lima comme une ville secondaire, excentrée dans un monde tourné vers l'Europe. Il faut réviser cette vision européocentrée dans le rapport entre les colonies et la métropole. A ce moment, Lima est assez bien reliée à l'Europe, puisque le sort économique de l'Espagne et plus largement de l'Europe dépend de l'arrivée de métal précieux qui transite par Lima depuis Potosi. La valeur marchande de ce qu'on exporte de Lima est beaucoup plus importante que celle de ce qu'on y importe. Lima n'est pas dépendante des ressources européennes, c'est plutôt le contraire. Le commerce du livre déroge à cette règle, puisque, si Lima est très bien intégrée aux circuits commerciaux du livre, on en importe énormément mais on n'en exporte quasiment aucun. Séville est le grand port depuis lequel on envoie des bateaux aux Amériques, c'est là que se trouve la *Casa de contratación* créée en 1503. C'est aussi un grand centre d'impression avec des imprimeurs-marchands comme la famille des Cromberger. Par Séville, Lima est donc reliée aux grands centres d'imprimerie européens et à leur production qui circule grâce aux foires comme celle de Medina del Campo. Le livre n'est pas un bien que l'on a en surplus à Lima, c'est plutôt un manque, d'où la

² ALBERRO Solange, « Modèles et modalités : les fêtes vice-royales au Mexique et au Pérou, XVI^e-XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Editions de l'EHESS, no.3, 2007

nécessité d'y faire installer une presse. Par ailleurs, les métiers du livre ne sont pas absents de la ville : même avant que le premier imprimeur ne s'y installe, on trouve déjà sur place des spécialistes du livre, que ce soient des marchands, ou des relieurs comme Enrique Garcia et ce, depuis que le comptable Agustin de Zarate, le premier, avait tenu la première librairie de Lima au début du 16^e siècle³.

A. UN ATELIER D'IMPRIMERIE DANS L'AMERIQUE COLONIALE

Tout au long du XVI^e siècle, la couronne s'est efforcée de mater les indigènes, dont la population continue à chuter fortement et à être remplacée par les colons espagnols ou les métissages, et de mettre en place un système de domination fondé autour des *encomiendas*. Il s'agissait de grandes propriétés dirigées par un *encomendero* espagnol ou créole qui maintenait sous son joug des villages entiers d'indigènes qui offraient une main d'œuvre gratuite. Depuis la mort de Tupac Amaru, le dernier chef inca en 1572, les Espagnols ont mis en place ce système proprement colonial pour quadriller le territoire inca. La vague de réformes mises en place par le vice-roi Francisco Alvarez de Toledo entre 1569 et 1581 a donné aux institutions de la vice-royauté péruvienne la forme qu'elles ont au cours de la période que j'ai étudiée, mais elles sont toujours sujettes à des aménagements comme la série d'édits qui régissent la relation entre les *indios* et ceux qui les dirigent, imprimés à Lima par Antonio Ricardo en 1603. Au début du XVII^e siècle, la conquête a laissé place à la colonisation. Beaucoup d'Espagnols émigrent - il y a par exemple une émigration extrémègne très importante -, dans l'espoir de faire fortune dans les colonies. La population espagnole en Amérique est très masculine, ce sont souvent des hommes seuls qui viennent tenter leur chance dans le Nouveau Monde. Il y a donc, et ce depuis la colonisation, un métissage qui s'opère assez naturellement entre les populations indigènes et les Espagnols ou européens. Depuis que le dernier inca a été soumis, l'administration coloniale se met en place et l'imprimerie est un outil privilégié pour la chancellerie vice-royale. Au cours du XVI^e siècle, les préoccupations de la Couronne ont évolué : elle a d'abord cherché à évangéliser les natifs, puis de plus en plus elle veut éduquer les créoles et les élites

³ LOHMANN VILLENA Guillermo, "Libros, libreros y bibliotecas en la época virreinal", *Revista de la biblioteca nacional*, no.21, 2000

installées sur place. C'est que l'émigration remplace les indigènes dont la population s'est effondrée depuis 1492.

Depuis 1520, c'est le conseil des Indes qui administre les colonies. Il est divisé en trois chambres : une qui gère la vice-royauté mexicaine, une autre pour la vice-royauté péruvienne et une cour suprême. C'est la *Casa de contratación* qui gère l'activité commerciale avec l'empire depuis Séville, depuis 1503. Le système de l'exclusif garantit le monopole économique de l'Espagne sur les Amériques et c'est cette institution qui organise les convois de galions et le contrôle des navires par l'état. Elle perçoit les taxes et contrôle l'émigration. Elle devient aussi le tribunal où sont réglées les affaires liées au commerce maritime transatlantique. Séville n'a pas été choisie au hasard : c'est déjà une ville importante avec une infrastructure commerciale et bancaire et qui possède un bon réseau de communication avec le reste de la péninsule. Les bateaux qui partent de Séville profitent aussi des courants marins porteurs et des vents alizés. Au début du XVIIe siècle, la *Casa de contratación* est en activité depuis un siècle et est bien organisée, avec le système de *carrera de Indias* qui garantit la protection des bateaux marchands, accompagnés de flottes. Au Nouveau Monde, seuls quelques ports ont l'autorisation de relayer les convois venant de Séville. En Amérique du Sud, Carthagène reçoit les convois pour la vice-royauté du Pérou, puis les marchandises sont acheminées jusqu'au port de Nombre de Dios où elles sont débarquées puis transportées à dos de mules jusqu'à Panama sur le *Camino Real*, voie pavée qui relie la mer des Caraïbes à l'océan Atlantique. Une fois l'isthme traversé, les négociants transportent les marchandises par cabotage le long de la côte jusqu'au port du Callao, à Côté de Lima. Les marchandises espagnoles et les métaux péruviens, qui faisaient le chemin inverse depuis el Callao étaient échangés lors des foires de Nombre de Dios. Lima au début du XVIIe siècle est aussi une ville au cœur d'un réseau dynamique d'échanges, dont le cœur économique est la mine d'argent de Potosi qui connaît son pic d'activité à la fin du XVIe siècle.

Je parle ici de colonie, mais sur le plan juridique, l'Amérique espagnole est un ensemble de gouvernements au même titre que tous ceux qui relèvent de la Couronne espagnole en Europe⁴. La vice-royauté du Pérou a été créée en 1536 et celle du Pérou en 1542 et elles ont pour capitale Mexico et Lima. Le vice-roi, issu

⁴ LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole. De Colomb à Bolivar*, Belin, 2018

de la noblesse représente le souverain sur place. Il est souvent cité dans mes sources car les auteurs lui dédient généralement les publications pour rechercher sa protection et un soutien financier. Le Vice-roi avait une certaine marge de manœuvre et la capacité de prendre des décisions dans l'urgence, puisqu'il fallait plus de six mois pour faire l'aller-retour en Espagne et obtenir l'approbation du roi sur ces décisions. Il faut donc imaginer que le vice-roi est entouré de toute une cour de laïcs et de clercs et d'une administration. Les vice-royautés sont divisées en audiences – les *Reales Audiencias*- qui ont de nombreux rôles (législatif, fiscal, exécutif, judiciaire). A une échelle locale, les *corregidores*, des Espagnols nommés depuis la métropole pour cinq ans, dirigent les villes peuplées d'espagnols ou des ensembles de villages indigènes. Enfin les caciques sont des chefs traditionnels indigènes qui soutiennent et sont soutenus par le pouvoir espagnol.

Car il ne faut pas croire que la société coloniale était organisée selon un schéma dichotomique où tous les indigènes étaient soumis aux Espagnols. Si la colonisation a fonctionné, c'est aussi que la Couronne a pu s'appuyer sur des indigènes qui ont préféré le pouvoir espagnol aux chefs traditionnels incas, qui asservissaient aussi la population avant l'arrivée des *conquistadores*. De la même manière, la population espagnole n'a rien d'homogène et très vite il y a des tensions entre les *conquistadores* et l'administration qui régule et protège dans une certaine mesure les indigènes. La série d'ordonnances établies par le vice-roi Luis de Velasco en 1603 montre que le pouvoir vice-royal cherche à encadrer le travail forcé des indigènes. Le pouvoir vice-royal espagnol s'oppose aussi à l'identité créole qui a émergé dans les deux vice-royautés au cours des décennies 1560-1570. C'est à ce moment que la première génération européenne née en terre américaine arrive à l'âge adulte. Ce sont les descendants des Espagnols qui sont nés sur dans le Nouveau monde. Ils sont de plus en plus nombreux au cours du XVIIe siècle et participent à un phénomène d'acculturation et de syncrétisme entre la culture européenne chrétienne et les rites traditionnels païens⁵. Il s'agit d'un tout nouveau groupe social avec des valeurs et une histoire propres dont les revendications suscitent des tensions dans plusieurs aspects de la vie coloniale⁶. L'émergence de ce nouveau groupe complique les relations entre l'Amérique espagnole et sa métropole. Le terme de

⁵ ALBERRO Solange. « L'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial : déchéance ou dynamisme culturel ? », *L'Homme*, tome 32, 1992, n°122-124.

⁶ LAVALLE Bernard, *op. cit.*, p. 208

« *criollo* » était péjoratif et qualifiait une population qui était considérée dans une certaine mesure comme inférieure aux Espagnols et dont l'identité s'est construite entre la culture européenne et les traditions indigènes. Dans ce contexte, il est particulièrement intéressant d'étudier le début du XVII^e siècle, et la place de la culture de l'écrit pour les différentes parties qui s'affirment au Pérou. L'autre élément très important de l'administration des vice-royautés était l'Eglise. Etat et Eglise étaient liés dans toute l'Europe, mais le cas de l'Espagne était particulier, dans le contexte de l'après-Reconquista et de la conquête des Amériques. L'opportunité de cette « découverte » était vue par les Espagnols comme une récompense après les efforts fournis lors de la croisade pour reprendre le territoire d'*al Andalus* aux musulmans⁷. Les territoires américains ont été conquis au nom du roi et de la foi et un des buts officiels de la colonisation est la conversion des indigènes à la foi catholique. Le roi d'Espagne a été fait « *patronato real* » par le pape Alexandre VI, c'est-à-dire le protecteur de l'Eglise américaine. Il en était le véritable chef car il a le pouvoir de nommer les évêques, les membres des chapitres épiscopaux et de percevoir la dîme. En fait il y a deux Eglises en Amérique coloniale : celle des Espagnols, qui correspond à ce que l'on trouve dans la Péninsule, et celle des indigènes, des métis et des Africains qui s'adapte à ce public particulier. Dans ce contexte, les *doctrineros* qui enseignent les préceptes religieux aux païens doivent connaître la langue de leurs ouailles et les missionnaires doivent être formés au quechua ou à l'aymara. Au cours de notre période, on assiste aussi aux premières campagnes d'extirpation de l'idolâtrie, mises en place par Francisco de Avila, au cours desquelles les hérétiques sont combattus et les idoles détruites. Ce genre de croisades sont toujours un moment de rencontre, même violente, entre les missionnaires métropolitains et les païens ruraux et c'est à ce moment que l'on connaît le mieux les langues indigènes et on trouve au Pérou de grands linguistes comme Gonzalez Holguin. A partir de 1616, une des épreuves de l'examen auquel sont soumis les curés est la rédaction d'un sermon en quechua⁸. Le livre accompagne ces nouvelles directives et l'atelier d'imprimerie liménien travaille à la publication de nombreuses éditions de grammaires et arts de la langue indigènes ainsi que des confessionnaires multilingues.

⁷ *Ibid.*

⁸ DUVIOLS Pierre, *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial, « l'extirpation de l'idolâtrie » entre 1532 et 1660*, Lima, Editions Ophrys, 1972

La publication de grammaires indigènes est la raison principale de l'installation d'une presse à Lima en premier lieu. Cela avait été décidé par le Troisième concile de Lima qui s'est tenu entre le 15 octobre 1582 et le 18 octobre 1583. Après avoir écrasé Tupas Amaru, il s'agissait pour l'Eglise non seulement de dominer politiquement les populations indigènes, mais de les transformer culturellement⁹.

Notre période est aussi influencée par la Réforme protestante qui s'est diffusée en Europe au cours du siècle précédent. Il est important pour l'Eglise catholique d'éviter à tout prix que l'hétérodoxie ne se diffuse dans cette terre considérée comme vierge qu'est le Nouveau Monde. Le tribunal de l'Inquisition est accueilli à Lima en 1570. C'est le Saint Office qui prend en charge la censure et le contrôle de l'imprimé à partir de ce moment. La censure préventive est aussi assurée par les autorités civiles. Il y a aussi un dynamisme culturel grâce aux jésuites et leurs collèges dispersés dans toute la vice-royauté. A Lima même, on trouve le collège de San Pablo, à la tête de ce réseau et l'université de San Marcos, première université d'Amérique du Sud. La société coloniale est aussi caractérisée par la présence sur tout le territoire de communautés religieuses composées de missionnaires venus évangéliser les natifs païens. La Compagnie de Jésus était très influente à Lima et elle contrôlait en partie l'édition de livres. Pourtant dans ce creuset, le livre paraît d'abord être un moyen de rester connecté avec l'Europe, davantage qu'un support au développement d'une culture écrite et d'une voix péruvienne, même pour les créoles.

Ce début de siècle est marqué par une effervescence sociale, culturelle, politique et économique à laquelle l'imprimé participe grandement. Pour pouvoir produire des livres sans faire faillite, il faut trouver des acheteurs. Dans quelle mesure trouve-t-on un marché de lecteurs au Pérou ? La société coloniale hispanoaméricaine est très complexe. Le mélange ethnique causé par l'arrivée des *conquistadores* en avait fait un « *melting pot* » très hiérarchisé et composé d'espagnols, de créoles, de Métis, de mulâtres, d'Africains et d'« Indiens ». On pratiquait trois langues au Pérou et l'atelier typographique de Lima pouvait imprimer en quatre langues : l'espagnol, le latin, le quechua et l'aymara. Pourtant,

⁹ MARZAL FUENTES Manuel, « Iglesia del Peru y culturas indígenas », *Revista de la universidad Católica*, N.S. 7, 1980, p.21

nous verrons que les imprimés n'étaient pas forcément destinés à l'entière de la société, mis à part les édits qui étaient lus au plus grand nombre. En effet malgré la présence de ces différentes strates sociales, cette étude se centre de fait sur un des moyens de communication du colonisateur, qui s'adresse aussi presque toujours au colonisateur (car même les confessionnaires bilingues ne sont pas directement utilisés par les indigènes, mais par les curés qui servent d'intermédiaires à la lecture). Les indigènes avaient leurs propres moyens de communications qui passaient par l'oralité ou par des supports traditionnels comme les quipus.

Faire installer cette presse à Lima, c'est aussi le début d'une certaine émancipation de la vice-royauté par rapport à la métropole. Mais mes trois imprimeurs liméniens sont aussi tous nés en Europe, ils sont à l'origine de ce mélange culturel propre à l'Amérique espagnole. Antonio Ricardo est un imprimeur né à Turin et qui a traversé la France et l'Espagne jusqu'à arriver à Séville pour partir s'installer à Mexico pendant dix ans en 1570 avec notamment Pedro Ocharte qu'il a rencontré à Lyon. Il devient le premier imprimeur de Lima et d'Amérique du Sud en 1584. Au tournant du XVII^e siècle, il est autorisé à imprimer à Lima depuis seulement deux décennies, et la ville n'a connu qu'un seul imprimeur.

Francisco del Canto est le second imprimeur péruvien, il reprend l'atelier de son prédécesseur en 1605 jusqu'en 1619. Jeronymo de Contreras arrive à Lima en 1620, directement depuis Séville. Il s'agira de voir s'il y a déjà une forme d'acculturation des imprimeurs installés à Lima et, le cas échéant, dans quelle mesure ils trouvent leur propre style à Lima. Je travaille sur les derniers imprimeurs européens à Lima, avant que les presses ne soient reprises par des créoles, déjà acculturés- puisque c'est un groupe social qui se définit par cette acculturation-, pour essayer de voir si ce phénomène est visible dans la pratique de ces artisans. En effet, on discerne déjà des habitudes d'imprimerie propres à ces incunables.

Ce début de XVII^e siècle m'a donc paru être un moment clé pour parler de l'imprimerie à Lima : il s'agit des origines de cet artisanat dans la région avec Antonio Ricardo, ce qui est révélateur des enjeux originels : cette production primitive est le condensé de ce qu'on fera au cours des siècles à venir et elle renseigne sur les priorités des différentes forces en présence qui choisissent dès le départ de spécialiser la presse dans quelques types d'imprimés. Jusqu'à 1619 et la mort de Francisco del Canto, il n'y a qu'un seul atelier d'imprimerie en activité dans toute la vice-royauté. Puis il y a un tournant avec l'arrivée de Jeronymo de Contreras

puisque plusieurs imprimeurs s'installent à Lima après la mort de Francisco del Canto et que c'est la fin du monopole qu'avait son atelier sur l'impression des livres péruviens. Jeronimo de Contreras est aussi le premier d'une longue dynastie d'imprimeurs liméniens. J'ai donc décidé de limiter mon étude aux vingt dernières années de l'atelier unique mis en place par Antonio Ricardo. Cette période nous permet de multiplier et diversifier les sources du corpus puisque plusieurs imprimeurs se succèdent, tout en nous intéressant aux premières décennies de l'imprimerie péruvienne avec pour objet d'étude les incunables péruviens.

Mon travail concernera donc une période de grand dynamisme de Lima, mais à un moment où il n'y a qu'un seul atelier d'imprimerie dans la ville même si plusieurs imprimeurs gravitent autour et s'associent. Mes sources me permettent d'étudier le travail de ces trois imprimeurs¹⁰, mais il en existe d'autres, qui sont parfois mentionnés mais à propos desquels on ne sait que peu de choses parce qu'ils étaient sûrement subordonnés à Francisco del Canto, comme Pedro Merchan Calderon ou Francisco Lasso.

B. LES SOURCES

Mon corpus est composé de *codices*, mais aussi de feuilles volantes imprimées. Ces dernières sont des sources précieuses car trop souvent perdues et celles qui composent mon corpus ont souvent été reliées les unes avec les autres ce qui a assuré leur conservation. Ce peuvent être des *relaciones*, c'est-à-dire des feuilles d'informations ou des édits vice-royaux placardés sur les places publiques ou lus à haute voix. Il s'agit donc d'un corpus assez varié qui regroupe plusieurs formes d'imprimés que je tâcherai de caractériser. Ces documents sont conservés en majorité dans les bibliothèques américaines et espagnoles, mais aussi dans des bibliothèques à travers l'Europe. En effet, à cause de la mobilité qui caractérisait les colons espagnols en Amérique, beaucoup de livres ont été dispersés au gré de divers dons. Du fait de cette dispersion et de la distance, je n'ai pas pu travailler directement sur mes sources, j'ai dû utiliser des numérisations. A cause de cela, plusieurs éléments ont concouru à la difficulté de traiter un tel sujet : la qualité de la numérisation, d'abord, qui n'était pas toujours optimale, même si beaucoup de bibliothèques ont effectué ce travail de numérisation qui m'a tout de même permis

¹⁰ Pour la répartition de mes sources par imprimeur, voir Annexe 2.

d'avoir accès à une cinquantaine de sources. Toutefois, à de nombreuses reprises, les limites des documents numérisés se sont faites ressentir, d'autant plus que mon travail se centre sur une étude bibliographique matérielle sur l'objet livre, et pas seulement sur le contenu des textes imprimés. Il était parfois difficile d'apprécier la granularité du papier et de discerner les indices qui m'auraient permis de déduire le format de certaines sources, par exemple. Enfin, j'ai été totalement dépendante des choix de numérisation des bibliothèques et cela m'a empêché de prétendre à l'exhaustivité dans mon travail sur la période 1598-1621. Beaucoup de sources évoquées par les historiens étaient « fantômes » pour moi qui ne pouvais pas me déplacer pour les étudier en bibliothèque. J'ai indiqué ces limites au cours de mon travail pour nuancer certaines de mes hypothèses. La découverte du site du *Proyecto estudios indianos*¹¹ m'a permis d'avoir à disposition un grand nombre de numérisations d'incunables péruviens, imprimés par Antonio Ricardo et Francisco del Canto. Ce groupe de recherche interdisciplinaire, regroupant des chercheurs américains et européens a pour mission de « rendre visible le rôle des populations latinoaméricaines dans le développement économique, politique culturel des sociétés modernes »¹². Il s'agit à l'origine d'une émanation du *Grupo de Investigacion Siglo de Oro* (GRISO) de l'université de Navarre en Espagne, en collaboration avec l'Université du Pacifique de Lima.

J'ai aussi pu utiliser des sources retranscrites telles quelles par les historiens et que je pouvais analyser en seconde main, comme plusieurs inventaires après décès que je ne pouvais pas me procurer publiés par Teodoro Hampe Martinez dans *Bibliotecas privadas en el mundo colonial* ou *Cultura barroca y extirpacion de idolatrias : la biblioteca de Francisco de Avila -1648*¹³. J'ai donc tiré des conclusions à partir d'une cinquantaine de sources sur vingt années, échantillon que j'ai considéré suffisamment important et varié pour pouvoir réaliser ce travail. D'autres documents auraient mérité de faire partie de cette analyse, mais je n'ai pas pu me les procurer. C'est le cas des inventaires de la *Casa de contratacion* de Séville, qui relèvent les biens exportés vers le Nouveau Monde et qui auraient pu me servir de référence notamment à propos du coût du papier et des biens de

¹¹ <http://estudiosindianos.org/en/incunables-peruanos/>

¹² <http://estudiosindianos.org/en/about-pei/>

¹³ HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Bibliotecas privadas en el mundo colonial. La difusión de libros e ideas en el virreinato del Peru (siglos XVI-XVII)*, Frankfurt Am Main, 1996; *Cultura barroca y extirpación de idolatrias: la biblioteca de Francisco de Avila -1648*, Centro de Estudios Regionales andinos Bartholomé de las Casas, 1996

consommation à ce moment. J'ai aussi essayé dans le temps qui m'était imparti de comparer mes sources liméniennes avec des documents issus des presses mexicaines ou espagnoles et européennes. Cela ne représente cependant qu'une infime partie de mon travail consacré à la caractérisation de l'imprimé à Lima au début du XVII^e siècle. S'il est utile de comparer ce que l'on produit à Lima avec ce qui se fait dans le reste du monde, je n'ai pas voulu que cela prenne une trop grande importance, au risque de caricaturer l'imprimé mexicain ou européen, que je n'ai pas eu l'occasion de définir précisément, en choisissant des sources anecdotiques et pas forcément représentatives de l'ensemble. Il m'a semblé que ce risque était grand, surtout en ce qui concernait l'Europe et l'Espagne où une multitude d'imprimeurs étaient installés. En comparaison, il était plus aisé d'étudier les techniques d'impression de trois imprimeurs successifs qui ne possédaient chacun qu'une presse. Je voulais aussi considérer Lima dans sa spécificité, et ne pas me laisser distraire de l'étude de l'atelier d'imprimerie de cette ville en me concentrant trop sur une comparaison avec ce que l'on faisait ailleurs. J'ai donc utilisé des sources comparatives quand il me semblait nécessaire d'illustrer le parcours de tel ou tel imprimeur, en regardant ce que l'on faisait à Medina del Campo pendant qu'Antonio Ricardo y était formé, par exemple, pour essayer de déterminer les influences qu'il avait connues.

Il est particulièrement intéressant de se concentrer sur les parties préliminaires des éditions, plutôt que sur le corps du texte. En effet, la page de titre renseigne sur les éléments qui importent vraiment pour le lecteur et pour l'imprimeur. Sa mise en page répond à des codes répandus depuis plusieurs décennies, mais les quelques particularités locales peuvent être analysées. La page de titre montre quels éléments sont dignes d'être mis en valeur. Il ne faut jamais considérer que ces éléments de mise en page vont de soi, car ils sont le résultat à la fois d'un processus de normalisation qui s'est mis en place au cours du siècle précédent et des habitudes de l'imprimeur apprises lors de sa formation -d'où l'importance de retracer son parcours pour connaître ses influences. L'utilisation des majuscules, de l'italique ou de la forme du cul-de-lampe sont autant d'indices de la hiérarchisation des informations communiquées au lecteur, et il faudra leur accorder une attention toute particulière. De la même manière, les textes qui approuvent et introduisent le texte constituent une mine d'informations pour comprendre sous quel angle on lisait ces sources. L'approbation par exemple est un bon indicateur de ce que l'on trouve utile dans un texte et de la manière dont les censeurs lisent les textes. Ils retracent d'une

certain manière l'horizon d'attente du lecteur et les critères d'appréciation d'un livre. Dans ces parties, les mentions du prix ont été essentielles à mon travail pour essayer de comprendre la valeur et la mise à prix de mes sources.

Mes sources peuvent être réparties en trois sous-ensembles selon si elles ont été imprimées par Antonio Ricardo, Francisco del Canto ou Jeronimo de Contreras¹⁴. J'ai eu au moins une source par année entre 1598 et 1621, sauf entre 1619 et 1621, ce qui correspond aux années qui suivent la mort de Francisco del Canto et qui précèdent l'arrivée de Jeronimo de Contreras à Lima. Il faudra déterminer si ce déficit de sources est dû à un défaut de numérisation ou si aucune presse n'était active à Lima au cours de cette période.

Le choix de ce que l'on imprime est particulièrement intéressant à Lima puisque les enjeux de l'imprimerie sont propres à la société coloniale. La Compagnie de Jésus, qui se spécialisait dans l'éducation et l'évangélisation a fait venir un imprimeur, Antonio Ricardo en 1580 depuis Mexico pour pouvoir imprimer un livre trilingue, la *Doctrina christiana*, en 1584 en espagnol, quechua et aymara¹⁵. En effet, les enjeux de traduction et d'adaptation des textes religieux dans les langues des natifs sont fondamentaux en ce qui concerne l'imprimerie à Lima. La décision de faire imprimer cet ouvrage a été prise au cours du troisième Concile de Lima (1582-1583). Au départ, l'atelier de Ricardo sert à imprimer des catéchismes, des traités d'instruction religieuse et des grammaires des langues indigènes pour servir l'évangélisation des indigènes. Il faudra aussi essayer de déterminer quels types d'imprimés manquent à la presse de Lima, et pourquoi.

Il faudra interroger la façon dont ces sources ont été conservées jusqu'à aujourd'hui. La plupart des *relaciones* qui composent mon corpus ont été reliées¹⁶, ce qui indique un choix qui doit être questionné. Ces feuilles volantes n'étaient pas destinées à être conservées, or, on a voulu conserver les textes que nous avons, alors même que les sujets dont ils traitent sont anecdotiques. Pourquoi a-t-on voulu conserver en particulier le récit de fêtes qui ont eu lieu en l'honneur d'Ignacio de Loyola dans les villes de Cuzco et Lima¹⁷ par exemple ?

¹⁴ Pour la répartition de mes sources par imprimeur, voir en Annexe.

¹⁵ *Doctrina christiana*, Antonio Ricardo, Lima, 1584

¹⁶ Elles sont conservées à la John Carter Brown Library.

¹⁷ *Relacion de las fiestas que en la ciudad de Lima se hicieron por la beatificacion del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola*, Francisco del Canto, Lima, 1610

Enfin, l'absence physique de mes sources m'oblige à tracer la limite de ce qui est analysable à partir de ce que j'ai entre les mains. Pour délimiter mon champ d'étude plus précisément, j'en donnerai les limites : dans cette étude je ne me pencherai pas sur l'analyse précise du papier (sa provenance, par exemple) car je me limiterai à la quantification du papier je n'irai pas jusqu'à l'examen de sa qualité. Je n'étudierai pas non plus les éléments extérieurs à l'impression des éditions comme la reliure.

C. LA BIBLIOGRAPHIE MATERIELLE, UN APPROCHE DIFFERENTE DU LIVRE AU PEROU

José Toribio Medina est l'auteur d'une somme sur l'imprimerie à Lima à l'époque moderne. Il a par ailleurs rédigé plusieurs ouvrages sur tous les grands centres d'impression d'Amérique latine. Dans *la imprenta en Lima (1584-1824)*, publié en 1904. L'historien jésuite Ruben Vargas Ugarte a ensuite complété et amendé le travail de Medina avec *Impresos peruvianos*, l'inventaire le plus complet de textes coloniaux qui complète très bien l'ouvrage de son prédécesseur. Leur approche est cependant plutôt descriptive. La vision de Medina est tributaire du discours dix-neuviémiste qui a fait suite à la libération progressive des sociétés hispanoaméricaines du joug espagnol. Il défend l'idée que l'Inquisition a été en Amérique espagnole une institution obscurantiste et qui a empêché un certain épanouissement intellectuel dans les colonies par rapport à l'Europe. Il s'agit du discours officiel diffusé que l'on ait chassé les Espagnols du Pérou. Après la déclaration de l'indépendance du Pérou le 15 juillet 1821 par le général José de San Martín, le décret du 28 août 1821 affirme que :

« convencido sin duda el gobierno español de que la ignorancia es la columna mas firme del despotismo, puso las mas fuertes trabas a la ilustración del americano, conteniendo su pensamiento encadenado para impedir que adquiriese el conocimiento de su dignidad »

La Couronne aurait sciemment empêché les hispanoaméricains d'accéder au savoir en les maintenant dans un état d'ignorance. C'est le discours officiel lors de la libération du Pérou, pour incriminer les Espagnols. L'historiographie du début de XX^e siècle maintient que le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique ont travaillé main dans la main pour isoler les Amériques et les maintenir dans cet état d'« enchaînement de la pensée » grâce à différentes instances comme le tribunal de

l’Inquisition qui a mis en œuvre la censure. C’est leur accorder trop de crédit et exagérer leur capacité effective. En effet cette vision qui était en accord avec le discours d’un état nouvellement indépendant devait être remise en question, notamment par Irving A. Leonard, auteur d’une synthèse sur le livre chez les *conquistadores*¹⁸. Leonard montre que, malgré la présence d’institutions censées réguler le trafic, l’accès au livre était en fait assez libre dans les vice-royautés américaines. Le Saint-Office n’a pas les moyens de contrôler rigoureusement tous les bateaux qui viennent d’Europe et beaucoup de livres sont à bord, même des livres interdits. Il affirme que l’on trouve même des bibles protestantes dans les colonies à ce moment. Dans quelle mesure trouve-t-on des espaces de liberté dans la chaîne très normée du livre imprimé ?

En vérité le phénomène qui a permis un « enchaînement de la pensée » pour une partie de la population est plutôt de nature économique, c’est-à-dire l’impossibilité pour certaines catégories de la population comme les indigènes ou les Africains réduits en esclavage d’accéder au savoir. Mais il ne s’agissait pas d’un projet politique mis en œuvre de manière systématiquement dans la colonie, car les institutions espagnoles n’avaient pas les moyens de le faire appliquer. C’est cette histoire, plutôt commerciale, de distribution du livre qui a eu le plus de succès depuis quelques décennies. En effet, on étudie volontiers l’importation des livres en Amérique ou les voyages et les réseaux marchands depuis l’Europe, avec une perspective souvent centrée sur l’Europe et l’Espagne, parce que c’est là que la plupart des sources ont été conservées grâce à la *casa de contratacion*. On trouve aussi chez Pedro Guibovich Perez des informations utiles sur les autorités qui régulent la production du livre, notamment la censure¹⁹. Cela a son importance, même dans l’analyse de la matérialité des livres, puisqu’elles influent sur la norme et la forme du livre. Enfin, Teodoro Hampe Martinez est un des plus grands historiens du livre péruvien, il a notamment beaucoup travaillé sur les bibliothèques privées. Il a retranscrit dans plusieurs de ses ouvrages des inventaires après décès de libraires ou de grands théologiens liméniens au cours de ma période que j’ai pu utiliser pour rendre compte de l’achat et de la distribution des livres liméniens et les

¹⁸ LEONARD Irving A., *Los libros del conquistador*, Fondo de cultura económica, 1996

¹⁹ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *Censura, libros e inquisición en el Peru colonial (1570-1754)*, Universidad de Sevilla, 2003

comparer avec les livres européens²⁰. Il a surtout beaucoup travaillé sur le commerce du livre et sur les bibliothèques privées à Lima pour montrer les liens culturels entre le Nouveau et l'Ancien Monde et défendre l'idée d'un grand dynamisme culturel à Lima entre le XVIe et le XVIIIe siècle. Cependant, l'histoire des ateliers d'imprimerie au Pérou a peu intéressé les historiens, et encore moins les occidentaux, qui se sont surtout centrés sur l'exportation des livres depuis l'Europe ou sur la présence des marchands espagnols dans les vice-royautés. Les presses mexicaines sont mieux connues parce qu'elles sont établies depuis plus longtemps et que les imprimeurs mexicains sont plus nombreux. Peut-être se manque d'intérêt pour la forme et la matérialité des incunables péruviens s'explique-t-il aussi par leur qualité assez médiocre par rapport à ce que l'on est capable de faire en Europe au même moment. La trajectoire d'Antonio Ricardo est la mieux connue et c'est le nom le plus cité parce que c'est le premier à imprimer en Amérique du Sud, qu'il a déjà imprimé plusieurs ouvrages en son nom à Mexico et que de nombreuses sources le mentionnent au moment où les jésuites veulent obtenir du roi la licence dont ils ont besoin pour avoir un atelier d'imprimerie à Lima. On connaît beaucoup moins en revanche Francisco del Canto et Jeronymo de Contreras, qui se succèdent. Il arrive aussi que d'autres noms apparaissent chez les historiens mais ils ne sont souvent mentionnés qu'une fois chacun et je n'ai trouvé aucune source qui confirme l'existence de ces potentielles petites mains employées par les imprimeurs. L'histoire coloniale du XVIe siècle est aussi mieux connue car c'est le siècle de la conquête et de la mise en place des institutions qui vont perdurer au cours des siècles qui suivent. C'est aussi un siècle d'apogée des échanges, qui commencent à ralentir à partir de 1610 environ.

En faisant une typologie des livres liméniens, nous pourrions aussi établir un éventail de ce que l'on lit à Lima. Nous pourrions faire une sorte d'histoire des idées en établissant, sur vingt ans, le spectre de ce que l'on lit à Lima. Quel sont les livres dont on a besoin avec le plus d'immédiateté ? Enfin, quels types d'ouvrages ont manqué au point que l'on ressente la nécessité de faire venir une presse à ce moment à Lima ? Cela s'accompagnera aussi d'une étude de la sociologie complexe de Lima. Ces dernières décennies ont été l'occasion de se concentrer sur la place de l'écrit

²⁰ HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Cultura barroca y extirpación de idolatrías: la biblioteca de Francisco de Avila -1648*, Cuzco, Centro de Estudios Regionales Andinos Bartholomé de las Casas, 1996; HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Bibliotecas privadas en el mundo colonial. La difusión de libros e ideas en el virreinato del Peru (siglos XVI-XVII)*, Frankfurt Am Main-Vervuet-Barcelona, Iberoamericana, 1996

dans les sociétés hispanoaméricaines en mettant les populations indigènes au cœur des préoccupations²¹. Et une partie de mon étude sera consacrée aux populations soumises et à la place de l'imprimé dans leur asservissement.

L'histoire du livre dans l'Amérique hispanique moderne s'est surtout concentrée sur les exportations de livres espagnols dans le Nouveau Monde et sur le rôle de ces imprimés dans la dissémination progressive des idées européennes²². L'impact de l'imprimé dans la société et l'évolution de la culture imprimée n'ont en revanche pas suscité beaucoup d'intérêt malgré quelques rares travaux de recherche²³. Je me propose de faire une étude matérielle du livre à Lima en me concentrant sur les processus de fabrication du livre et les techniques de l'imprimé. Une partie de mon travail sera bien sûr consacrée à la distribution du livre, car il s'agit avant tout d'un objet commercial et qu'il est important de déterminer quel est le public visé lorsque l'on imprime un livre, mais cela ne sera pas le cœur de mon analyse et ne servira qu'à servir la caractérisation de l'atelier d'imprimerie liménien. Il s'agira de voir s'il y a eu une forme d'acculturation des imprimeurs espagnols qui s'installent à Lima au début du XVII^e siècle. En effet, mes imprimeurs ont tous été formés en Espagne et ils reproduisent des codes qu'ils ont appris en métropole – c'est peut-être pour cette raison, d'ailleurs, que la forme de l'imprimé à Lima n'a pas été un sujet pour les historiens jusqu'à maintenant, car il semblait imiter ce que l'on faisait en Europe, et que l'on connaît déjà bien. Or, l'histoire de ces imprimeurs s'inscrit aussi dans une histoire coloniale qui connaît des dynamiques de pouvoir complexe. S'il est important d'évoquer les autorités civiles et ecclésiastiques qui régissaient cette société, il ne faut pas prendre au pied de la lettre toutes les régulations qui étaient formulées. Il faut être attentif et avoir une certaine méfiance envers les sources, en particulier pour les textes de lois. Par exemple la répétition des lois qui ordonnent le contrôle du livre au cours du XVI^e siècle à travers différents règnes tend à prouver que les lois n'étaient pas toujours suivies et devaient être répétées. Au sujet de la France, Tocqueville concluait : « l'Ancien Régime est là tout entier : une règle rigide, une pratique molle »²⁴ ; c'est le même phénomène en

²¹ Avec par exemple les travaux de Solange Alberro sur la place des indigènes dans le discours colonial.

²² GUIBOVICH PEREZ Pedro M., « The printing press in colonial Peru: production process and literary categories in Lima » *The colonial latin american review*, vol.10, 2001

²³ Citons l'article de Victor Julian Cid-Carmona, par exemple : « Antonio Ricardo: aportaciones a la tipografía médica mexicana del siglo XVI », in *el Boletín mexicano de historia y filosofía de la medicina*, vol.8, no.2, 2005

²⁴ Alexis de Tocqueville, *L'ancien régime et la révolution*, 1886

Amérique hispanique, car la Couronne n'avait tout simplement pas les moyens d'employer des agents assez nombreux et intègres en continu pour couvrir un territoire aussi grand que son empire. Il faudra se demander si ces artisans du livres arrivent à contourner la norme et à accéder à des espaces de liberté et, le cas échéant, comment ils y parviennent. J'entreprends ici une histoire par le bas, des ouvriers du livres à Lima dans le seul atelier d'imprimerie à des milliers de kilomètres à la ronde²⁵. Il faudra parfois verser dans la biographie, pour comprendre les trajectoires et les influences qu'ont connues ces trois imprimeurs, même si j'ai déjà évoqué les limites d'un tel récit puisqu'on perd facilement la trace de certaines personnes, surtout ceux qui ne sont pas propriétaires de l'atelier et qui n'apparaissent pas dans les registres ou les licences. Cela permettra de comprendre comment ils s'intègrent dans les réseaux et circuits du livre et quelle part ils y prennent. Un des écueils de cette étude est d'avoir une approche européenocentrée parce que c'est au sujet de l'Europe qu'il y a le plus de sources disponibles. S'il est nécessaire de faire en partie une histoire de l'Europe, parallèlement à celle de Lima puisque c'est le modèle à partir duquel je pourrai déterminer s'il y a eu une forme d'acculturation, le sujet d'étude reste Lima, comme grand centre au cœur d'un territoire important et pas comme subordonnée. Enfin, cette monographie devra aborder l'histoire économique, puisque c'est une part importante de l'histoire du livre à Lima ; d'abord parce le livre est un objet avant tout commercial et qu'il faudra en déterminer la valeur en le replaçant dans son contexte économique, ensuite parce que Lima au début du XVII^e siècle profite de sa position car c'est un lieu de passage pour accéder à la mine d'argent de Potosi qui a connu un boom minier au cours des années précédentes. Cette histoire est aussi profondément liée à celle de l'Europe, et d'autant plus que l'on parle du livre puisque c'est un domaine de forte dépendance pour le Pérou. En effet, l'Amérique espagnole n'a pas de moulin à papier et doit importer d'Europe le papier utilisé pour imprimer. Le commerce du livre européen représente aussi une grande concurrence pour les livres imprimés à Lima.

Ma méthode s'appuiera principalement sur la bibliographie matérielle et je dois beaucoup à Roger Chartier qui a renouvelé l'histoire du livre et de la lecture. J'aborderai la lecture comme « stratégie de l'affrontement et de la manipulation »²⁶

²⁵ Nuançons donc l'inefficacité des agents de l'Inquisition pour les livres imprimés à Lima : à la différence des bateaux qui arrivaient d'Europe, ils n'avaient qu'un atelier à contrôler à Lima.

²⁶ CHARTIER Roger (Dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 2003

En quoi les incunables péruviens sont-ils à la fois les héritiers d'une tradition typographique européenne qui se développe depuis plus d'un siècle, et les témoins originels d'une forme d'acculturation des imprimeurs hispanoaméricains qui s'adaptent à la société coloniale péruvienne et à ses spécificités sociales, politiques, et économiques, à un moment de floraison d'une culture créole particulière ?

J'ai essayé de comprendre en quoi Lima est une ville qui peut attirer un imprimeur en ce début du XVII^e siècle. Pourquoi les autorités de la ville ont-ils eu besoin d'une presse à ce moment précis et dans quelle mesure l'atelier d'imprimerie soutenait-il les organes de pouvoir ? Il faudra montrer en quoi Lima est une ville attractive et un centre urbain intégré à des réseaux d'échange du livre fortement encadrés par les autorités civiles et ecclésiastiques et étudier ce que l'on y imprime. Quels sont les genres d'imprimés les plus courants pour cette presse ? Cela nécessite aussi de faire une sociologie des acheteurs potentiels, à qui les livres étaient destinés.

Je me livrerai ensuite à une étude bibliographique pour déterminer les techniques de l'imprimé à Lima, révélées par la matérialité des livres. L'objectif de cette description sera, à terme, d'établir une sorte d'archétype du livre liménien. Comment imprime-t-on à Lima ? Quel est le dispositif typographique d'un atelier qui se met en place dans une ville qui n'a aucune tradition d'impression ? cette étude sera l'occasion d'identifier les influences de nos trois imprimeurs et voir dans quelle mesure ils s'émancipent de leur modèle européen dans un processus d'acculturation.

Enfin j'évoquerai le livre en sa qualité de marchandise en essayant de déterminer sa valeur pour essayer de saisir les enjeux de la distribution d'un livre. Le livre était un objet intégré dans les réseaux marchands et qui circulait à une échelle globale. Pourtant peut-on en dire autant des incunables liméniens ? Quel était leur rayon de distribution depuis Lima ? A quelle concurrence se heurtaient-ils ?

LE PREMIER ATELIER D'IMPRIMERIE DE LIMA

A. LIMA, UN NOUVEL *EL DORADO* ?

Dans ce début du XVII^e siècle, seules deux villes d'Amérique espagnole profitent d'un permis officiel d'établir un atelier typographique : Mexico depuis 1539, et Lima depuis 1584. Quand Antonio Ricardo installe sa presse, il prend un risque en étant le premier imprimeur de la vice-royauté du Pérou. Il est certes appelé par les jésuites et c'est une opportunité en or pour lui, puisqu'il est le seul imprimeur d'Amérique du Sud, mais il existe déjà des réseaux de marchands de livres et un commerce du livre sur place. On sait aussi qu'il n'a pas quitté Mexico à cause du manque de travail, puisqu'il venait d'imprimer au moins dix livres en l'espace de trois ans, soit un tous les trois à quatre mois²⁷. En quoi Lima est-elle une ville attractive pour installer sa presse ?

1. Lima au début du XVII^e siècle : une apogée économique et culturelle

A la fin du 16^e siècle, Maria Mendoza Michilot estime qu'il y a 15 000 personnes à Lima²⁸, et en 1614 ce serait plus de 25 000 personnes²⁹. Une hausse exponentielle qui s'expliquerait par la forte attractivité d'abord des Amériques, avec une immigration annuelle moyenne qui approcherait les 4 000 personnes³⁰, mais surtout de la ville de Lima elle-même. En 1535 Pizarro crée cette ville au lieu d'installer le siège vice-royal à Cuzco, capitale inca, et Lima prospère assez rapidement jusqu'à, moins d'un siècle plus tard, atteindre la taille de villes comme Bergame, Munich ou Montpellier à la même époque³¹. Lima représente au début du XVII^e siècle un *el Dorado* intégré dans les réseaux d'échanges d'Amérique méridionale pour les colons espagnols entreprenants qui traversent l'Atlantique pour faire fortune. Il n'est pas étonnant que ce soit justement dans les années 1580 que le

²⁷ CID-CARMONA Victor Julian, "Antonio Ricardo: aportaciones a la tipografía médica mexicana del siglo XVI", in *el Boletín mexicano de historia y filosofía de la medicina*, vol.8, no.2, 2005

²⁸ MENDOZA MICHILLOT María, *Inicios del periodismo en el Perú. Relaciones y noticiarios*, Prensas de la Universidad de Lima, 1997

²⁹ DANIELS Christine, *Negotiated empires : centers and peripheries in the Americas, 1500-1820*, Routledge, 2002

³⁰ ELLIOT John H., *Spain and its world 1500-1700 : Selected Essays*, Yale University, 1989

³¹ Pour la population de ces villes, voir CADILHON François et COSTE Laurent, *L'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles*, Presses universitaires de Bordeaux, 2008. Selon lui il y a, au début du 17^e siècle, 25 000 personnes à Bergame, 24 000 à Munich et 22 000 à Montpellier.

premier atelier d'imprimerie s'installe à Lima. La cité des rois s'affirme comme un centre économique important qui connaît son apogée au cours du premier tiers du XVII^e siècle. Elle est d'abord le passage obligé de l'argent de Potosi jusqu'à l'isthme de Panama. Cette mine située à quelques deux mille kilomètres au sud-est de Lima avait été découverte en 1545 et a connu un « boom minier » dans les années 1570-1585³². La quantité de métaux précieux importés du Nouveau Monde ne faisait qu'augmenter depuis la colonisation et c'est dans les années 1590-1600 que l'exportation arrive à son maximum³³.



Figure 1 - Gerhard Mercator, "America meridionalis", in *Atlas minor*, Johann Jansson, Amsterdam, 1628, extrait

³² TANDETER Enrique, *L'argent de Potosi. Coercition et marché dans l'Amérique coloniale*, Editions de l'EHESS, 1997

³³ FEBVRE Lucien. « L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Seville : un article fait, une enquête à faire. », *Annales d'histoire économique et sociale*. 2^e année, N°5, 1930

Le métal précieux était transporté de Potosi jusqu'au port d'Arica, puis en cabotage en longeant la côte vers le nord jusqu'à l'isthme de Panama. On trouve aussi, plus proche de la capitale, les mines de Huancavelica ou de Pasco et Castrovirreina. Près de Lima, le port du Callao servait une intense activité commerciale avec une grande variété de produits distribués et il se trouve à l'embouchure du fleuve Rimac qui passe aussi par Lima. La situation géographique de Lima en fait donc un lieu de passage au cœur des échanges sud-américains.

On trouvait à Lima le siège du vice-roi, de l'archevêque, l'Audience royale, le tribunal des comptes, le tribunal du consulat et les autorités principales des ordres religieux³⁴. Tous ces acteurs demandaient une administration conséquente qui se servait de l'écrit et de l'imprimé pour appuyer leurs décisions. Antonio Ricardo a par exemple imprimé une série de douze ordonnances pour le vice-roi Luis de Velasco en 1603. Centre culturel le plus important du Nouveau Monde³⁵, Lima avait aussi la plus grande université d'Amérique du Sud : l'université de San Marcos. C'est la première université du continent, créée en 1551 par décret de Charles Quint à l'initiative de Tomas de san Martin dans le cloître et le couvent du Rosaire de l'ordre des Dominicains.³⁶ Pour former les élites locales, on trouvait aussi le collège jésuite de San Pablo. La ville a effectivement profité de la présence des jésuites qui ont joué un rôle décisif dans l'installation de la presse à Lima. La Compagnie de Jésus, fondée par Ignacio de Loyola et approuvée en 1540 par le pape Jean Paul II, était un des réseaux éducatifs les plus amples et influents du monde catholique et était en Espagne l'ordre religieux le plus puissant à l'époque moderne³⁷. Le quatrième vœu d'obédience des jésuites les obligeait à se présenter à n'importe quel front missionnaire et le Nouveau Monde constituait une scène de choix pour leur activité évangélisatrice. Ce caractère mobile, itinérant était un des principaux signes de l'identité jésuite et leur a permis de participer à configurer l'espace catholique autour de la circulation de l'information, des textes et des objets³⁸. Ils étaient donc très présents à Lima et avaient créé le *Collegio Maximo de San Pablo*, le premier de

³⁴ DANIELS Christine, *Op. cit.*; ARAVENA ZAMORA Abel, "El comercio librario y la transmisión de la filosofía a Hispanoamérica (siglos XVI al XVIII)", *Anuario de filosofía argentina y americana*, Vol.31, n°2, 2014, pp. 33-61

³⁵ *Ibid.*

³⁶ VALCARCEL Carlos Daniel, *Historia de la Universidad de San Marcos*, Academia Nacional de la Historia de Caracas, 1981

³⁷ COELLO DE LA ROSA Alexandro et HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Escritura, imaginación política y la Compañía de Jesús en América latina (siglo XVI-XVIII)*, Bellaterra, 2011

³⁸ COELLO DE LA ROSA Alexandro et HAMPE MARTINEZ Teodoro, *op. Cit.*

la Compagnie de Jésus en Amérique, en 1568, à leur arrivée avec le vice-roi de Tolède. Ce collège formait les étudiants de l'élite locale qui voulaient entrer à San Marcos, il accueillait plus d'une centaine de jésuites³⁹ et contenait la plus grande bibliothèque d'Amérique du Sud. C'est dans les locaux de San Pablo qu'Antonio Ricardo a installé la première presse de Lima, après que les jésuites eux-mêmes l'ont enjoint à venir. Au XVII^e siècle, le Collège jésuite de San Pablo où se trouve la presse de Ricardo est le centre de redistribution à partir duquel on envoyait des livres dans toute la vice-royauté du Pérou⁴⁰. Le collège de San Pablo est véritablement un centre très dynamique qui a participé à l'affirmation de Lima comme ville capitale⁴¹. Au début du XVII^e siècle, le père jésuite Bernabé Cobo fait une description de la salle d'étude de la bibliothèque en ces termes: « *la sala de estudio de la biblioteca era amplia y amueblada con gusto ; tenía hasta 4 000 volúmenes, sin contar los duplicados, y no solo en obras teológicas y filosóficas, sino de toda clase de materias* »⁴². Il dit aussi que le livre que l'on ne trouve pas à San Pablo doit être un livre rare⁴³, ce qui montre que Lima est déjà bien reliée aux circuits internationaux de commerce du livre⁴⁴. Cela donne une idée de l'importance de ce centre d'étude et de l'intérêt d'une presse particulière pour le fournir. Le collège accueille aussi les éminences de son temps et on peut imaginer que la plupart des auteurs de mes sources y ont séjourné à un moment ou à un autre pour profiter de la bibliothèque et suivre l'évolution de l'impression de leur ouvrage. En pleine expansion au tournant du siècle, la ville de Lima se trouvait donc dans une conjoncture propice à susciter l'intérêt d'un imprimeur, d'autant plus qu'elle attirait des résidents avec une bonne formation culturelle.

³⁹ *Ibid.*, ils sont 130 en 1639.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Un leader dont la disparition se fera lourdement sentir en termes d'influence culturelle lors de l'expulsion des jésuites au XVIII^e siècle.

⁴² Bernabé Cobo, *Historia de la fundación de la Lima*, 1882

⁴³ *Ibid.*: « *de manera que no es fácil que falten muchos, como no sean muy raros* »

⁴⁴ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *Censura, libros e inquisición en el Perú colonial (1570-1754)*, Universidad de Sevilla, 2003. Il estime la valeur de cette bibliothèque à plus de 10 000 pesos à l'époque.

2. La population de Lima, un marché à conquérir

Au cours de notre période, la ville est composée en grande partie d'indigènes illettrés⁴⁵, on peut donc s'attendre à un taux d'alphabétisation plus faible qu'en Europe. En réalité, cet écart était équilibré par le fait que, pour le noyau de colons espagnols établis à Lima, la lecture était non seulement une activité à laquelle ils étaient très capables de s'adonner, mais aussi une nécessité. Qu'il s'agisse des gens d'Eglise -missionnaires ou docteurs-, des marchands ou de l'administration vice-royale, le livre avait pour eux, au-delà de son aspect précieux et luxueux, une importance capitale dans l'exercice de leur fonction, et ces trois catégories étaient surreprésentées à Lima puisque le Nouveau Monde était une terre d'opportunités pour qui voulait faire fortune ou administrer la population nouvellement assujettie. Que ce soient des catéchismes, des livres de compte ou des constitutions locales, le livre et l'écriture étaient pour eux des outils incontournables. Il existe donc un noyau d'acheteurs potentiels de livres qui justifie l'installation d'Antonio Ricardo et de sa presse. De plus, il existait déjà un circuit et un commerce du livre à Lima avant que le premier imprimeur n'arrive : Irving A. Leonard a montré le rôle du livre dans l'ouverture du Nouveau Monde. Le commerce du livre s'était déjà révélé comme un important générateur de bénéfices depuis les débuts de la colonisation⁴⁶ et des artisans du livre étaient déjà installés sur place comme le relieur Enrique Garcia. Les conquistadores emportaient des livres lors de leur traversée de l'Atlantique. Le vice-roi et sa cour ont aussi pu être de grands consommateurs de livres, non seulement parce qu'ils en avaient les moyens et que le livre était alors un objet luxueux porteur d'une symbolique valorisante pour son propriétaire, mais aussi parce que c'était un moyen pour eux de rester connectés avec les tendances de l'Ancien Monde qui représentait un modèle culturel survalorisé. Cette dernière motivation pouvait cependant être un obstacle pour les imprimeurs liméniens, puisqu'ils devaient eux-mêmes être très bien informés pour pouvoir reproduire les textes qui étaient publiés en Europe et dont la communication plus ou moins rapide dépendait des aléas de la traversée atlantique. Les imprimés européens avaient dès lors aussi beaucoup plus de succès que les leurs puisque c'était eux qui donnaient le ton. Durant notre

⁴⁶ LEONARD Irving A., *Los libros del conquistador*, Fondo de cultura económica, 1996, cité par GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, "Emigrantes y comercio del libro en el virreinato del Peru", *el Archivo General de la Nación*, N°27, 1993

période, quatre vice-rois se sont succédé : Luis de Velasco y Castilla, Marquis de Salinas (1596-1604), Gaspard de Zuniga y Acevedo, Comte de Monterrey (1604-1606), Juan de Mendoza y Luna, Marquis de Montesclaros (1607-1615) et Francisco de Borja y Aragon, Prince d'Esquilache (1615-1621) ; c'est à eux que sont adressées les dédicaces dans la majorité des livres de mon corpus et c'est en leur nom qu'étaient octroyées les licences pour faire imprimer les livres. Chacun était entouré de sa cour pour diriger la vice-royauté du Pérou au nom du roi Philippe III. Pour les membres de leur cour et de la haute administration, un passage par les colonies faisait partie du *cursus honorum* et servait leurs intérêts une fois rentrés en métropole. Ces hauts dignitaires, ainsi que les clercs enrichis dans le Nouveau Monde, pouvaient donc constituer des bibliothèques privées.

Les bibliothèques des institutions religieuses étaient bien sûr d'importantes consommatrices de livres, et la présence du collège de San Pablo, de sa bibliothèque et de San Marcos à Lima, ainsi que les différents collèges jésuites qui parsemaient le territoire péruvien ont assurément représenté une clientèle salvatrice pour Antonio Ricardo et ses successeurs. Le livre était de toute évidence un support privilégié par les jésuites qui avaient pour habitude d'employer de plus ou moins grands imprimeurs dans de nombreuses villes et de leur apporter une communauté internationale de consommateurs⁴⁷. En ce qui concerne Lima, les élites locales formées dans leurs collèges dans diverses villes de la Vice-royauté constituaient une base solide d'acheteurs de livres. En fait, malgré leur vocation universelle et leur réseau supranational, les livres étaient commandés par patronage local, pour des écoles locales et à la demande des professeurs locaux⁴⁸, d'où l'intérêt de faire venir une presse à proximité pour les besoins immédiats et particuliers des enseignants hispano-américains.

Les inventaires des bibliothèques privées indiquent assez bien la part des lecteurs et leur contenu renseigne sur les sujets qui les intéressaient particulièrement. Carlos Alberto Gonzalez Sanchez a étudié les Biens de défunts, immigrants espagnols décédés dans le Nouveau Monde sans héritiers entre 1550 et 1679 dans la vice-

⁴⁷ GEHL Paul F., « Religion and Politics in the market for books : the Jesuits and their rivals », *The papers of the bibliographical society of America*, Vol. 97, n°4, 2003, pp 435-460

⁴⁸ *Ibid.*

royauté du Pérou et sur les 444 inventaires, 32.4% signalent la possession de livres⁴⁹, ce qui témoigne selon lui d'une certaine concordance avec la proportion de la population alphabétisée dans l'Europe de l'Ancien Régime, qui s'élevait plausiblement à environ 40%⁵⁰. Si l'on regarde dans le détail le nombre de livres par inventaire, on voit bien que la grande majorité ne possédait pas pour ainsi dire une bibliothèque mais plutôt moins d'une dizaine de livres (voir tableau 1).

Tableau 1 - Classification des inventaires selon le nombre de livres, d'après Carlos Alberto Gonzalez Sanchez « Los libros de los españoles en el virreinato del Perú. Siglo XVI y XVII »

LIVRES	INVENTAIRES	POURCENTAGE
1 A 5	89	64.5
6 A 10	19	13.7
11 A 20	13	9.4
21 A 30	8	5.7
31 A 60	7	5
PLUS DE 61	2	1.4

La majorité des immigrants de l'échantillon ne constituaient pas de bibliothèques mais possédaient des livres seuls. Les clercs et le personnel de l'administration sont ceux qui possédaient le plus de livres avec plus de deux tiers des livres de l'échantillon leur appartenant. Quelques rares bibliothèques privées sortent cependant du lot, comme l'exceptionnelle collection de plus de 3 000 livres de Francisco de Avila que nous aurons le loisir d'étudier plus en détail. Quant au contenu des livres dans les bibliothèques privées, Irving A. Leonard estime que 70 % des livres enregistrés dans les collections vice-royales traitaient d'un thème religieux⁵¹. Même si les bibliothèques dont nous parlons sont fournies par l'offre extra-américaine de livres, c'est le consommateur qui influe sur ce qui est produit et l'approvisionnement des bibliothèques a donc forcément exercé une influence sur le

⁴⁹ GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, "Los libros de los españoles en el virreinato del Perú. Siglos XVI y XVII", *Revista de los Indias*, vol LVI, n°206, 1996

⁵⁰ CHARTIER Roger (dir.), *De l'alphabétisation aux circuits du livre en Espagne. XVI-XIXe siècles*, Presses du CNRS, 1987

⁵¹ LEONARD Irving A., *Books of the brave : being an account of books and of men in the spanish conquest and settlement of the sixteenth-century new world*, University of California Press, 1992

choix de ce que l'on imprimait chez Antonio Ricardo. On pourrait aussi essayer de comprendre en quoi le public péruvien est particulier et ce qu'il préfère lire en étudiant par exemple les imaginaires qui ont imprégné la société comme celui de la mission évangélisatrice ou celui des *conquistadores*. Au début du XVII^e siècle, les élites créoles ont commencé à utiliser la parole écrite pour revendiquer leur dignité, richesse et leur droit à gouverner le Pérou⁵². Notre période est donc aussi celle de l'affirmation d'une identité créole et il est intéressant de se poser la question du rôle du livre dans cette revendication. On a l'habitude de parler de l'acculturation forcée des vaincus, avec toutes les violences qui ont eu lieu envers les indigènes, mais on peut aussi parler de l'acculturation des dominants⁵³ qui ont aussi été influencés par ce milieu si particulier dans lequel ils ont évolué.

3. La capitale d'une vice-royauté

Il existe une habitude déterministe qui consiste à prétendre que l'Amérique latine a une structure de commerce imposée par son statut de périphérie, mais penser Lima comme une colonie lointaine et déconnectée du centre européen serait nier son intégration aux réseaux d'échanges globaux de l'Epoque Moderne et son importance dans la structuration de ce réseau⁵⁴. En effet dans le contexte colonial de l'Amérique hispanique, grâce à Potosi, dont nous avons déjà évoqué l'importance économique globale, l'Espagne était plus dépendante de l'exportation Américaine de métal précieux que les vice-royautés ne l'étaient des matières premières espagnoles. Les dimensions d'espace et de temps rendent compte de l'intégration de Lima à différents réseaux sur plusieurs échelles. Le voyage Veracruz-Cadix durait en moyenne 75 jours, avec des variations énormes (entre 55 et 179 jours) et le retour prenait en moyenne 128 jours (entre 70 et 298 jours)⁵⁵. Il faut ajouter au temps de traversée de l'Atlantique le temps de traverser l'isthme jusqu'à Panama puis de se rendre en cabotage jusqu'au port du Callao. Maria Mendoza Michilot calcule que le trajet Panama/Quito/Lima durait quatre mois⁵⁶. De plus, que ce soit en Espagne ou dans les ports d'arrivée aux Amériques, il fallait attendre que les contrôles de la

⁵² COELLO DE LA ROSA Alexandre et HAMPE MARTINEZ Teodoro, *op. Cit.*

⁵³ ALBERRO Solange. « L'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial : déchéance ou dynamisme culturel ? », *L'Homme*, 1992, tome 32 n°122-124. La Redécouverte de l'Amérique. pp. 149-164

⁵⁴ DANIELS Christine, *Op. cit.*

⁵⁵ Selon les calculs de Pierre et Huguette Chaunu (*Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, SEUPEN, 1955-1956), à partir de quarante convois entre 1550 et 1660.

⁵⁶ MENDOZA MICHILLOT Maria, *op. Cit.* p. 26.

marchandise soient effectués et les bateaux pouvaient attendre plusieurs jours au large des ports. A cause de l'importance économique de Potosi, davantage de galions circulaient sur les côtes de Tierra Firme qu'il n'y avait de flottes vers Mexico⁵⁷. Cela influait sur l'approvisionnement de la vice-royauté en livres, mais aussi en papier ce qui affectait directement la production des presses liméniennes. Pour imprimer des *relaciones*, l'atelier de Lima dépendait aussi des informations et des *cartas* apportées par ces bateaux d'Europe. C'est peut-être parce que la communication avec Lima était mieux assurée qu'avec Mexico que l'on n'avait pas senti le besoin d'y faire installer un atelier d'imprimerie jusqu'à la fin du XVI^e, alors que Mexico en possédait déjà quatre.

Ce qui nous amène à une autre question : la place du livre dans ces échanges. Avant l'arrivée de la presse à Lima, la vice-royauté du Pérou était totalement dépendante des réseaux du livre européen. Pour d'autres biens de consommation, Lima était auto suffisante. Il y avait de grandes manufactures de textile ou travaillait la main-d'œuvre indigène. L'installation d'une presse à Lima aurait pu être une initiative destinée à s'émanciper un peu de cette dépendance en proposant une offre locale, seulement, même en produisant le livre sur place, la matière première principale, le papier était importé d'Europe. Et en même temps, malgré toutes les contraintes que cela impliquait, il existait des échanges bilatéraux entre Lima et l'Espagne. En effet, on sait que le nom de l'imprimeur Francisco del Canto était connu à Séville, ce qui ne devrait pas être surprenant puisque d'une part il faisait partie d'une famille d'imprimeurs installés à Medina del Campo et que d'autre part Séville était la porte d'entrée commerciale sur les Amériques, del Canto était donc forcément passé par là pour accéder à Lima. Il n'est donc pas étonnant que son nom ait pu circuler, d'autant plus que son homonyme qui devait être son parent à Lima était commerçant de livre et devait donc être en relation avec Séville ? Ce qui le prouve, c'est que son nom a été utilisé pour fausser un octroi de licence. En effet, il fallait demander une autorisation locale pour réimprimer des textes et l'imprimeur d'une *relacion* imprimée à Séville en 1618 prétend qu'il l'a copiée sur un original imprimé avec licence du Vice-roi, le Prince d'Esquilache (Francisco de Borja y Aragon) à Lima.

⁵⁷ Irving A. Leonard, *Los libros ... Op. Cit.* p. 129.

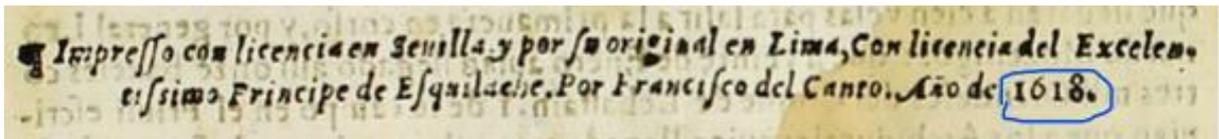


Figure 2 - Relación de avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde inicios de Enero deste presente ano 1618, anonyme, Séville, 1618, extrait

On peut cependant émettre l'hypothèse que cet « original » imprimé à Lima n'est en fait qu'un paravent pour cacher l'absence d'autorisation de l'imprimeur de Séville qui a repris les nouvelles de cette *relacion*. Cette hypothèse paraît d'autant plus crédible que les nouvelles développées dans cette *relacion* ont été envoyées de Rome jusqu'à Séville, comme cela est précisée à la suite du titre, elle a donc sûrement été d'abord imprimée à Séville, puis, peut-être imprimée à Lima. Les dates corroborent cette hypothèse puisqu'il s'agit d'évènements qui ont eu lieu en janvier 1618. Pour que cette impression ait été copiée sur une impression liménienne il aurait fallu que la carte envoyée depuis Rome ait fait le trajet jusqu'à Séville, puis l'aller-retour jusqu'à Lima avant de revenir à Séville pour y être finalement imprimée, tout cela en moins d'un an puisque l'impression est datée de la même année que les faits qu'elle décrit.

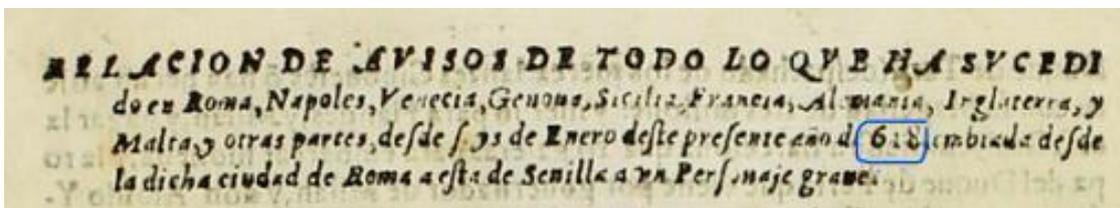


Figure 3 - Relación de avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde inicios de Enero deste presente ano 1618, anonyme, Séville, 1618, extrait

De plus le nom de l'imprimeur à Séville n'est pas indiqué ce qui peut renforcer nos soupçons. Finalement, l'imprimeur sévillan responsable de cette *relacion* a sûrement utilisé le nom de Francisco del Canto, imprimeur à Lima comme autorité validée par le représentant du roi au Pérou pour ne pas avoir à faire de demande de licence. Il y avait presque aucune chance que cette information soit vérifiée puisque les *relaciones* sont des documents éphémères souvent recyclés après leur lecture et que l'aller-retour Séville-Lima prenait environ un an. L'imprimeur s'est donc sûrement caché derrière une fausse autorisation d'imprimer en multipliant sur le papier les lieux d'impression de cette *relacion*. Une étude plus poussée aurait aussi pu montrer que le style d'impression et la mise en page de cette *Relacion* ne

ressemble pas à ceux de Francisco del Canto à Lima, mais encore une fois, cela n'aurait pas été perceptible pour le lecteur espagnol qui n'a pas le don d'ubiquité et encore moins la connaissance du style de l'imprimeur de Lima. Cette fraude qui peut paraître anecdotique tend à prouver que les professionnels du livre de Lima étaient connus au moins par leur nom.

Lima était une des plus grandes villes du continent et la capitale d'une vice-royauté, comme Mexico. Pourtant les échanges entre les deux capitales étaient assez limités et on empruntait des routes commerciales qui reliaient Mexico à l'Espagne et Lima à l'Espagne, mais Lima et Mexico n'était pas reliées par de grandes routes commerciales. Les quelques échanges qui existent entre les villes sont le résultat de voyages personnels d'hommes qui se rendent dans l'une ou l'autre des vice-royautés comme ça a été le cas d'Antonio Ricardo en 1580 quand il a rejoint Lima par Acapulco depuis Mexico. Il était difficile de traverser le continent avec beaucoup de marchandises car le réseau de routes incas qui existait ne permettait pas de transporter beaucoup d'objets avec soi.

Lima était aussi le centre névralgique de la Vice-royauté du Pérou puisque la ville s'organisait comme une sorte de « hub » à partir duquel différents biens étaient redistribués à l'échelle de l'Amérique méridionale. On sait par exemple que, à partir du Collège de San Pablo, on envoyait des livres dans les collèges jésuites de Trujillo, Arequipa, Pisco, Cuzco, Huancavelica, Huamanga, La Paz, Chiquisca et Potosi, mais aussi dans les missions de Maynas, dans la forêt Amazonienne et de Juli dans l'altiplano del Collao⁵⁸. Rappelons que c'est justement dans ce collège que se trouvaient les presses de Lima, qui pouvaient profiter de ce circuit bien que la majorité des livres distribués furent issus des presses européennes. En même temps il y a une certaine mobilité de la presse puisque quelques textes de mon corpus ont été imprimés dans la ville de Juli, en 1612 par Francisco del Canto qui aurait amené ses presses là-bas. Le voyageur français Accarette indique aussi dans ses mémoires qu'il aurait fait le trajet de Buenos Aires jusqu'à Potosi en soixante-trois jours de marche⁵⁹, et il n'était pas encore proche de Mexico. Traverser la vice-royauté du Pérou pouvait prendre autant voire plus de temps que la traversée de l'Atlantique.

⁵⁸ COELLO DE LA ROSA Alexandro et HAMPE MARTINEZ Teodoro, *op. cit.*

⁵⁹ ACCARETTE, DUVIOLS Jean-Pierre (éd.), *La route de l'argent*, Paris, Utz, 1992

Lima était donc relativement bien connectée au reste du monde, même si de telles distances pouvaient être longues à parcourir. L'atelier d'imprimerie est intégré aux grands réseaux de commerce et peut profiter d'un large arrière-pays pour distribuer sa marchandise.

B. LE LIVRE DANS LA COLONIE : UN OUTIL ET UNE MENACE POLITIQUE

Le contrôle des livres est d'autant plus nécessaire que le Nouveau Monde est considéré comme une terre peuplée de sauvages à l'état de nature qu'il faut certes évangéliser mais dont le risque de perversion est grand. L'imprimé est aussi un moyen pour le vice-roi de diffuser ses édits et un discours à propos de son administration.

1. Les indigènes, un public particulier.

Le processus de colonisation des Amériques a lieu dans les mêmes années que la diffusion de la Réforme en Europe, à partir de 1517, après la publication des 95 thèses de Luther. Il est donc aussi influencé par les idées de la Contre-Réforme et du Concile de Trente qui s'est tenu entre 1545 et 1563. Quand le personnel du Tribunal de l'Inquisition arrive à Lima, il importe les décrets de ce Concile. Les Inquisiteurs accompagnent le nouveau vice-roi, Francisco Alvarez de Toledo en 1569. C'est le Concile de Trente qui enjoint la Couronne à accorder une attention particulière au fait que l'on pouvait faire passer sur les territoires américains des livres religieux qui allaient contre les nouvelles lignes directrices. Le concile a donné lieu à la réforme des manuels liturgiques et à la publication de listes de livres prohibés. En effet, on considère que les livres les plus dangereux et ceux qu'il faut contrôler avec le plus d'attention sont les livres religieux qui peuvent aller contre la *doxa* révisée lors du Concile de Trente. Un livre de divertissement profane, s'il détourne du sujet vraiment important de la religion, fera toujours moins de dégâts aux yeux des contre-réformateurs qu'un livre religieux hétérodoxe.

Si la presse est installée à Lima en premier lieu, c'est sous l'impulsion du troisième Concile de Lima, en 1583. A ce moment, la révolte de Tupac Amaru, le dernier chef inca, a été écrasée au cours de la décennie précédente. C'est la fin de la période de conquête et maintenant que les indigènes sont soumis durablement, il est temps de s'organiser pour les évangéliser - entreprise qui avait bien sûr déjà

commencé. La *Doctrina Christiana, y catecismo para instruccion de los Indios, y de las de mas personas, que han de ser enseñadas en nuestra sancta fé*, imprimée en 1584 par Antonio Ricardo, et “*compuesto por auctoridad del Concilio Provincial*” est le premier livre imprimé en Amérique du Sud. On y trouve dans les parties liminaires la copie du document qui a été envoyé au roi Philippe II pour lui demander d'autoriser l'installation d'une presse à Lima. Les commanditaires insistent bien sur la qualité du public, les indigènes sont « *gente tan nueva* », et ce terme n'est pas anodin puisqu'il fait référence à tout un imaginaire d'idéalisation de l'homme à l'état de Nature, le « bon sauvage ». Ainsi, les indigènes sont considérés comme des êtres neufs, à modeler et dans ce contexte la grammaire, qui est l'outil d'évangélisation par excellence, est la clé pour les christianiser, mais il existe aussi le risque de les pervertir. C'est pourquoi il faut être particulièrement vigilant quant aux livres introduits sur le continent puisqu'ils peuvent avoir un effet dévastateur. Il s'agit d'une véritable préoccupation pour l'octroi de la licence. Dans une de mes sources, la *extirpacion de la idolatria del Piru*, de Pablo Joseph de Arriaga, le frère Hieronymo Valera précise dans l'approbation qu'il s'agit d'un « *trabajo bien importante para este tiempo, y ocasión de quien se puede esperar muy copioso fruto en las almas de los Indios* ». Ce projet colonial est régulièrement mentionné dans les approbations de mes sources car l'élévation de l'âme des indigènes est une des raisons initiales pour lesquelles les autorités du concile provincial ont fait venir un imprimeur.

Pour le pouvoir vice-royal, la presse servait deux objectifs fondamentaux : d'abord il s'agissait de soutenir un projet politique colonial en consolidant l'appareil administratif, en régulant la bureaucratie et en contrôlant la diffusion des documents officiels pour parvenir à une meilleure et plus rapide connaissance des lois. Les autorités civiles prenaient par exemple en charge l'impression de feuilles imprimées au format in-plano à afficher dans les villes pour faire circuler les nouvelles lois. C'est le cas pour la série de douze ordonnances imprimées en 1603 par Antonio Ricardo. Ces ordonnances, issues de la John Carter Brown Library, ont été conservées car elles ont été reliées une par une. Elles sont chacune suivies de notes manuscrites qui expliquent la manière dont elles étaient diffusées. Ces ordonnances étaient envoyées dans les différentes villes de la vice-royauté, placardées et lues à haute voix en public. En l'occurrence, ces ordonnances concernent le traitement

réservé aux natifs – les « *indios* » - dans les « *chacaras* »⁶⁰ et ont été promulguées par le vice-roi Luis de Velasco y Castilla. Les notes manuscrites indiquent que ces ordonnances étaient proclamées non seulement sur la *plaza mayor* de la ville, mais aussi dans les « enclos » des indigènes en espagnol et dans la langue générale, le quechua. Il est donc clair que l'imprimé était un outil qui servait le pouvoir vice-royal pour réguler les *mita*⁶¹.

D'autre part, le pouvoir civil avait un usage culturel de la presse, pour une diffusion plus rapide des valeurs de la monarchie universelle espagnole en faisant de l'imprimé un outil de domination culturelle et idéologique⁶². C'était par exemple le rôle des *relaciones* qui servaient de propagande en détaillant les événements glorieux pour la Couronne et portaient le souverain à son avantage comme la *relacion de las fiestas que delante de su magestad, y de la reyna nuestra senora hizo, y mantuvo el principe del Piamonte, en Valladolid, domingo diez y ocho de Julio de mil y seyscientos y quatro anos*, imprimée par Francisco del Canto en 1605. Elle avait aussi été imprimée à Valladolid et Cordoue⁶³. Entre ces trois éditions, c'est celle de Lima qui est la plus détaillée sur le déroulement de la fête⁶⁴, comme pour renforcer le lien entre la métropole et la colonie. Deux autres *relaciones*, cette fois avec un sujet local, évoquent l'intégration des indigènes au cours des fêtes en l'honneur de la béatification d'Ignacio de Loyola⁶⁵, servant ainsi le discours colonial d'assimilation des indigènes. Ces fêtes mélangeaient le civil et le religieux et elles étaient des manifestations à la fois savantes, aristocratiques et populaires⁶⁶. Il s'agissait de copies des fêtes métropolitaines qui empruntaient aussi des éléments au contexte américain. Ces fêtes participaient pleinement du système monarchique et impérial et les Indigènes défilaient eux aussi, « dans l'ordre prescrit par le modèle occidental ». Les Indiens, les Noirs -libres ou esclaves-, les mulâtres et les

⁶⁰ Aujourd'hui « *chacras* », il s'agissait de grandes fermes tenues par les espagnols qui employaient la main-d'œuvre gratuite indigène.

⁶¹ Mot quechua qui désignait le système de travail forcé auquel étaient soumis les indigènes.

⁶² TIMOTEO ALVAREZ Jesús et MARTINEZ RIAZA Ascensión, *Historia de la prensa hispanoamericana*, Editorial Mapfre, 1992

⁶³ Une édition anonyme de 1604 à Valladolid et une édition anonyme de 1605 à Cordoue.

⁶⁴ ARTOIS Florence (d'), « Entre danse et jeux équestres : récits de mascararas », *e-Spania* [en ligne], n°41, 2022

⁶⁵ *Relación de las fiestas que en la ciudad de Lima se hizieron por la beatificación del bienaventurado padre Ignacio de Loyola, fundador de la Religion de la Compania de Jesus*, Francisco del Canto, Lima, 1610; *Relación de las fiestas que en la ciudad de Cuzco se hizieron por la beatificación del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola, fundador de la Compania de Jesus, a pedimiento de don Fernando de Vera y Padilla*,

⁶⁶ ALBERRO Solange, « Modèle et modalités ... », *op. cit.*

Asiatiques faisaient partie du récit des *relaciones* puisqu'ils participaient activement à ces fêtes⁶⁷. Ils devaient exécuter leurs danses traditionnelles avec des chants et de la musique. Pour Solange Alberro, « la logique qui animait ces fêtes débouchait sur la participation des indigènes en tant que sujets de l'empire, ce qu'ils étaient au même titre que les Castellans, les Flamands, les Italiens et les Allemands »⁶⁸. Le récit qui était fait de ces fêtes contribuait à faire oublier les épisodes sanglants de la conquête et soulignaient les pactes amicaux qui avaient été faits⁶⁹⁷⁰. Ce discours sur l'intégration et sur l'assimilation des indigènes est profondément politique puisqu'il justifie la conquête et la colonisation en représentant une société en harmonie et en communion.

2. La mise en place de la censure à Lima

Avant l'installation de l'imprimerie à Lima, l'Espagne et ses colonies jouissaient de lois libérales octroyées par les Rois Catholiques, puisque dès 1480 ils avaient ratifié « *el principio de la absoluta libertad de comercio del libro* »⁷¹ mais avec la « découverte » de l'Amérique, ils promulguèrent une série de restrictions qui dureraient jusqu'aux siècles à venir. Une cédula royale de 1502 ordonnait que les livres fussent soumis à une inspection des autorités civiles et ecclésiastiques. Théoriquement, rien ne pouvait traverser l'Atlantique sans l'accord de la *Casa de Contratacion* de Séville, créée l'année suivante. Tout bateau devait remplir un registre qui détaillait son contenu avant de pouvoir faire du commerce. Le contenu, l'impression, la vente et la circulation des livres étaient contrôlés.

En ce qui concernait la publication des livres, de la même manière qu'en Europe, la licence et le privilège étaient des outils de contrôle. La licence était une autorisation d'imprimer donnée par le vice-roi et parfois par les autorités ecclésiastiques. Pour les livres qui traitaient d'un thème religieux, la licence de ces dernières était obligatoire. L'autorité du collège et de l'université de San Marcos

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Sur le détail du contenu de ces *relaciones*, voir ALBERRO Solange, « Modèles et modalités ... », *op. cit.* p.607: "Ces relations sont un véritable fatras où se conjuguent pêle-mêle une rhétorique, des clichés ampoulés, des formules stéréotypées d'admiration et d'adulation, des effets stylistiques tellement recherchés qu'ils restèrent incompris de la plupart des contemporains qui les lurent, et qui parsèment généreusement les descriptions des différents moments de la fête."

⁷⁰ Il s'agissait de mettre en scène la monarchie universelle : les Indiens n'étaient plus les vaincus mais des hôtes courtois. Selon Alberro, c'est un processus qui annonce la société métisse.

⁷¹ MENDOZA MICHILLOT Maria, *Inicios del periodismo en el Peru. Relaciones y noticiarios*, Prensas de la Universidad de Lima, 1997

était très importante. Et c'étaient régulièrement des docteurs de ces institutions qui signaient les approbations ecclésiastiques. Ces dernières étaient plus ou moins nécessaires en fonction du sujet abordé. Puisque la plupart des auteurs de mes sources sont issus de ces couvents, elles sont approuvées par leur supérieur hiérarchique dans l'institution. Ces documents préliminaires pouvaient se multiplier à l'infini. Ainsi, dans le traité du franciscain Miguel de Agia⁷², on trouve : la licence du vice-roi Luis de Velasco, celle du « commissaire général » de l'ordre des franciscains à Lima, l'approbation du collège royal de *San Felipe* et de *San Marcos*, signée par sept frères licenciés et trois bacheliers, l'approbation de l'archevêque de Lima, celle de Juan de Montemayor, « *comissario general* », celle du docteur Juan Velazquez Arcedanio, celle de Diego de Pineda, du docteur Matheo Gonzalez de Paz, du docteur Miguel de Salinas, Proviseur et vicaire de l'école de la cathédrale de Lima, du docteur Carlos Marcelo, qui avait la chaire de théologie, de Francisco de Soffa qui avait celle de droit canon à San Marcos, de Feliciano de Vega, juriste de l'audience royale, et de Cipriano de Medina, juriste de la chancellerie royale à Lima. Il arrivait souvent que toutes ces approbations soient condensées dans une *summa de los privilegios* signée par plusieurs personnes.

S'ils imprimaient sans licence, les imprimeurs risquaient de voir brûler leurs livres ou même des amendes ce qui engendrait des pertes économiques considérables. Par exemple, dans le privilège du *Labyrintho de comercio terrestre y naval donde breve y compendiosamente trata de la mercancia y contratación de tierra y mar, útil y provechoso para Mercaderes, Negociadores, Navegantes, y sus Consulados, ministros de los Juyzios, profesores de derecho y otras personas*, imprimé par Francisco del Canto, à Lima en 1617, on trouve aussi la *tassacion*, dans laquelle don Francisco de Borja précise au nom du vice-roi :

“Mando el dicho impressor que assi imprimiere el dicho libro, [...] no entregue mas de un solo libro a la persona a cuya costa lo imprimiere hasta que est corregido y tassado por la persona que para el dicho efecto por mi se nombrare, y estando hecho esto, y no de ora manera pueda imprimir el dicho principio y primer pliego, en el qual inmediatamente ponga esta mi licencia, y la dicha aprobación, tassa y erratas. Y no los aveys de vender ni vendays vos ni otra persona alguna en vuestro nombre hasta que este el dicho libro en la forma suso dicha, so pena de caer e incurrir en las penas contenidas en la pragmática de su Magestad, y leyes

⁷² Miguel Agia, *Tratado que contiene tres pareceres graves en derecho*, Antonio Ricardo, Lima, 1604

que sobre ello dispone. Y durante el dicho tiempo persona alguna sin vuestra licencia no lo pueda imprimir ni vender, so pena que el que lo imprimiere y vendiere aya perdido y pierda qualesquier libros, moldes, y aparejos que tuviere y mas incurra en pena de mil pesos por cada vez que lo contrario hiziere”

En imprimant sans licence, on ne risquait donc pas simplement la saisie des livres non autorisés, qui en soi constituait la perte d'un investissement assez important, mais on perdait aussi son matériel d'imprimerie. Mille pesos par livre imprimé sans licence représentait aussi une somme considérable, sachant que, en l'occurrence, ce livre valait 108 réaux⁷³. C'est-à-dire que l'imprimeur qui aurait été surpris à imprimer sans licence aurait dû payer, en plus de la perte de son investissement, 74 fois le prix total du livre⁷⁴. Notons qu'à l'époque moderne, ce genre de sentence était rarement appliqué et elles avaient surtout vocation à dissuader les fraudeurs. Les amendes étaient ensuite reversées à la chambre du roi ou partagées entre trois parties : la chambre du roi, le juge qui a appliqué la sentence et celui qui l'a dénoncé (« *Camara, juez y denunciador* »)

Le privilège était l'octroi de droits réservés à un auteur ou un imprimeur pour publier un texte sur une durée déterminée. Il s'agissait pour celui qui investissait dans l'impression d'un livre d'une assurance qu'il n'aurait pas de concurrence sur un territoire donné. Les approbations sont très utiles pour se renseigner sur la façon dont ceux qui censurent lisent. La notion d'utilité revient beaucoup dans les approbations. La lecture de l'ouvrage doit servir à quelque chose : élever l'âme et éduquer dans la morale chrétienne.

Le roi était censé signer les permis pour transporter des livres vers le Nouveau Monde. Jusqu'en 1550, les livres avaient le même traitement que toutes les autres marchandises : on notait sur les registres des « *cajas de impresos* », sans préciser leur contenu. Mais à partir de cette date, Charles Quint ordonna que le *casa de contratacion*, organe de contrôle du commerce espagnol dans les Indes basé à Séville, enregistre un par un les livres qui avaient été autorisés à être exportés vers les Indes en précisant leur contenu, et en mettant l'emphase sur les livres de théologie et les Saintes Ecritures. Et dans une loi de 1556, Philippe II avait ordonné

⁷³ Cf. tableau 3

⁷⁴ 108 réaux font 13.5 pesos donc 1/74^e de l'amende demandée.

aux juges et cours de justice d'Espagne et d'Amérique qu'ils « ne consentissent pas à l'impression et à la vente d'aucun livre qui traite du sujet des Indes »⁷⁵. Ces restrictions expliquent aussi pourquoi on trouve si peu de titres avec des sujets locaux⁷⁶. Mais la réitération de la formulation de ces lois – dès 1560, mais aussi plus tard, sous Philippe IV- pousse à croire qu'elles n'étaient pas toujours rigoureusement respectées.

Les livres de fiction et les romans de chevalerie avaient été interdits en Amérique espagnole par une cédula royale de 1531, pour les raisons évoquées plus haut : il ne fallait pas distraire les indigènes de leur évangélisation et des lectures dévotives⁷⁷. Cette restriction est répétée ensuite plusieurs fois mais on sait que les conquistadores emmenaient avec eux des livres de chevalerie pour se distraire durant la traversée de l'Atlantique. En fait selon Irving A. Leonard, les fonctionnaires et professionnels qui mettaient en valeur le marché de la lecture étaient de grands consommateurs avides de théâtre, romans et poésie du *Siglo de Oro* espagnol⁷⁸. En 1556, une cédula royale ajoute l'inspection des livres selon la liste du Tribunal de l'Inquisition à l'inspection de la charge des bateaux⁷⁹. En fait les livres religieux sont davantage visés par ce contrôle que les livres de loisir, car on veut être sûrs qu'ils correspondent bien aux attentes du Concile de Trente. De plus, pour les livres de fiction, il s'agissait d'une interdiction générale mais ils n'étaient pas recensés dans des listes de livres interdits comme c'était le cas pour les livres religieux, il était donc plus facile de faire passer des titres dont l'interdiction n'était pas explicite. Ces listes étaient édictées par la papauté et envoyées depuis Rome aux Amériques. Les campagnes d'extirpation de l'idolâtrie ont aussi été des moments de dynamisme de l'Inquisition avec par exemple en 1608 la demande formelle faite aux libraires de Lima de faire l'inventaire de leur marchandise, aussi bien les livres reliés que

⁷⁵ TORIBIO MEDINA José, *La imprenta en Lima (1584-1824)*, 1904 L'auteur précise que le cédula royale de 1556 signale que « *No teniendo Especial licencia, despachada por nuestro Real Consejo de las Indias, y hagan recoger, recojan y remitan con brevedad a el todo que hallasen, y ningún impresor y librero los imprima, tenga ni venda, y si llegasen a su poder, los entregue luego a nuestro Consejo, para que sean vistas y examinadas, so pena de que el impresor o librero que los tuviere o vendiere, por el mismo caso incurra en pena de doscientos mil maravedíes y perdimiento de la imprenta e instrumentos en el* ».

⁷⁶ Cf. Tableau 4.

⁷⁷ ARAVENA ZAMORA Abel, *Op. cit.*

⁷⁸ LEONARD Irving A., *los libros del conquistador... Op. Cit.*

⁷⁹ *Ibid.*

« *qualesquiera papeles sueltos* » et de préciser le titre, l'auteur, la date et le lieu d'impression, le nom de l'imprimeur et le nombre de copies de chaque texte⁸⁰.

Cependant il convient de nuancer ces interdictions, puisque dans les faits il était très difficile de contrôler l'arrivée des livres par bateaux. La presse de Lima était en revanche soumise à un contrôle beaucoup plus assidu étant donné sa localisation dans les locaux du collège San Pablo et le fait que l'atelier d'Antonio Ricardo était le seul à contrôler. Il faut cependant se détacher d'une historiographie dix-neuviémiste qui soutenait que la domination espagnole et l'Inquisition en Amérique hispanique avaient été la cause d'un certain obscurantisme et de l'isolement de la société latino-américaine. José Toribio Medina soutenait par exemple que le tribunal de l'Inquisition avait essayé de punir jusqu'à la plus minime apparition de liberté de pensée⁸¹. En fait, selon Irving A. Leonard, on trouve même des bibles protestantes et luthériennes⁸². Il est difficile de se rendre compte de l'ampleur des limites de la censure car les livres interdits ne sont pas forcément recensés dans les inventaires après décès. On ne trouve leur trace que s'ils ont été saisis par les inquisiteurs ; or, dans les faits, le contrôle était assez difficile et même les plus zélés ne parvenaient pas toujours à maîtriser l'arrivée de livres dans un si grand territoire. On le voit car les ordonnances sont constamment répétées pour rappeler ces restrictions, ce qui tend à montrer qu'elles n'étaient pas acquiescées, que ce soit à cause de la paresse des inspecteurs ou de leur corruption.

3. Les agents du contrôle : tribunal de l'Inquisition et pouvoir civil

La Couronne espagnole devait autoriser l'utilisation d'une presse. Cependant on sait qu'Antonio Ricardo est arrivé à Lima avec sa presse en 1580 mais que l'imprimerie n'y a été autorisée qu'en 1584. Qu'a-t-il donc fait pendant ces quatre années ? Il faut imaginer qu'il n'a pas attendu l'autorisation royale et on le sait puisque dans les parties liminaires de la *Doctrina cristiana*, premier livre imprimé par Ricardo, on trouve la reproduction de la demande faite au roi d'imprimer à Lima par les dignitaires du Troisième Concile de Lima, où cette décision avait été prise.

⁸⁰ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *Op. cit.*

⁸¹ TORIBIO MEDINA José, *Op. cit.*

⁸² LEONARD Irving A., *los libros del conquistador... Op. cit.*

En fait, ils justifient a posteriori une décision qu'ils ont déjà prise. Pour eux la nécessité de faire imprimer une grammaire est trop urgente pour attendre plus d'une année l'autorisation du Roi. Ils ont déjà pris les mesures pour commencer l'impression de l'ouvrage : Antonio Ricardo a été appelé au Pérou plus de deux ans auparavant et ils ont déjà lancé l'impression en se portant garants du fait qu'aucune copie ne sera distribuée sans l'approbation de l'archevêque. Antonio Ricardo a obtenu de l'Audience royale une licence « *para imprimir textos para la evangelizacion* »⁸³ le 13 février 1584 mais pas encore la licence royale. Ils demandent l'autorisation pour une entreprise qu'ils ont déjà lancée. La réponse royale viendra corroborer une situation qui existait déjà de fait, c'est ce dont il s'excusent dans l'approbation. Une fois l'autorisation obtenue, le gouvernement censurait par le biais du Vice-roi, représentant du Roi sur place et de sa *Real Audiencia*. Le conseil royal se réservait le droit d'octroyer la licence et le privilège pour imprimer, par l'intermédiaire d'un de ses secrétaires ou juges, mais il existait aussi une censure ecclésiastique exercée par les prélats réguliers. Les autorisations étaient imprimées au début des œuvres. C'est la *Pragmática* du 7 septembre 1558, mise en place au nom de Philippe II qui institutionnalise la censure en la laissant à la charge de la Couronne et de l'Inquisition⁸⁴. Ce texte de loi est promulgué à la même époque que le Concile de Trente et était destinée à combattre la propagation de l'hérésie et du Protestantisme. On y établit que pour pouvoir imprimer un livre, il faut que le roi donne une *licencia para imprimir*. La première partie de la *pragmática* stipule qu'il est interdit de publier ou vendre les livres ou œuvres imprimées qui ont été interdites par l'Inquisition, que des catalogues et listes desdits livres interdits doivent être imprimés. Les catalogues de livres prohibés étaient apparus avec la Réforme protestante comme moyen pour l'Eglise catholique d'empêcher la diffusion de la littérature des dissidents et le premier avait été publié quelques années auparavant, mi-16^e siècle par les autorités de l'université de Paris. En Espagne, la Couronne gardait un droit de regard sur les listes publiées par Rome qui n'entraient pas automatiquement en vigueur dans le domaine espagnol.⁸⁵ Dans la seconde partie de la *pragmática*, on ordonne que tout livre imprimé soit présenté au Conseil pour qu'il soit examiné avant qu'on ne lui octroie une licence, qu'au

⁸³ CID-CARMONA Victor Julian, *Op. cit.*

⁸⁴ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *La censura ... Op. cit.*

⁸⁵ *Ibid.*

début de tout livre soient indiqués la licence, la *tasa* -c'est-à-dire la mise à prix-, le privilège s'il y en a un, le nom de l'auteur, de l'imprimeur et le lieu. Les rééditions sont soumises au même régime. La peine encourue est très lourde puisque Philippe II menace les fraudeurs de la perte de leur bien et d'« exil perpétuel ». Certaines œuvres peuvent cependant être publiées avec la seule licence du tribunal de l'Inquisition et pas du Conseil royal. Dans les faits, seule une minorité d'éditions respectent entièrement la norme en vigueur, la majorité ne la respectent que partiellement. On voit que seules 10 de mes sources sur notre période (soit seulement 21.74 %) indiquent la *tassacion*, par exemple. Il ne s'agit pas d'une spécificité péruvienne de désobéissance ou d'une plus grande permissivité dans les colonies puisque c'est un phénomène qu'observe aussi Maria del Carmen Utrera Bonet dans les livres du XVI^e siècle conservés dans le fonds antique de la Bibliothèque de l'université de Séville⁸⁶. Pour ce qui est de mes sources, notons tout de même que la licence est toujours rigoureusement imprimée au début des ouvrages. Si l'on peut accepter que la *tassa*, indication commerciale, ne soit pas indiquée, il est beaucoup plus risqué de ne pas imprimer la licence qui est une information essentielle pour vendre un livre en toute légalité. On sait que les peines pour l'impression d'un livre sans licence étaient mises en œuvre, mais je n'ai pas trouvé de trace de procès pour ne pas avoir indiqué la *tassa*, ce n'était tout simplement pas un chef d'accusation valable, alors que la licence était un texte préliminaire légal véritablement obligatoire. Pour les libraires et les imprimeurs, l'obtention de la licence était aussi un argument de vente alors que la mention de la *tassa* n'était pas à leur avantage, puisqu'il s'agissait d'un prix maximal fixé pour la feuille de papier. Il était donc dans leur intérêt d'omettre cette indication, à partir de laquelle l'acheteur pouvait négocier un prix du livre au rabais. Cependant Julian Martin Abad indique qu'au cours du 16^e siècle, on avait pris l'habitude à Alcalá de Henares d'incorporer la *tassa* au texte sur une feuille volante et c'est peut-être la raison pour laquelle certains de mes exemplaires ne la conservent pas, comme c'est le cas pour son corpus de livres imprimés à Alcalá de Henares juste avant ma période⁸⁷.

⁸⁶ CARMEN UTRERA BONET Maria (del), "La pragmática del 1558 sobre impresión y circulación de libros en Castilla a través de los fondos de la Biblioteca de la Universidad de Sevilla", *Funciones y prácticas de la escritura: Congreso de Investigadores Noveles en Ciencias Documentales*, Departamento de Ciencias y técnicas historiográficas de la Universidad Complutense de Madrid, 2013

⁸⁷ MARTIN ABAD Julian, *La imprenta en Alcalá de Henares (1502-1600)*, Editorial Arco libros, 1991, p.42. On observe le même phénomène avec les *erratas*.

C'est aussi à ce moment que l'on met en place le système de contrôle qui permettra d'appliquer ce texte en envoyant les évêques et les prêtres ainsi que le personnel de la justice civile et les *corregidores*, c'est-à-dire l'équivalent des sénéchaux français, visiter les librairies et les boutiques à la recherche de livres suspects. C'est à partir de ce moment que la mention « *con licencia* » commence à apparaître sur les pages de titre des livres⁸⁸.

Le Saint office de l'Inquisition s'était établi officiellement à Lima le 29 juin 1570 et avait la charge de la régulation de la production, la circulation et le commerce des livres dans la vice-royauté selon une cédule royale édictée en 1569 par Philippe II. Il s'agissait d'une institution ecclésiastique de contrôle, appuyée et soutenue par la Couronne. Ils étaient la réponse que la couronne avait trouvée à la confrontation religieuse qui existait en Europe et à la crise idéologique et politique dans la vice-royauté⁸⁹. Avant l'arrivée des Inquisiteurs, c'étaient les évêques qui avaient la charge de ces missions, mais ils ne s'étaient pas révélés assez efficaces pour les mener à bien. Les autorités coloniales et métropolitaines voulaient une institution qui puisse à la fois implanter les décrets du Concile de Trente (1545-1563) et mener le nouveau projet de gouvernement colonial imaginé par Philippe II. Au début du XVII^e siècle, la Compagnie de Jésus étendit son influence sur différentes sphères de la vie sociale (extirpation de l'idolâtrie, éducation universitaire, économie et direction spirituelle des vice-rois...), il n'est donc pas étonnant que ce soient eux qui aient pris en main la direction du Saint Office. Le recrutement se faisait majoritairement chez les jésuites, ce qui était une conséquence de la consolidation politique et économique que l'ordre avait connue au cours de ces années. Guibovich montre comment cette institution est aussi devenue un moyen de mobilité sociale et fortement attractive en ce qu'elle octroyait des avantages symboliques et matériels⁹⁰. Il en résultait que le prestige était parfois plus important que le service.

Il existe plusieurs figures de la censure : d'abord le plus important, le « *calificador* », il était spécialiste de la doctrine religieuse et de théologie. Ils ne

⁸⁸ Ainsi, la *pragmática* de 1558 devait altérer la structure du livre imprimé en obligeant l'ajout de parties préliminaires que nous retrouvons dans mes sources.

⁸⁹ Sur cette question, voir Guillermo Lohmann Villema, *Inquisidores, virreyes y disidentes. El Santo Oficio y la sátira política*, Fondo Editorial del Congreso de la Republica, Lima, 1999 : dans les années 1560 se développent des courants de pensée critiques envers le régime colonial dans la vice-royauté du Pérou, et notamment une controverse sur la condition des Indiens avec l'influence du dominicain Bartolomé de las Casas.

⁹⁰ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *la censura ... Op. cit.*

sont pas plus de deux jusqu'en 1600, puis en 1607 ils sont huit, puis neuf en 1621⁹¹, ce qui indiquerait une plus grande masse de travail en ce début de siècle à mesure que les échanges continuent à se développer. Les *comisarios* étaient les représentants du tribunal dans les ports, ils étaient chargés d'effectuer les *visitas* quand un bateau arrivait sur le continent. Les *visitadores de libros e imagenes* inspectaient les bibliothèques privées et institutionnelles et les purgeaient de leurs livres suspects. Ce sont les moins connus et nous n'avons pas d'informations sur leur mode d'opération.

On trouve par exemple durant ma période, à Lima en 1619, les inquisiteurs Francisco Verdugo et Andrés Juan Gaitan. Les inquisiteurs ont souvent le point commun d'avoir eu une expérience de professeur et beaucoup faisaient partie du cloître de San Marcos. Ceux qui tenaient la chaire de théologie ou des Saintes Ecritures faisaient aussi souvent partie du Saint Office. Il y avait donc une réelle proximité physique avec les presses d'Antonio Ricardo qui ne pouvait échapper à cette censure. Cela pouvait cependant engendrer des problèmes de vacance de leur poste. Les inquisiteurs cumulaient en effet souvent plusieurs postes et ne pouvaient pas toujours assurer leurs missions. A part les fouilles de bateaux depuis Séville, toutes les pratiques de L'Inquisition à Lima sont intermittentes⁹². La machinerie du tribunal limésien se mettait en marche sur les ordres de Madrid. Finalement, comme l'affirme Cyndia Susan Clegg, le contrôle de l'imprimerie était beaucoup plus réactif que proactif⁹³, c'est-à-dire que l'on attendait l'envoi des listes de livres interdits depuis Madrid mais qu'il n'y avait pas tant d'initiatives locales pour contrôler de manière vraiment assidue les livres. Dans de nombreux cas, ils attendaient qu'on leur signale les livres pour les relire plus précisément. C'est le cas de Pedro Mexia de Ovando en 1621⁹⁴, que l'on a accusé d'avoir ajouté de faux lignages à la famille de Ovando dans *la Ovandina*, publiée en 1621. Les Inquisiteurs avaient déjà octroyé la licence à Mexia mais ils durent interdire le livre dans un second temps, après qu'un poème accusateur, *Romance a la Ovandina*, eut causé un grand scandale⁹⁵. Pedro Mexia dut fuir à Mexico et les *calificadores* envoyèrent ensuite une carte à la

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

⁹³ CLEGG Cyndia Susan, *Press censorship in elizabethan England*, Cambridge University press, 2011

⁹⁴ Pedro Mexia de Ovando, *Primera parte de la Ovandina*, Jeronimo de Contreras, Lima, 1621

⁹⁵ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *La censura ... Op. cit.*, p 197

Suprema de Madrid pour les informer du litige. Il est intéressant de noter que dans cette affaire, Jeronimo de Contreras, l'imprimeur, n'a pas été inquiété, c'est même lui qui a été chargé d'imprimer les 580 exemplaires de l'édit qui a annoncé que le livre était interdit⁹⁶. Seul l'auteur a dû fuir. La conclusion de cette affaire fut laborieuse puisque deux inquisiteurs madrilènes durent vérifier les chefs d'accusation et ils arrivèrent à la même conclusion. La carte qui devait confirmer l'interdiction du livre n'est arrivée à Lima que le premier avril 1624 et elle fut exposée dans la cathédrale de Lima, alors que les inquisiteurs avaient déjà débarrassé les bibliothèques de la ville de ce livre.

C. TYPOLOGIE DU LIVRE LIMENIEN.

Au tournant du XVII^e siècle, l'imprimerie est encore jeune à Lima, et faire une typologie de ce que l'on imprime le plus à cette période, peut permettre de comprendre ce que l'on attendait de l'atelier d'imprimerie local quand Antonio Ricardo s'est installé à Lima. Les livres imprimés à Lima étant presque exclusivement distribués au Pérou, il témoignent dans une certaine mesure des attentes du marché péruvien. Ainsi quatre sortes d'ouvrages se distinguent : les grammaires, les feuilles d'informations, et les livres religieux et de lois. Notons enfin que dans mes sources, il y a une surabondance des imprimés des deux premiers imprimeurs de Lima, Antonio Ricardo et Francisco del Canto⁹⁷. C'est que j'ai choisi de terminer mon étude à la première année d'activité de Jeronimo de Contreras, je n'ai donc qu'un échantillon de sa production (3 sources seulement).

Tableau 2 - Répartition des sources du corpus publiées à Lima entre 1598 et 1622

Thème	Nombre de titres	Pourcentage
Grammaires et arts de la langue	11	18.96
Relaciones	10	17.24
Décrets vice-royaux	12	20.69

⁹⁶ *Idem.*

⁹⁷ Cf. Annexe 2.

Religieux ⁹⁸	5	8.62
Droit (civil et canon)	9	15.52
Autre	11	18.96
Total	58	100

1. Les grammaires et arts de la langue.

Le troisième concile de Lima et le premier livre imprimé d'Amérique du Sud.

Un des enjeux fondamentaux de la soumission d'un peuple est la langue. Les Espagnols l'avaient compris au cours de la Reconquista et dès 1492, Nebrija, l'auteur de la première grammaire espagnole, affirme le projet d'un impérialisme linguistique puisque « *siempre la lengua fue companera del imperio* »⁹⁹. En effet, la conquête passe aussi par l'assimilation culturelle du peuple colonisé. « *Hablar en cristiano* » est une expression courante depuis la Reconquista, qui signifie s'exprimer clairement et en des termes intelligibles¹⁰⁰ car on assimile la maîtrise de l'espagnol au fait d'être un bon chrétien face à l'ennemi impie. Cependant, face à l'urgence de l'évangélisation les missionnaires prennent en charge la communication et apprennent les langues indigènes¹⁰¹, malgré la difficulté de traduire les concepts religieux et le syncrétisme auquel cela oblige. Il est révélateur que le premier ouvrage imprimé en Amérique du Sud soit la *Doctrina Christiana, y catecismo para instruccion de los Indios, y de las de mas personas, que han de ser enseñadas en nuestra sancta fé*, imprimée en 1584 par Antonio Ricardo. Ce confessionnaire trilingue contient des prières traduites en Quechua et en Aymara. C'est le premier livre qu'Antonio Ricardo imprime à Lima, commandité après le troisième Concile provincial de Lima qui avait eu lieu l'année précédente. C'est donc en premier lieu pour ce type d'ouvrage que les jésuites installés à Lima ont fait

⁹⁸ En fait, les grammaires comprennent aussi souvent des confessionnaires multilingues, que je n'ai comptés qu'une seule fois mais qui correspondent aussi au thème religieux.

⁹⁹ Antonio de Nebrija, *Gramatica de la lengua castellana*, 1492, dans sa dédicace "a la Mui Alta y assí esclarecida princesa Doña Isabel, Reina y señora natural de España y las Islas de Nuestro Mar"

¹⁰⁰ Cf. le Dictionnaire de la *Réal Academia Espanola*

¹⁰¹ BENASSY-BERLING Marie-Cécile (dir.), *Langues et cultures en Amérique espagnole coloniale*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993

venir Antonio Ricardo et ont demandé une licence royale pour imprimer dans la ville. On retrouve ici la mission éducatrice universaliste des jésuites. Alors qu'en Europe c'est le latin qu'on utilisait dans les écoles jésuites¹⁰² avec l'ambition de partager le même enseignement à travers le monde, au Pérou on choisit de s'adapter aux langues indigènes avec tous les problèmes de doctrine que la traduction impose. Le troisième concile de Lima, qui a lieu entre le 15 octobre 1582 et le 18 octobre 1583 ouvre une nouvelle époque où le pouvoir colonial se stabilise : Vilcabamba, le dernier foyer de l'empire inca a été conquis et les résistances étouffées, il est temps de christianiser les populations¹⁰³. Il ne s'agit plus seulement de dominer politiquement les populations indigènes mais de les transformer culturellement¹⁰⁴ et, si l'on en croit la « *provision Réal* » qui introduit le texte, l'imprimerie est un outil qui s'est révélé nécessaire pour convertir les *indios* et pour former correctement les prêtres sur place. »

« Porquanto habiendo nuestra Real persona proveydo con el zelo y affecto con que desea y procura el bien de los naturales destos Reynos del Piru, se juntasse y celebrasse el Conçilio provincial, que por decreto del sagrado concilio de Trento esta proveydo, se celebre como cosa tan necesaria para la doctrina, y conversión de los dichos naturales, y reformatión de los sacerdotes, que los han de doctrinar, y para que en lo uno y en lo otro se diesse orden tan cierta, y uniforme, como la experiencia había mostrado que convenia, y era necesario para el aprovechamiento, y bien spiritual de los dichos naturales. Porque de no se aver hecho hasta agora assi, se avian representado muchos danos y inconvenientes¹⁰⁵. »

Ainsi deux préoccupations sont identifiées et poussent les membres du haut-clergé de Lima à demander une autorisation pour imprimer après le troisième Concile de Lima : la capacité de communiquer avec les indigènes pour les évangéliser et la compétence du clergé-même pour accomplir cette mission. L'inca Garcilaso (1539-1616), qui, né à Cuzco, maîtrisait parfaitement le quechua se moquait allègrement des erreurs des Espagnols qui prétendaient dominer cette

¹⁰² GEHL Paul F., *Op. cit.*

¹⁰³ LISI Francisco L., « El Tercer Concilio de Lima y su significación en la aculturación de las poblaciones indígenas de la América del Sur », *Guaragua*, no. 28, 2009

¹⁰⁴ MARZAL Fuentes, « Iglesia del Perú y culturas indígenas », *Revista de la Universidad Católica*, 1980

¹⁰⁵ *Doctrina christiana*, Antonio Ricardo, Lima, 1584, fol. 5.

langue¹⁰⁶. Hormis quelques linguistes très doués comme Diego Gonzalez Holguin (1533-1617), auteur d'une grammaire publiée en 1607¹⁰⁷, le niveau des missionnaires laissait souvent à désirer. On imagine aussi toute la complexité de traduire des concepts religieux dans une langue aussi différente pour qu'ils soient en accord avec la doctrine chrétienne alors que les questions de foi divisent déjà en Europe.

Dans la partie préliminaire de la *Doctrina Christiana*, les commanditaires justifient leur demande au Roi Philippe II. Il s'agit donc d'une source fondamentale pour comprendre les raisons principales qui justifient l'installation de la toute première presse de Lima : pourquoi choisir de faire venir un imprimeur alors qu'auparavant on imprimait déjà des grammaires quechuas et aymaras dans l'ancien monde¹⁰⁸, où les presses étaient plus développées ?

« *Los dichos Perlados, Cabildos eclesiasticos y Clero, [...] significando los muchos danos, y inconvenientes, gastos, y costas, que se recrecerian no se imprimiendo el dicho Catecismo y Cartilla, y confesionario en los dichos Reynos del Piru, assi por no se poder llevar para imprimir a los nuestros Reynos de Castilla, por no poder yr allá los Correctores de las dichas lenguas Quichua, y Aymara, como por el irreparable y grave dano, que se seguiría de venir viciosa la dicha impresión, y los errores, que se podrían mostrar a los dichos naturales, andando escriptos de mano, de que tantos inconvenientes se podrían seguir, que en gente tan nueva seria irreparable, y que se avia hecho para su conversión y aprovechamiento especial redundasse en tanto daño.* »¹⁰⁹

Ainsi, on installe un atelier d'imprimerie à Lima parce qu'on a besoin d'un type particulier de livre, une grammaire, et que pour ce type d'écrit spécialisé qui requiert une compétence très localisée, c'est-à-dire maîtriser les langues indigènes, envoyer les correcteurs en Europe avec le manuscrit représente un coût et un investissement trop importants alors que les grammaires ont une utilisation très

¹⁰⁶ HUSSON Jean-Philippe, « Contresens, malentendus, quiproquos : ce qu'il advint du quechua lorsqu'on en fit une langue d'évangélisation » in BENASSY-BERLING Marie-Cécile (dir.), *Langues et cultures en Amérique espagnole coloniale*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, p.261

¹⁰⁷ Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Perú llamada lengua Quichua, o del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1608

¹⁰⁸ C'est par exemple à Valladolid en 1560 que le frère Domingo de Santo Tomas a publié la première grammaire quechua, *Gramatica o arte de la lengua general de los indios de los reinos del Peru*, qui a donné son nom à cette langue indigène.

¹⁰⁹ *Doctrina Christiana, y catecismo para instruccion de los Indios, y de las de mas personas, que han de ser enseñadas en nuestra sancta fé*, Antonio Ricardo, Lima, 1584

localisée. Au vu de l'enjeu, on ne peut pas non plus prendre le risque d'envoyer un manuscrit seul sans correcteur, puisqu'on imagine bien qu'un singe non spécialiste pourrait reproduire des fautes, ce qui n'aurait manqué d'arriver puisqu'il aurait dû reproduire un texte manuscrit dans une langue inconnue. L'évangélisation des indigènes allait de pair avec le système des *encomiendas*, dans lesquelles ces derniers étaient rassemblés et constituaient une force de travail gratuite. Les grammaires servaient aussi une institution économique : il fallait les commander. L'aspect religieux et économique sont donc très liés, d'autant plus qu'il arrivait que les propriétaires terriens soient aussi de grands évangélisateurs, comme Francisco de Avila qui a fait fortune grâce à la force de travail indigène et a aussi mené une campagne d'extirpation de l'idolâtrie. Il possédait plusieurs grammaires et arts de la langue dans son immense bibliothèque. C'est pour cette raison que le vice-roi Francisco de Toledo, « l'organisateur suprême » a institué en 1579 une chaire de langue indigène, la *catédra de lengua general de los indios*, à l'université de San Marcos.

Imprimer une grammaire indigène ne requiert pas un matériel particulier car il s'agit de la transcription de langues orales en alphabet romain¹¹⁰, il n'y a pas besoin de dessiner et de faire fondre de nouveaux caractères. Le plus important en revanche est la compétence de l'autorité intellectuelle qui va être garante de la correction de l'ouvrage. Il convient aussi de souligner que, si les grammaires indigènes sont parmi les types d'ouvrages les plus imprimés à Lima, elles sont les seuls ouvrages écrits en langue indigène à être publiés. Sur ma période, je n'ai recensé aucun livre rédigé exclusivement en quechua ou en aymara. En ce qui concerne les langues indigènes, le livre sert d'outil pour communiquer et évangéliser et non de support culturel pour la diffusion d'une langue. Il n'y a pas d'alphabétisation en langue locale, les indigènes n'utilisent pas l'imprimé pour écrire leur langue. On ne fait que des grammaires qui sont destinées aux espagnols et aux créoles. Ce sont des livres qui sont faits pour être consultés, pas lus, ce qui a peut-être une influence sur le travail de mise en page et de lisibilité. On observe aussi à partir de notre période un recul des impressions en langue indigène qui serait dû à la fois à la chute démographique des communautés natives, à l'échec de certains projets missionnaires et aussi au

¹¹⁰ Sur la difficulté de la transcription et de la prononciation du quechua, voir l'adresse au lecteur : “*avisos necesarios para entender las letras nuevas y añadidas al vocabulario, y por ellas sacar la pronunciación diferente*”, dans Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua, o del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1608.

développement d'une intelligentsia locale, et donc d'une hispanisation croissante de l'imprimerie¹¹¹. Pour se faire une idée, en Nouvelle-Espagne entre 1539 et 1600, environ un tiers des impressions locales sont en langues indigènes, alors qu'au siècle suivant ce n'est plus que 3% selon Teodoro Hampe Martinez¹¹².

Les grammaires deviennent un outil de base pour les clercs qui officient auprès des indigènes, d'autant plus qu'au cours de notre période a lieu une grande campagne d'extirpation de l'idolâtrie (1609-1621)¹¹³. Les hommes de foi doivent s'adonner à des visites d'extirpation, à la manière des visites pastorales pour contrôler les diocèses et le besoin de communication avec les indigènes en est d'autant plus pressant. Et ce n'est pas un hasard si c'est précisément à cette période qu'on assiste à l'apogée de la connaissance grammaticale des langues des natifs¹¹⁴. Les grammaires servent à appuyer le projet politique des Espagnols en Amérique.

2. Les *relaciones* et les décrets vice-royaux

Un des rôles de la presse de Lima est d'imprimer les *relaciones*. Ce sont les premiers antécédents historiques du journalisme espagnol. Il s'agit de nouvelles imprimées sur des feuilles volantes dont la diffusion n'est pas encore périodique ou régulière¹¹⁵. On parlera aussi de *noticiarios* quand il s'agit d'une suite de nouvelles diverses et globales alors que les *Relaciones* n'évoquent qu'un évènement particulier, qu'elles développent sur une ou deux pages, comme c'était le cas en Europe des *zeitungen* qui se développaient au même moment¹¹⁶. Elles représentent une assez grande part des titres imprimés à Lima parce qu'elles sont plus rapides à imprimer que les autres types d'impression. Si on considère par exemple qu'une presse peut produire entre 1300 et 1500 feuilles imprimées par jour¹¹⁷, il n'aura suffi que d'une journée à Francisco del Canto pour imprimer 700 exemplaires de la

¹¹¹ CHOCANO MENA Magdalena, « Colonial printing and metropolitan books: printed texts and the shaping of scholarly culture in New Spain, 1539-1700 », *Colonial Latin American Historical Review* (Albuquerque, NM), vol. 6, 1997

¹¹² HAMPE MARTINEZ Teodoro, « Bibliotecas, imprenta y difusión de noticias en el Perú colonial » *Le Bulletin hispanique*, 113-1, 2011

¹¹³ MALDAVSKY Aliocha, « Visites d'extirpation de l'idolâtrie dans les Andes au XVIIIe siècle », Presses de l'INALCO, 2020

¹¹⁴ HAMPE MARTINEZ Teodoro: « Lexicografía y cultura. Diccionarios de lenguas europeas e indígenas en las bibliotecas del Perú colonial (siglos XVI-XVII) ». En *Hommage au professeur Saint-Lu*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993

¹¹⁵ MENDOZA MICHILLOT Maria, *Op. cit.*, p. 24

¹¹⁶ WALSBY Malcolm, *L'imprimé en Europe occidentale, 1470-1680*, Presses Universitaires de Rennes, 2020, p.237.

¹¹⁷ *Ibid*, p.31.

*Relacion de las fiestas que en la ciudad de Lima se hicieron por la beatificacion del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola en 1610*¹¹⁸. Les *relaciones* sont donc un moyen de diffusion assez rapide des nouvelles, qu'elles soient locales ou européennes. Elles sont aussi intéressantes pour un imprimeur puisqu'il y a un rapport assez direct et rapide entre la production et la vente. Leur style est assez simple, avec un bloc de texte qui suit directement le titre et parfois une lettrine qui débute le corps du texte. La première *Relacion* imprimée à Lima évoque en 1594 la capture du pirate anglais John Hawkins par la flotte vice-royale¹¹⁹ et il s'agit en réalité d'une copie d'une impression similaire réalisée initialement sur la péninsule¹²⁰. C'est un schéma qui se reproduit souvent par la suite : il s'agit de recopier en l'état les *relaciones* espagnoles dont un exemplaire a traversé l'Atlantique. Parmi les dix *relaciones* qui composent mon corpus, seulement deux ont pour sujet un évènement local ; il s'agit du récit des fêtes qui ont eu lieu pour la béatification du père Ignacio de Loyola dans les villes de Lima et de Cuzco, évènement majeur puisqu'il est le fondateur de la compagnie de Jésus et qu'il y a une forte communauté jésuite au Pérou. Selon la *relación* des fêtes qui ont eu lieu à Lima, la nouvelle de la décision papale de béatification est arrivée le 16 avril 1610, alors qu'elle avait eu lieu le 19 avril 1609, que l'annonce en avait été faite en décembre de l'année précédente et qu'en Espagne, les festivités avaient déjà eu lieu depuis plusieurs mois¹²¹. On y raconte non seulement le processus de béatification, mais aussi l'enthousiasme dont ont fait preuve les indigènes dans leurs tenues traditionnelles. Montrer une certaine union dans cette société coloniale ultra-hiérarchisée représente un enjeu politique majeur. Ainsi après le récit de la procession de *cavalleros* et des membres des congrégations religieuses, Don Fernando de Vera y Padilla explique que la messe et le sermon du père Hernando de Agulera a été suivi par une foule de gens :

« *Se hizo con gran solenidad, mucha música y luces, las mas de hachas, gran concurso de gente, clerecía y religioso, y numero sin numero de Indios, que con los pendones et insignias que sus Parochias y pueblos*

¹¹⁸ Cette *relación* est composée de deux feuilles imprimées au format in folio.

¹¹⁹ *Relación de lo que hizo don Beltran de Castro y de la Cueva en la entrada de Juan de Aquives Ingles por el Estrecho de Magalianes y Mar del Sur*, Antonio Ricardo, Lima, 1594

¹²⁰ ROMERO Carlos A., *Los orígenes del periodismo en el Perú: de las relaciones al diario (1594-1790)*, universidad de Lima, 1940, p. 10-11.

¹²¹ *Relacion de la fiesta que en la beatificación del B.P. Ignacio, fundador de la Compañia de Jesús, hizo su Collegio de la ciudad de Granada en catorze de febrero de 1610 : con el sermon que en ella predico el señor don Sancho Davila y Toledo, Obispo de Iauen, Luis Estupinan, Séville, 1610*

comarcanos avian traído a acompañava, con esto se acabo por aquella mañana la fiesta »¹²²

J'ai déjà expliqué comment le discours diffusé dans ces imprimés servait le pouvoir colonial avec l'exemple de ces fêtes en l'honneur d'Ignacio de Loyola. Les autres traitent de victoires militaires, de fêtes données en Espagne pour le roi et la reine ou même d'histoires extraordinaires partagées depuis l'Espagne. Par exemple en 1617, Francisco de Canto imprime la *Relacion verdadera de un caso digno de ser avisado*, à partir d'une carte envoyée depuis Grenade, où elle a aussi été imprimée et qui relate un « miracle de la nature » : une femme rentrée comme sœur au couvent d'Ubeda et qui serait devenue un homme. Cette femme professe possède des caractères masculins (« *Varonil* », elle sait tirer à l'arquebuse) et est accusée par des hommes de son village d'origine d'être en réalité un homme. La Prieure l'examine et il s'avère que c'est faux mais elle confesse au père prieur qui a ensuite rédigé cette carte qu'elle est effectivement devenue un homme.

L'impression de ces nouvelles était prise en charge par les autorités ecclésiastiques ou civiles¹²³, généralement avec des tirages faibles. Le contrôle de ces imprimés était particulièrement rigoureux et il s'agissait d'un instrument de propagande qui permettait de contrôler l'information dans les colonies. Il s'agissait d'une diffusion verticale de l'information¹²⁴. On reproduisait à la fois la forme et le contenu de celles qui étaient imprimées en Espagne. Carlos A. Romero a mis en évidence le fait que les *noticieros* arrivaient à produire plus d'un imprimé par an, ce qui était un exploit si l'on considère les limites de l'information¹²⁵.

Si l'on s'appuie sur le prix moyen d'une feuille de papier dans les ouvrages de notre corpus dans lesquels le prix est indiqué¹²⁶, on peut estimer qu'une *relación* valait entre 1 et 3 reales selon le nombre de feuilles de papier utilisé. Elles étaient donc assez bon marché, à la manière des *gazzetas* italiennes.

Celles qui composent mon corpus ont souvent été reliées avec d'autres impressions assez courtes, ce qui a assuré leur conservation, mais il paraît difficile

¹²² *Relación de las fiestas que en la ciudad del Cuzco se hicieron por la beatificación del bienaventurado Padre Ignacio de Loyola*, Francisco del Canto, Lima, 1610

¹²³ HAMPE MARTINEZ Teodoro, "Bibliotecas, imprenta y difusión de noticias en el Peru colonial" *Le Bulletin hispanique*, 113-1, 2011

¹²⁴ MENDOZA MICHILLOT Maria, *Op. cit.*

¹²⁵ ROMERO Carlos, A., *Op. cit.*

¹²⁶ Cf. Tableau 3.

d'estimer le nombre de titres imprimés sur notre période puisque la grande majorité de ces feuilles volantes qui traitaient de sujets d'actualité ont sûrement été réutilisées comme cela arrivait régulièrement après que l'effet de découverte de la nouvelle était passé. On sait que le recyclage du papier était une pratique courante à l'époque, par exemple pour les reliures¹²⁷, et on imagine assez bien l'importance de ce phénomène à un endroit où l'accès au papier était limité comme à Lima. Dans une société où tout le monde se connaissait, il ne faut pas oublier que les informations circulaient avant tout de manière orale. M. Mendoza Michilot calcule que les tirages des *Relaciones* étaient inférieurs à 100¹²⁸. Il faut imaginer que ces feuilles volantes circulaient encore après leur achat et qu'un exemplaire pouvait être lu par des dizaines de personnes. Ce type d'ouvrage était particulièrement intéressant pour un imprimeur : l'édition était assurée puisqu'il s'agissait de feuilles officielles et la Couronne prenait en charge leur coût.

3. Les livres religieux et de prière

La presse d'Antonio Ricardo se trouve dans les locaux du collège jésuite de Lima. Il est tout naturel que ce soit elle qui fournisse les étudiants. Une des missions de la Compagnie de Jésus est l'éducation et c'est aussi ce rôle qu'ils tiennent en Amérique hispanique avec, comme nous l'avons vu, un réseau de collèges avec à sa tête San Pablo. Antonio Ricardo avait donc à disposition un public tout trouvé pour ses livres d'éducation religieuse. La plupart étaient commandés expressément par les jésuites comme le *directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en el Piru*¹²⁹. Il est précisé que ce livre a été imprimé « *a costa de la congregacion* » et il était destiné aux élèves du collège. Ils n'étaient cependant pas les seuls à pouvoir en profiter et le membre du conseil de l'Audience royale qui rédige l'approbation précise :

« *Que se imprima no solo para los estudiantes de el colegio de señor Sant Martin mas para todas las personas que desean vivir cuydadasa y compuestamente* ».

¹²⁷ WALSBY Malcolm, « la survie improbable : les livres sauvés par leur matérialité », *la revue de la BNU*, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 2020

¹²⁸ MENDOZA MICHILLOT Maria, *Op. cit.*

¹²⁹ Pablo Joseph, *directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608

Le public n'était donc pas restreint aux étudiants du collège, mais on imprimait sûrement une partie en plus pour d'autres acheteurs potentiels. Dans l'adresse au lecteur, il est précisé que ce livre avait déjà été imprimé à Rome quelques années auparavant. Il ne s'agit pas d'une œuvre originale. Un exemplaire a dû traverser l'Atlantique pour être recopié par del Canto. Ce genre d'ouvrage à l'usage des étudiants pouvait être imprimé sur place et il importait peu que la qualité de l'ouvrage ne soit pas extraordinaire puisqu'on les feuilletait à loisir, qu'ils s'usaient et qu'ils pouvaient être remplacés. Cet ouvrage contient par exemple les tables des fêtes pascales pour la quinzaine d'années à venir. Dans sa dédicace au vice-roi, le marquis de Montesclaros, le père Pablo Joseph s'excuse de la taille de ce « *librito* », qu'il ose associer à ce grand homme. Il est vrai que ce livre est tout petit, au format in-16°, ce qui tend à indiquer qu'il était destiné à accompagner les étudiants qui pouvaient l'avoir sur eux. Tous ces textes sont écrits par des jésuites. Ce sont eux qui monopolisent l'activité de la presse sur ma période, à quelques exceptions près, avec le pouvoir vice-royal.

Ces livres étaient en majorité rédigés en espagnol, mais on trouve aussi des confessionnaires multilingues en quechua et en aymara. Ils ne sont cependant pas rédigés en latin, ce qui est étonnant puisque c'était la langue universelle, préférée par les jésuites dans leurs écoles.

4. Les livres de droit

J'ai déjà évoqué la manière dont on utilisait les livres de droit, davantage comme un objet d'apparat que comme un livre à lire dans le détail. C'est que l'on considérait que celui qui possédait le livre devait en avoir la connaissance. Il s'agissait donc de livres importants pour les juristes de l'audience royale ou pour les étudiants en droit canon de l'université de San Marcos, dont j'ai déjà dit qu'ils représentaient une assez grande part des Espagnols présents à Lima. De la même manière que pour les grammaires qui nécessitaient la présence de correcteurs avisés, il était assez logique de faire imprimer ce type d'ouvrage sur place, pour qu'ils puissent être vérifiés par des spécialistes.

On imprimait aussi à Lima d'autres types de livres, qui avaient cette même particularité de traiter de sujets locaux comme le livre de poésie *Temblor de lima*, ou le livre sur le commerce *Labyrintho de comercio terrestre y naval* qui, s'ils ne

correspondent pas aux catégories majoritaires des livres qui sont imprimés à Lima, traitent presque tous de sujets locaux.

Pour conclure, on imprime à Lima en majorité des livres qui ont des thématiques locales et dont on a besoin rapidement. Il y a une forme d'urgence relative pour ces livres. Du moins, on ne peut pas attendre 6 mois que ce soit imprimé en Europe. Il apparaît aussi clairement que l'imprimerie liménienne servait les intérêts idéologiques, politiques et administratifs de la Couronne espagnole dans la vice-royauté.

LES TECHNIQUES DE L'IMPRIME

Entre 1598 et 1621, trois imprimeurs se succèdent à Lima : Antonio Ricardo jusqu'en 1605, Francisco del Canto jusqu'en 1619 et Jeronymo de Contreras à partir de 1621. J'essaierai d'analyser la forme de leurs éditions respectives pour relever les caractères qui sont communs aux trois et voir s'il y a une certaine continuité dans la forme du livre à Lima. Il s'agira, *in fine*, de caractériser formellement le livre liménien au cours de ma période.

A. LES IMPRIMEURS LIMENIENS

Pour appréhender les techniques de l'imprimé, il est important de retracer le parcours des imprimeurs, qui reproduisent en grande partie les méthodes qu'ils ont apprises lors de leur formation. Aucun des trois imprimeurs que j'évoque n'est né à Lima, ils ont tous été formés ailleurs avant d'arriver sur place. A partir de mes sources, je peux étudier les habitudes de ces trois imprimeurs. J'évoquerai aussi ceux qui sont rarement mentionnés et dont il est difficile de retrouver la trace. Enfin, au cours de ma période on a aussi imprimé des livres à Juli que j'ai choisi d'intégrer à mon corpus.

1. Antonio Ricardo et les del Canto : des associés de longue date

Dans ce début de XVII^e siècle, les imprimeurs hispano-américains sont nés et ont été formés en Espagne ou en Europe et c'est aussi le cas d'Antonio Ricardo et de ses successeurs. Né en 1532 à Turin, Antonio Ricardo avait été formé à l'atelier de Gerolamo Farina¹³⁰. Il voyage à Venise, puis à Lyon, où il rencontre Pedro Ocharte, avec qui il va à Valladolid puis à Medina del Campo, où il poursuit sa formation chez les del Canto. Il s'est ensuite sûrement rendu à Séville pour partir en Nouvelle-Espagne. Entretemps, Pedro Ocharte était devenu un des premiers imprimeurs d'Amérique espagnole, avec Juan Pablos (le tout premier), Antonio de Espinosa et Pedro Balli, tous installés à Mexico. Antonio Ricardo est donc le cinquième imprimeur à installer son atelier en Amérique espagnole. Ricardo arrive au siège vice-royal en 1570 pour rejoindre Pedro Ocharte et c'est sûrement sa presse

¹³⁰ CID-CARMONA Julian, *Op. Cit.*

qu'il utilise dans un premier temps à son arrivée, puisqu'il ne commence à imprimer en son nom qu'en 1577. Il utilise sûrement l'atelier d'Ocharte, avec qui il s'associe.

En 1580, il passe par Acapulco avant de se rendre au Pérou, avec une presse qu'il aurait ramenée de Mexico (ou probablement juste le matériel typographique comme les caractères à partir desquels il pouvait construire une autre presse avec un matériau aussi commun que le bois) où, selon Toribio Medina, il laisse son épouse, Catalina Aguda, pour assurer ses créanciers de sa bonne foi. Il doit également 2 300 pesos à Ocharte pour la presse qu'il embarque avec lui¹³¹. Il a été appelé par les Jésuites et arrive à Callao en 1581. A Lima, son atelier est attenant aux locaux de la Compagnie de Jésus¹³². Ricardo imprime le premier livre péruvien en 1584, c'est la *Doctrina christiana*, que nous avons déjà évoquée. L'Audience royale de Lima lui a octroyé une licence pour imprimer ce livre trilingue le 13 février 1584, avant même d'avoir eu l'approbation royale. Julian Cid-Carmona avance que la première impression de l'atelier de Lima est en fait une *pragmática* royale, pour laquelle on aurait interrompu l'impression de la *doctrina christiana*. Ce document officiel ordonnait de retirer dix jours au mois d'octobre 1582 (on passait du 4 au 15 octobre en une nuit) pour obéir à la réforme du calendrier du pape Gregoire XIII. Je n'ai pas trouvé de trace de ce document à Lima et Cid-Carmona est le seul à mentionner cet imprimé antérieur à la *Doctrina christiana*. Il laisse sa femme derrière lui mais il a déjà des relations sur place : les del Canto qui y étaient déjà installés. Il s'agit de la famille chez qui il avait travaillé à Medina del Campo et qui devait lui fournir un successeur : Francisco del Canto.

Francisco del Canto travaillait dans l'atelier d'Antonio Ricardo avant de reprendre ses presses à la mort de ce dernier. On sait qu'il y avait un autre Francisco del Canto, marchand de livre à Lima, qui s'est installé à Lima à la fin du XVIe siècle et qui profitait de ses relations avec Medina del Campo, lieu d'une grande foire espagnole, pour s'approvisionner, identifié par Toribio Medina comme le père de l'imprimeur. Cela aurait du sens puisqu'en s'installant à Lima, Ricardo pouvait compter sur un réseau auquel il était bien intégré, ayant lui-même travaillé chez les del Canto à Medina del Campo. A l'époque, moderne, l'isolement et la solitude étaient presque dangereux et il était important d'appartenir à un réseau et d'être

¹³¹ TORIBIO MEDINA José, *Op. cit.*

¹³² CID-CARMONA Victor Julian, *Op. cit.*

soutenu par des membres de son milieu professionnel. Antonio Ricardo, n'arrive pas seul à Lima, il est le maillon d'un réseau qui comprend toute la chaîne du livre (financement, production, distribution). Il serait normal de trouver des similitudes dans la forme des livres imprimés par Francisco del Canto (aîné, pas celui qui reprend l'atelier de Lima mais sûrement un membre de sa famille) à Medina del Campo et de ceux imprimés par Antonio Ricardo à Lima puisque la formation de Ricardo s'est faite auprès des del Canto. De plus, le plus jeune del Canto travaillait dans l'atelier de Ricardo avant d'en prendre la tête¹³³.

Même avant la mort d'Antonio Ricardo, Francisco del Canto semble avoir une place importante dans son atelier car, si les livres sont bel et bien imprimés au nom de Ricardo, del Canto est tout de même cité dans un octroi de licence par Alonso Fernandez de Cordoua, au nom de don Luys de Velasco (vice-roi entre 1596 et 1604) :

« Acorde de dar y di la presente: por la qual en nombre de su Magestad, y en virtud de los poderes y comissiones que de su persona Real tengo, hago merced de dar licencia y facultad a Antonio Ricardo, o a Francisco del Canto impressores, que residen en esta ciudad: para que en nombre del dicho Fray Miguel Agia puedan imprimir el dicho tratado »¹³⁴

Cette autorisation date de 1604, un an avant la mort de Ricardo et peut-être est-il déjà souffrant et que Francisco gère déjà l'atelier d'imprimerie sans en être le possesseur. C'est la première mention du nom de del Canto dans mes sources, la seule qui évoque son association avec Ricardo avant que la presse ne change de main. Antonio Ricardo et Francisco del Canto sont mis sur le même plan, ils sont tous les deux également autorisés à imprimer. Mais c'est leur seul rôle, ils ne sont jamais mentionnés comme éditeurs, c'est le rôle de la Compagnie de Jésus le plus souvent qui leur propose des livres à imprimer. Exceptionnellement, c'est Antonio Ricardo qui signe le proème du *Vocabulario en la lengua general del Peru llamada Quichua, y en la lengua española* de Juan Martinez¹³⁵, adressé au vice roi Fernando de Torres y Portugal par « Antonio Ricardo *impressor de libros* ».

¹³³ Sur ce point, voir II.A. 1

¹³⁴ Miguel de Agia, *Tratado que contiene tres pareceres Graves en derecho*, Antonio Ricardo, Lima, 1604.

¹³⁵ Antonio Ricardo, Lima, 1604

2. Filiation et passation du matériel typographique

Quand Antonio Ricardo arrive à Lima, il emporte avec lui son matériel typographique. La presse de Lima n'est pas neuve, s'il y a une continuité, elle ne réside pas seulement dans la formation des imprimeurs, mais aussi dans le matériel lui-même qui est le même. Il y a des similitudes dans certaines lettres utilisées dans des éditions mexicaines, alors que d'autres ont disparu quand il a changé d'atelier. Avec le temps qui m'est imparti, il m'est impossible de faire une étude comparative poussée des impressions d'Antonio Ricardo à Mexico et à Lima. Je me contenterai d'utiliser une de ses impressions mexicaines les plus tardives, le *tratado breve de anatomia y cirugia* d'Agustin Farfan¹³⁶. Parmi les différentes lettres utilisées dans ce livre, on reconnaît malgré la mauvaise qualité de la numérisation un L qui a été réutilisé dans le *libro de plata reduzida* de Francisco Juan Garreguilla en 1607¹³⁷. C'est-à-dire que non seulement Ricardo a emmené cette lettre avec lui au Pérou, mais il l'a laissée à Francisco del Canto à sa mort.

Figure 5 - Lettrine issue du *Libro de plata reduzida* (1607), feuillet CC2



Figure 4 - Lettrine issue du *Tratado breve de anatomia y cirugia* (1579)



Plus de 20 ans après, il y a plusieurs marques d'usure sur le bois comme la rupture de la ligne horizontale en haut du cadre de la lettrine, mais dans les deux lettres il

¹³⁶ Agustin Farfan, *Tratado breve de anatomía y cirugía*, Antonio Ricardo, Mexico, 1579

¹³⁷ Francisco Juan Garreguilla, *Libro de plata reduzida*, Francisco del Canto, 1607

y a une rupture sur la gauche du cadre ce qui montre qu'il s'agit bien de la même lettrine.

Nos imprimeurs utilisent plusieurs familles de lettrines, avec des traits plus ou moins grossiers et des thèmes différents. Cela n'empêche pas que des lettrines appartenant à des familles différentes soient utilisées dans un même ouvrage. Le motif floral revient beaucoup dans les différentes lettrines mais on trouve aussi des oiseaux, des animaux et parfois des personnages. J'ai relevé dans mes sources les différentes lettrines qui apparaissent et on se rend compte qu'il y a une véritable continuité entre Antonio Ricardo et Francisco del Canto¹³⁸. Cela paraît normal : ce dernier a récupéré le matériel typographique de son aîné. La rupture avec Jeronymo de Contreras apparaît assez clairement avec l'étude de ces lettrines. On savait qu'il y avait une période de deux ans où personne n'avait repris le monopole de l'imprimé à Lima, après la mort de del Canto. On sait désormais qu'il ne s'agit pas d'une simple rupture temporaire, mais il y a une rupture aussi dans le style de l'imprimé avec des lettrines au dessin plus fin. C'est que ces lettrines plus tardives ont l'air neuves par rapport aux autres : on distingue parfaitement le jeu de déliés et d'ombre, par exemple sur la P utilisé dans la *Ovandina* (1621). Il y a aussi moins de ruptures des traits, dues au craquèlement du bois causé par l'usure dans les lettrines de Contreras, alors que la plupart des lettrines de Ricardo et Contreras présentent ces marques d'usure.

Le motif de ces lettrines oscille entre des dessins de qualité et une certaine simplicité dans les motifs. Les lettrines D d'Antonio avec des effigies disparaissent complètement ensuite. Leur style est plus ancien, il rappelle les enluminures médiévales. On peut tout de même discerner une évolution dans les lettrines sur ces vingt années, même si beaucoup sont conservées entre Antonio Ricardo et Francisco del Canto. Par exemple l'axe des Q de Ricardo et Antonio est de biais alors qu'il est droit pour les Q de Contreras. Il y a une surabondance du motif floral dans toutes ces lettrines qui rappelle les ornements baroques de cette époque, même si Contreras semble abandonner ce motif pour des angelots.

¹³⁸ Voir annexe 3.

3. Démultiplication ou ubiquité de la presse péruvienne : démêler le vrai du faux.

Si notre sujet est l'imprimé à Lima, la presse liménienne a été déplacée au cours de ma période, et j'ai admis dans mon corpus les ouvrages imprimés à Juli pour Bertonio. Il semblerait que Francisco del Canto se soit déplacé dans cette ville du sud du Pérou actuel, sur les rives du lac Titicaca, à mi-chemin entre Lima et Potosi. Ce déplacement a eu lieu dans l'année 1612 pour imprimer les ouvrages de Ludovico Bertonio, un Italien jésuite qui avait déjà fait publier des œuvres en Europe auparavant. J'ai retrouvé trois éditions réalisées à Juli cette année, et elles sont toutes des œuvres de Bertonio. Il est indiqué sur les trois qu'elles ont été imprimées par Francisco del Canto, et la forme de ces imprimés confirme cette parenté¹³⁹. Il s'agit du *Vocabulario de la lengua Aymara*, du *Libro de la vida y milagros de nuestro señor Jesu Christo en dos lenguas, Aymara, y Romance* et du *Confessionario muy copioso en dos lenguas, Aymara y española*. Il est cohérent que ces trois ouvrages soient des grammaires ou des livres religieux bilingues, en effet, il s'agit du même type d'imprimé que ce que Francisco del Canto faisait à Lima au même moment. Les informations à propos du processus d'impression, indiquées en bas de la page de titre, sont plus détaillées que pour les livres imprimés à Lima. Il est noté pour les trois livres qu'ils ont chacun été « *Impresso en la Casa de la Compania de Jesus de Juli Pueblo en la Provincia de Chucuyto* ». La précision de la localisation de la presse est sûrement due au caractère exceptionnel de son déplacement.

L'opération avait aussi été prévue plusieurs années à l'avance puisque la somme du privilège est datée du 24 septembre 1610 à Lima pour le *confessionario* et le vocabulaire aymara. Cela montre que del Canto s'est déplacé précisément pour ces ouvrages, les démarches légales pour mettre en œuvre ce projet ont été réalisées en même temps. Il s'agit bien du matériel typographique de del Canto, puisque l'on retrouve, par exemple, un D avec un angelot qui fait partie d'un jeu de lettrines très utilisé par cet imprimeur¹⁴⁰ qui est aussi utilisé dans d'autres ouvrages imprimés par del Canto comme la *Preciosa margarita*, l'année précédente et le *Labyrintho de comercio*, en 1617. Une comparaison rapide des trois lettrines montre bien qu'il s'agit du même bois, notamment avec la rupture dans la continuité des lignes

¹³⁹ Voir infra.

¹⁴⁰ Cf. Annexe 3.

verticales du cadre (fig. 6, 7 et 8). C'est la même chose avec le C qui introduit la licence du *confessionario*, que l'on retrouve quelques années plus tard dans les *Constituciones synodales del Arçobispado de los Reyes*.



Figure 6 - Lettrine issue de la *Preciosa Margarita de la vida muerte y gloria de la serenissima virgen Maria madre de Dios* de Diego Flores (Lima, 1611), Fol. 198



Figure 7 - Lettrine issue du *Labyrintho de comercio terrestre y naval* de Juan de Hevia Volano (Lima, 1617), Fol. 5



Figure 8 - Lettrine issue du *Vocabulario de la lengua Aymara* de Bertonio (Juli, 1612), Fol.2



Figure 9 - Lettrine issue du *Confessionario muy copioso en dos lenguas* de Bertonio (Juli, 1612), Fol.3



Figure 10 - Lettrine issue des *Constituciones synodales del Arçobispado de los reyes* (Lima, 1614), Fol. 8

Il s'agit bien du même matériel, reste à savoir si c'est bien del Canto qui a actionné la presse. En effet, à la fin du *Libro de la vida y milagros*, le colophon diffère légèrement de la page de garde car à la place du « *por Francisco del Canto* » - préposition caractéristique-, on peut lire « *con la imprenta de Francisco del Canto* ». On pourrait ne pas s'alarmer de ce changement qui paraît anecdotique, mais il est révélateur que

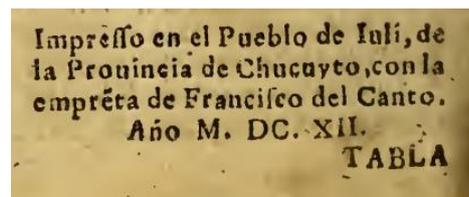


Figure 11 - Ludovico Bertonio, *Libro de la vida y milagros de nuestro señor Jesu Christo en dos lenguas* (Juli, 1612), p. 570

Pedro Merchan Calderon

Un certain Pedro Merchan Calderon est mentionné comme imprimeur dans plusieurs sources de 1612 et 1613¹⁴⁴, puis il disparaît jusqu'en 1620 où il imprime à nouveau en son nom¹⁴⁵. Cet espacement laisse à penser qu'il serait arrivé à Lima vers 1612, qu'il aurait commencé à imprimer en son nom, puis qu'il aurait travaillé chez Francisco del Canto jusqu'à la mort de ce dernier, moment à partir duquel il aurait recommencé à imprimer en son nom propre. Une autre hypothèse serait que Merchan Calderon travaillait déjà chez del Canto depuis plusieurs années en 1612, et qu'il imprime en son nom entre 1612 et 1613 parce que Francisco del Canto est à Juli à ce moment-là. Il n'a imprimé en son nom que des *relaciones*, c'est-à-dire des impressions très courtes et qui ne demandent pas une qualité extraordinaire de l'impression. Malheureusement, les impressions de Calderon n'ont pas été numérisées et je ne peux pas comparer son matériel typographique avec celui utilisé par del Canto pour voir s'il s'agit des mêmes caractères utilisés dans les ouvrages de del Canto. Notons aussi qu'il existe un Pedro Merchan Calderon, imprimeur à Valladolid jusqu'à au moins 1606¹⁴⁶. Il est possible qu'il s'agisse de la même personne, avant qu'il ne parte pour les Amériques, mais ce peut aussi être un parent homonyme.

Francisco Lasso

Un autre imprimeur est recensé dans l'ustc à partir de 1619, il s'agit de Francisco Lasso. A la différence de Merchan Calderon, celui-là n'est jamais mentionné par Toribio Medina dans sa somme¹⁴⁷, et je n'ai rien lu à son propos dans les diverses publications des historiens spécialistes du sujet. Il existait en effet une famille d'imprimeurs du nom de Lasso en Espagne dans les années 1580 jusqu'à la première année du siècle suivant. Il faudrait étudier plus précisément la question pour connaître le parcours de cet imprimeur dont je n'ai qu'une édition, *el arte de*

¹⁴⁴ Martin de Leon, *Relación de las exequias que don Juan de Mendoza y luna hizo en la muerte de la reina Margarita*, Pedro Merchan Calderon, Lima, 1612-1613; *Relación de las honras a la magestad de la Reyna nuestra señora, dona Margarita de Austria*, Pedro Merchan Calderon, Lima, 1613

¹⁴⁵ Bulle papale « *Extensio solemnizationis festi beati* », Pedro Merchan Calderon, Lima, 1620.

¹⁴⁶ Sebastian de Frias Salazar, *Triumpho de la sancta cruz en el qual se declara el origen y fundación de la sancta iglesia*, Pedro merchan Calderon, Valladolid, 1606

¹⁴⁷ TORIBIO MEDINA José, *Op.cit.*

la lengua quichua de Diego de Torres imprimé en 1619 à Lima. C'est la seule preuve tangible de son passage à Lima.

Il reste toujours beaucoup de mystère autour des associés de Francisco del Canto, et ils mériteraient plus d'attention, mais l'impossibilité pour moi d'accéder aux sources qui m'auraient permis d'établir un lien bibliographique entre eux et del Canto m'empêche d'aller plus loin dans la formulation d'hypothèses.

Jeronymo de Contreras

Il existe un Jeronymo de Contreras, imprimeur à Séville en 1619, que Toribio Medina identifie comme étant le même que notre imprimeur liménien¹⁴⁸. Ce pourrait être un homonyme, comme c'était le cas pour Francisco del Canto, mais il est assez cohérent qu'il s'agisse de la même personne, d'abord parce que Séville était le lieu de départ pour les Amériques et qu'il est normal qu'il se soit trouvé là au cours de l'année qui précède son installation à Lima. De plus, je n'ai pas trouvé d'autres éditions imprimées en son nom dans les années qui suivent, ce qui tend à valider l'hypothèse selon laquelle il aurait quitté Séville. Enfin, il imprime à Séville les *Discursos predicables de las excelencias del nombre de Jesus, y de los nombres y atributos de Christo* d'Alfonso Herrera Molina¹⁴⁹; or, ce Franciscain arrivait de Lima¹⁵⁰ et a pu lui communiquer la mort de l'imprimeur local. L'arrivée de Contreras à Lima marque le début d'une longue lignée d'imprimeurs liméniens¹⁵¹.

Pour conclure cet exposé, soulignons que les trois imprimeurs liméniens principaux (Ricardo, del Canto et Contreras) sont tous nés en Europe et ont été formés en Espagne. Ce sont des Espagnols et pas des créoles. Cette identité a une influence sur la façon dont ils impriment.

B. DESCRIPTION MATERIELLE

Il est temps de caractériser le style de nos imprimeurs pour essayer d'en déduire la description d'une édition idéale archétypale qui représenterait le style de

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 51.

¹⁴⁹ Alfonso Herrera Molina, *Discursos predicables de las excelencias del nombre de Jesus, y de los nombres y atributos de Christo*, Jeronymo de Contreras, Séville, 1619

¹⁵⁰ TORIBIO MEDINA José, *Op. cit.*

¹⁵¹ Au moins jusqu'en 1718 avec José de Contreras y Alvarado, imprimeur royal.

l'imprimé liménien entre 1598 et 1621 et les influences qu'ont connues ces trois imprimeurs.

1. Tentative de caractérisation générale

Il convient tout d'abord de différencier la forme des livres de celle des *relaciones* qui tiennent sur une ou deux feuilles de papier pliées et sous forme de feuilles volantes. J'essaierai ici d'évoquer les caractéristiques communes à mes sources, qu'il s'agisse d'imprimés réalisés par Antonio Ricardo, Francisco del Canto -à Lima et à Juli- ou Jeronymo de Contreras.

Pour les *codex*, la page de titre se présente toujours de la même manière : un ou plusieurs blocs de titre qui comporte aussi souvent le nom de l'auteur et son titre. Ainsi, il est souvent indiqué que les auteurs des imprimés de Lima font partie de la Compagnie de Jésus. La toute première ligne de titre est toujours plus petite que la seconde, en gros caractères majuscules latins. Ces blocs de texte sont en cul de lampe, et l'enjeu de la mise en page est avant tout esthétique, pour attirer le regard puisque le découpage des mots est subordonné aux enjeux de la forme du cul de lampe ; c'est-à-dire que l'on peut tout à fait couper un mot en plein milieu pour revenir à la ligne et former le cul de lampe. La forme fait fi de l'intégrité des mots dans cette première partie. La grammaire quechua de Holguín¹⁵² représente assez bien cette tendance que l'on retrouve dans toutes mes sources. On fait rentrer le titre dans une forme déjà établie : les mots « *general* » et « *llamada* » sont coupés en deux et le premier mot du titre, malgré le fait que ce soit le plus important, n'est pas forcément celui qui est le plus mis en valeur ou écrit le plus gros. Ici, le complément du nom est mis davantage en valeur que le nom-même auquel il se rapporte ; c'est « *lengua* » qui est au centre et le plus visible alors qu'il aurait paru plus logique de mettre en valeur les mots « *vocabulario* » et « *qquechua* ». Ce schéma se répète dans d'autres sources. La mise en page est normée plutôt que raisonnée par rapport au sens du texte. D'autres blocs de textes peuvent suivre le titre principal, et ils ont souvent la même forme, sauf pour la première ligne. On y trouve le nom des autorités intellectuelles (le correcteur ou le traducteur par exemple), puis le nom de la personne à qui le livre est dédié et son titre (il s'agit souvent du vice-roi du moment). Pour dégager chacun de ses blocs unitaires, on recourt au saut de ligne

¹⁵² Diego González Holguín, *vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Qquichua, o del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1608.

avec parfois un pied-de-mouche. La division générale de la page de titre est la même qu'en Europe puisqu'elle est tripartite avec d'abord les informations qui caractérisent le texte, puis un espace laissé en blanc ou auquel on ajoute une illustration et les informations sur la production de l'ouvrage.

Il y a donc ensuite toujours un espace dédié à une xylogravure. Parfois cet espace est laissé en blanc mais on y trouve presque toujours la marque de la Compagnie de Jésus, avec le monogramme « IHS » qui fait référence à la transcription grecque de « Jesus ». Je n'ai trouvé dans aucune de mes sources la marque d'imprimeur d'Antonio Ricardo, soit qu'il n'ait pas ressenti le besoin de mettre en avant son atelier parce qu'il était le seul sur place, soit que l'autorité de la congrégation dépassât sa propre autorité sur l'œuvre. La marque était apposée dans un second temps, après l'impression. L'imprimeur laissait un espace blanc qui était ensuite comblé. Les bois étaient utilisés pendant de nombreuses années. Ainsi la marque jésuite avec la devise « *Jesum vocaris nomen suis* » qui a été pressée sur la *Gramatica y arte nueva de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua, o lengua del Inca* de Holguin (Francisco del Canto, Lima, 1607) est la même que celle qui avait été utilisée pour la *Doctrina christiana* (Antonio Ricardo, Lima, 1584), vingt ans auparavant. Pour le premier, un verset de l'épître aux Corinthiens a été ajouté en typographie mobile autour du motif jésuite.



Figure 12 - *doctrina christiana* (Antonio Ricardo, Lima, 1584), page de titre

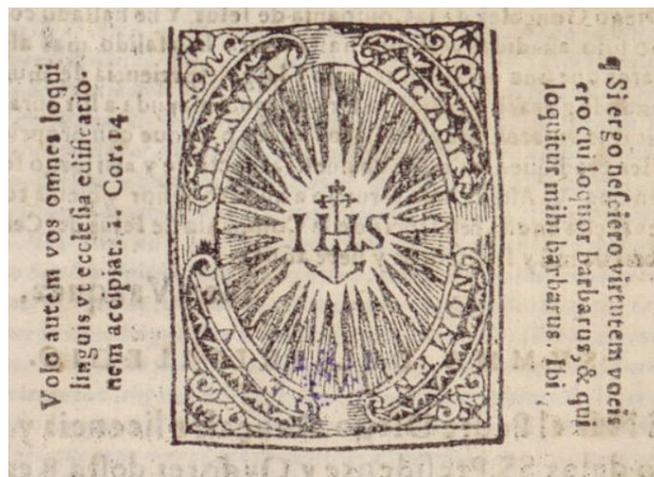


Figure 13- Gramatica y arte nueva de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Quichua, o lengua del Inca de Holguin (Francisco del Canto, Lima, 1607), page de titre

Il est toujours mentionné que l'ouvrage a été publié avec licence, la plupart du temps avec une typographie différente (en italique ou en majuscules) qui démarque cette information, obligatoire depuis la *pragmática* de 1558, du reste des informations de production. Puis on indique le lieu de publication (Lima ou la « *ciudad de los Reyes* ») avec le nom de l'imprimeur et la date de publication. Enfin, la *tassacion* n'est pas toujours mentionnée dès la page de titre et dans les cas les plus rares on peut aussi indiquer le nombre précis de pages que contient l'ouvrage. Ces indications sont bien sûr commerciales et destinées à l'acheteur mais elles n'ont qu'une valeur indicative : le coût du livre peut évoluer, la *tassacion* n'est que la limite maximale du prix. Il est aussi indiqué parfois à cet endroit l'autorité qui a financé l'ouvrage. Par exemple dans la page de titre du *Directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en Lima en el Piru* rassemblé par Pablo Joseph, il est indiqué que l'ouvrage a été réalisé « *a costa de la Congregacion* »¹⁵³. Ce livre a été fait pour les élèves de la compagnie de Jésus, il a été fait pour un public particulier. Les jésuites qui l'ont commandé connaissaient sûrement déjà le nombre exact d'exemplaires dont ils auraient besoin. Le but de cette publication n'est pas de tirer un bénéfice.

¹⁵³ Pablo Joseph, *Directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en Lima en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608

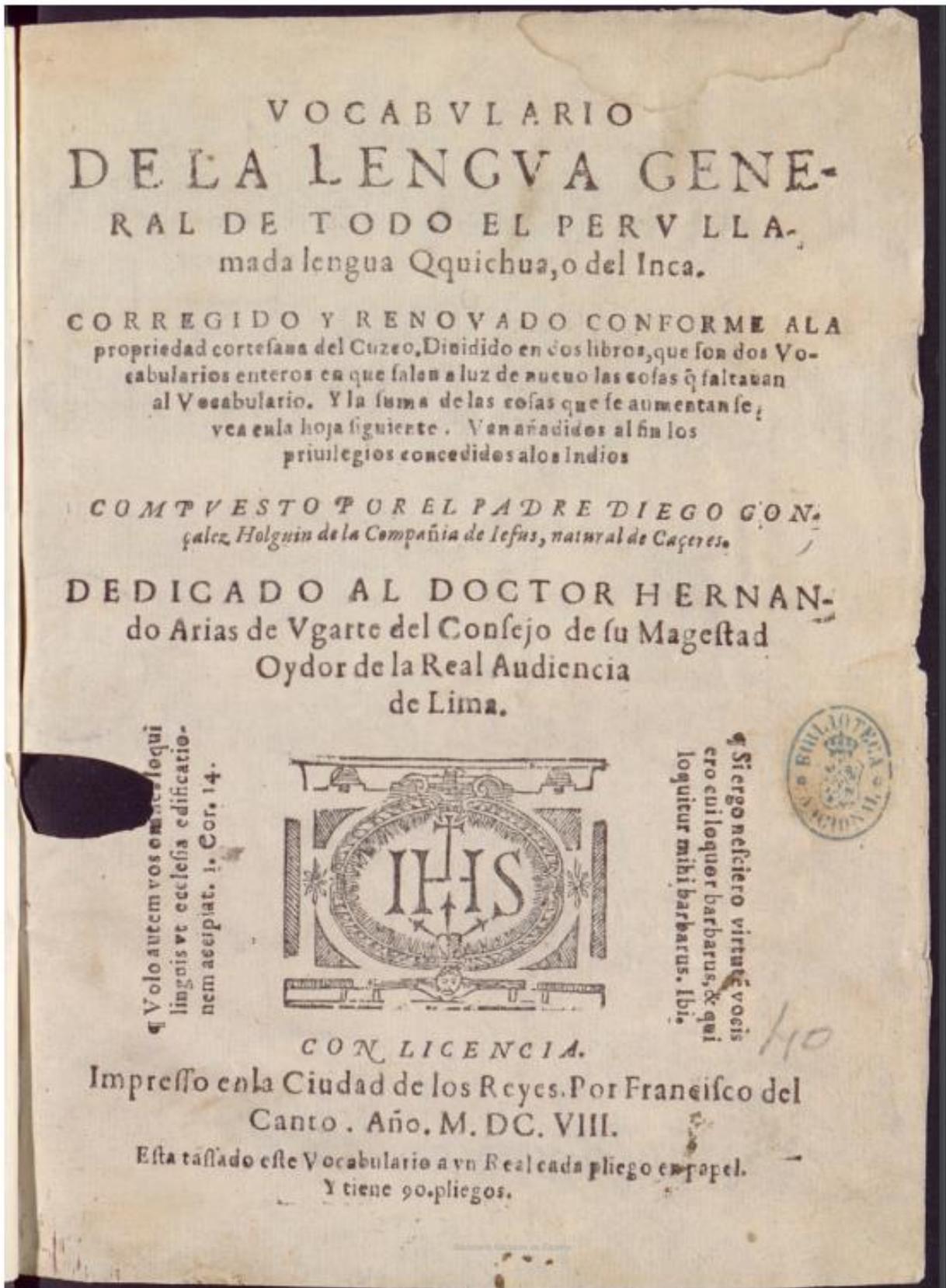


Figure 14 - Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua o del Inca Diego Gonzalez Holguin, Francisco del Canto, Lima, 1608, Page de titre

Une seule de mes sources déroge complètement à ces habitudes: les *constituciones de los frailes menores desta provincia de los doze Apostoles del Piru*, imprimées en 1601 par Antonio Ricardo. Le texte de la page de titre est encadré par une xylogravure. C'est un procédé que l'on retrouve beaucoup à Mexico au même moment : il n'y a pas forcément de xylogravure et on peut utiliser des caractères mobiles à la place mais on choisit souvent d'encadrer la page de titre¹⁵⁴.

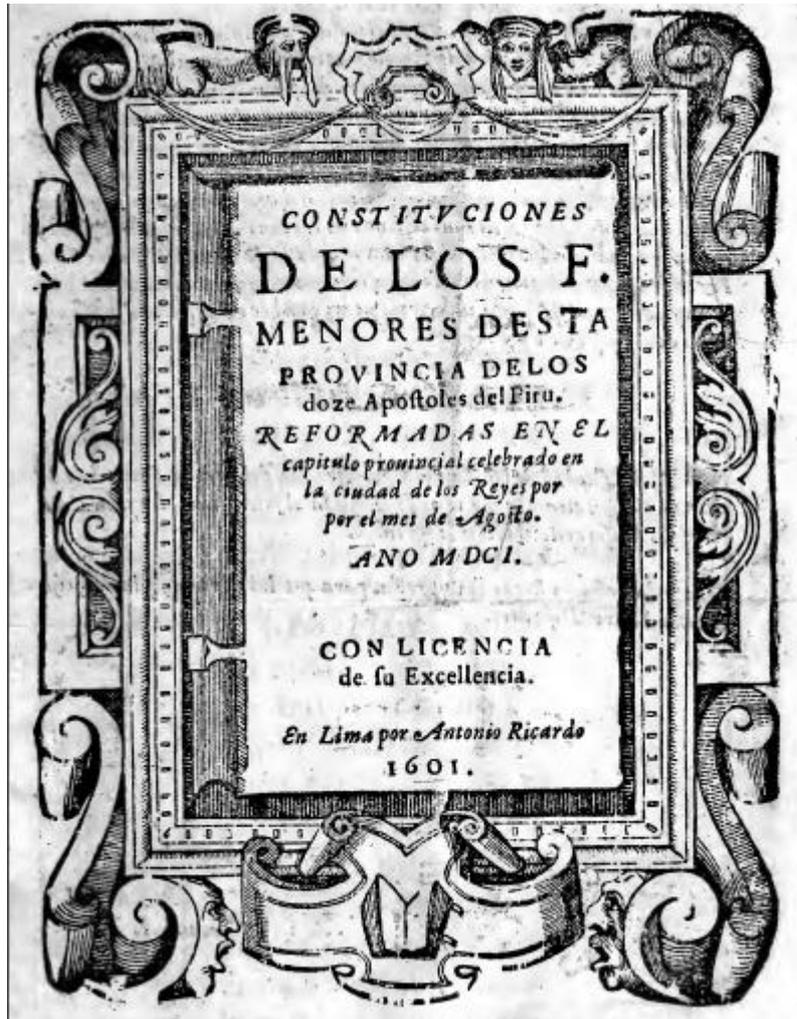


Figure 15 - *Constituciones de los frailes menores desta provincia de los doze apostoles del Piru*, Antonio Ricardo, Lima, 1601, page de titre Les parties liminaires

¹⁵⁴ Voir Francisco Hernandez, *Quatro libros de la naturaleza, y virtudes de las plantas, y animales que están recevidos en el uso de medicina en la Nuav España*, en casa de la viuda de Diego Lopez Davalos, Mexico, 1615; *Las dudas acerca de las ceremonias sanctas de la missa*, Henrico Martínez, Mexico, 1602; Balthazar de Echave, *Discursos de la antigüedad de la lengua Cantabra*, Henrico Martinez, Mexico, 1607; Antonio de Morga, *sucesos de las islas Philipinas*, Jeronimo Balli, Mexico, 1609, etc.

Viennent ensuite les pièces préliminaires, qui peuvent être de deux types : légales ou littéraires¹⁵⁵. Ce sont d'abord les textes obligatoires depuis la *pragmática* de 1558, c'est-à-dire la licence, la *tasa* et le privilège, alors que les adresses au lecteur ou la dédicace au vice-roi, par exemple, sont des textes préliminaires littéraires de caractère optionnel. Ces textes sont souvent mis en valeur par l'utilisation de lettrines. On utilise presque systématiquement des lettrines au début de ces textes alors que ce n'est pas le cas pour le corps du texte. On utilise aussi beaucoup l'italique dans ces parties, soit pour l'entièreté du texte, soit, souvent, seulement pour mentionner celui qui l'a écrit à la fin, comme pour imiter la graphie d'une signature en distinguant ces noms du texte même.

Le corps du texte

Les signatures sont aussi toujours placées au même endroit, en chiffres arabes aux trois quarts de la page en partant de la gauche. Il y a aussi des réclames et des titres courants. La forme générale du livre dans laquelle s'inscrivent quelques particularités locales est donc la même qu'en Europe. Même si on parle d'« incunables péruviens », ces premières impressions profitent formellement du terreau européen, là où les imprimeurs ont été formés. Si l'on compare avec ce que faisait Francisco del Canto - le parent de l'imprimeur liménien, qui a aussi formé Antonio Ricardo- à Medina del Campo, on remarque des similitudes dans la forme du corps de texte. Dans le *Tracatus de correctione fraterna* de Bernardino de Arévalo, imprimé par Francisco del Canto à Medina del Campo en 1557¹⁵⁶, il apparaît clairement que l'organisation du texte est similaire à ce que font Ricardo, puis del Canto à Lima¹⁵⁷ :

En revanche, la page de titre de cet ouvrage est assez différente de ce que l'on trouve à Lima, qui ressemble à ce que fait Pedro Ocharte à Mexico. Je n'ai pas trouvé de numérisation d'édition réalisée par Girolamo Farina à Turin pour voir si Antonio Ricardo garde les habitudes qu'il a apprises chez son maître. En revanche, j'ai trouvé chez les trois imprimeurs les mêmes signes pour clore les paragraphes après

¹⁵⁵ « *preliminares legales u optativos* » selon Julian MARTIN ABAD, *los libros impresos antiguos*, Ediciones de la Universidad de Valladolid, 2007

¹⁵⁶ https://books.google.fr/books?id=11od6A9Of_MC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&ad=0#v=onepage&q&f=false

¹⁵⁷ Voir Annexe 1

un cul de lampe : ce sont des points d'interrogation entre parenthèse¹⁵⁸. La forme du texte est similiaire à ce que pouvait faire Francisco del Canto l'ainé à Medina del Campo dans le placement des signatures ou des réclames. Le paratexte est disposé de la même manière.

Les relaciones et les décrets vice-royaux

La forme des *relaciones* est aussi toujours la même. Le but est de faire tenir ces textes sur une ou deux feuilles de papier seulement, toujours au format in-plano. Les marges sont étroites pour servir cette volonté. La première ligne est parfois mise en valeur par rapport au reste du texte mais la plupart du temps le premier bloc de texte qui expose le contenu de la *relacion* est au même format que le reste du texte. Il est différencié du reste par un saut de ligne ou par la mention de l'imprimeur, de la date d'impression et de la licence qui l'a autorisée. La licence du vice-roi suffit toujours pour ce type de texte, qui n'a pas besoin de la validation des autorités ecclésiastiques. Ce sont des impressions commandées par le pouvoir civil. Ces informations sont en italiques et peuvent aussi être indiquées à la fin du texte. Il arrive qu'il y ait une xylogravure tout en haut de la page, avant même le titre. La forme des *relaciones* est adaptée à leur usage : il n'y a presque pas de décors, il ne s'agit pas d'un objet que l'on veut exposer, comme c'était le cas du livre. Il s'agit de feuilles volantes dont l'intérêt est le contenu du texte. Ce texte n'est pas excessivement long et ne nécessite pas de hiérarchiser les informations. La *relacion*, à la différence des *noticiarios*, expose un seul évènement. Cette unicité de l'information ne demande pas une mise en page complexe. Ces feuilles d'informations étaient aussi partagées et lues dans le cadre de la famille élargie¹⁵⁹. On pouvait les prêter et les distribuer facilement. Leur matérialité en faisait des objets fragiles (une feuille de papier pliée en deux pouvait s'user facilement). C'est pour cette raison que beaucoup ont disparu. Celles qui ont constitué mon corpus ont été reliées ce qui indique que l'on a activement cherché à les conserver. Le récit des fêtes organisées en l'honneur de la béatification d'Ignacio de Loyola, en 1610 à Cuzco et à Lima devait être par exemple un souvenir à chérir tout particulièrement

¹⁵⁸ Habitude que l'on retrouve dans les *Discursos* imprimés à Séville en 1619, ce qui prouve une fois de plus qu'il s'agit bel et bien du même imprimeur.

http://www.bibliotecavirtualdeandalucia.es/catalogo/catalogo_imagenes/grupo.do?path=1000512&posicion=37

¹⁵⁹ LASLETT Peter, *Household and family in past time*, Cambridge University press, 1972

pour la Compagnie de Jésus, dont il était le fondateur, et même pour les autorités vice-royales, en ce qu'elles mettaient en scène l'union de la société coloniale en faisant participer les indigènes, les Africains, les Métis, les créoles et les espagnols¹⁶⁰.

Les *relaciones* ne sont jamais paginées mais il arrive qu'elles soient foliotées. Certains de ces textes sont appelés *relaciones* alors qu'ils sont d'un genre différent, comme la *relación des avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde inicios de Enero deste presente ano de 1618*, qui selon la définition de Mendoza Michilot est plutôt un *noticiario*¹⁶¹. Le corps du texte apparaît toujours comme un bloc, mais il est divisé en plusieurs paragraphes qui couvrent jusqu'à une dizaine de lignes et sont distingués par un retour à la ligne et un alinéa ; mais il y a une certaine continuité dans la mise en page dans le sens où il n'y a pas de saut de ligne entre chaque paragraphe et que tous se succèdent directement les uns aux autres. On trouve parfois des xylogravures, pour remplir les blancs laissés avant le titre ou après le colophon, mais jamais dans le corps du texte.

Les édits et ordonnances vice-royales étaient imprimés sous la même forme, dans le sens où il s'agissait aussi de feuilles volantes qui comportaient un maximum de texte sur peu d'espace. Mais la mise en page de celles qui constituent mon corpus est mieux travaillée pour que le lecteur accède à l'essentiel de l'information. Le titre prend beaucoup plus de place et est mieux mis en évidence. C'est peut-être que ces textes étaient affichés et qu'on les lisait de plus loin, il fallait donc que le texte soit plus lisible.

2. Qualité et diversité de l'imprimé péruvien

La qualité des imprimés liméniens laisse souvent à désirer au cours de ce début de XVIIe siècle. Ce sont les tout premier livres imprimés du sous-continent, et l'atelier n'a pas le matériel nécessaire pour réaliser des ouvrages de très bonne

¹⁶⁰ ALBERRO Solange, « Modèles et modalités : les fêtes vice-royales au Mexique et au Pérou, XVIe-XVIIIe siècle », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Editions de l'EHESS, no.3, 2007

¹⁶¹ MENDOZA MICHILLOT Maria, *Op. Cit.* p 25 « Los noticiarios se emitieron a partir de 1618 y circularon desde entonces en forma simultánea con las relaciones. Ofrecieron generalmente características cercanas a las expresiones que luego se reconocieran como "gacetas". Hojas con relatos breves y variados, informaban sobre las noticias ocurridas en las principales ciudades europeas, sobre todo en España, en los últimos días, meses y hasta anos.

qualité comme on en trouve en Europe. Les illustrations sont rares, et ce sont toujours des xylogravures, parfois même un peu grossière. Il n'y avait qu'une seule presse et les imprimeurs liméniens n'avaient pas la capacité technique d'utiliser d'autres formes d'estampes alors qu'au même moment en Europe, la taille-douce concurrence la xylogravure pour un rendu de meilleure qualité, plus nuancé. Mais les moyens des grands imprimeurs européens n'ont rien à voir avec ceux de l'atelier de Lima et Mexico serait un moyen de comparaison plus juste. Or on trouve aussi de nombreuses illustrations dans les livres mexicains à la même époque (cf.infra). Certaines impressions présentent des maladresses comme des mauvais encrages dans le *directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en el Piru*, (Francisco del Canto, Lima, 1608) de Pablo Joseph¹⁶² ou des pages qui sont répétées comme dans la *primera parte de la miscelanea austral* (Antonio Ricardo, Lima, 1602, p. 180). Il manque donc une partie du récit puisque la page suivante a été remplacée par une page répétée. Les réclames indiquent clairement que ce n'était l'intention initiale et que c'était un autre texte qui devait être exposé à cet endroit.

Il n'y a jamais de rubrication non plus, dans aucun des livres de mon corpus¹⁶³. La technique de la rubrication nécessitait un second passage sous la presse et aurait été beaucoup trop chronophage dans un atelier qui n'en possédait qu'une seule¹⁶⁴.

Au cours des deux années qui ont précédé son départ, entre 1577 et 1579, Antonio Ricardo a imprimé douze livres dont cinq en latin¹⁶⁵. Le premier livre jamais imprimé en latin à Lima est les *Comentarii ac quaestiones in universam Aristotelis ac subtilissimi doctoris Jhoannis duns scoti logicam*, de Hieronimo Valera¹⁶⁶. Pourtant il existait un public pour ce type d'ouvrage déjà dans les années précédentes puisque les jésuites avaient l'habitude d'utiliser cette langue universelle pour l'enseignement. Le texte a en effet été imprimé sous le patronage des jésuites si l'on

¹⁶² Cf. Annexe 5.

¹⁶³ Cf. Annexe 1.

¹⁶⁴ J'ai trouvé un livre rubriqué imprimé chez Pedro Ocharte à Mexico en 1567, écrit par Pedro de Feria (*Aqui comienza una doctrina christiana que trata de las cosas que todo el fiel christiano es obligado a creer y obrar para se salvar*). En outre, l'exemplaire de la *Cartilla y doctrina christiana, breve y compendiosa, para enseñar los niños* (Bartholomé Roladn, Pedro Ocharte, Mexico, 1580) conservé à l'université complutense de Madrid est illustré par une multitude de xylogravures mises en couleur.

¹⁶⁵ CID-CARMONA, *Op. cit.*

¹⁶⁶ Hieronimo Valera, *Comentarii ac quaestiones in universam Aristotelis ac subtilissimi doctoris Jhoannis duns Scoti logicam*, Francisco del Canto, Lima, 1610

s'en tient à l'adresse au lecteur de Hyeronimo Valera, qui les remercie au passage pour leur enseignement :

« *Ex quo enim primum ab insigni Martiniano Collegio in hac regia urbe Limensi sub gravissimorum patrum societatis Jesu (quibus ut meis in litterarum studiis progenitoribus immortales gratias ago) tutela constituo* »

Il ne s'agit pas d'une casse spécifique pour le latin, mais bien d'une casse espagnole, car on retrouve les abréviations espagnoles, comme le « o » et le « e » accentués pour signifier qu'il s'agit d'une contraction, mais on ne trouve pas les abréviations latines classiques. Dans les impressions latines, les accusatifs sont souvent contractés, ainsi que le pronom *qui, quae, quod*, ce qui n'est pas le cas dans ce texte, peut-être parce que le scribe qui a assemblé les caractères n'avait pas l'habitude de ce genre d'impression¹⁶⁷.

3. L'illustration

On peut s'étonner du peu d'illustrations que l'on trouve dans les livres pour appuyer le texte. Notamment dans les livres religieux qui pouvaient servir aux évangélistes. Cela montre que si le livre imprimé était un outil pour les évangélistes, il n'était pas le moyen de communication entre la culture européenne et la culture indigène.

Il existait une tradition écrite chez les indigènes dont le médium de communication avant la colonisation et toujours dans les siècles qui suivirent, était le livre peint. Les codex mésoaméricains étaient de grandes œuvres illustrées qui se lisaient en boustrophédon et qui avaient souvent pour sujet l'ascendance mythologique des grands chefs Incas. A leur arrivée les Espagnols ont détruit la plus grande partie de ce patrimoine, mais on peut s'étonner du fait qu'ils ne se soient pas appuyés sur cette tradition écrite qui existait déjà en Amérique pour faire circuler leurs propres idées et évangéliser la population. L'image avait l'avantage pour les Espagnols de se suffire à elle-même sans avoir à utiliser des mots dont la traduction

¹⁶⁷ Mais ce n'était a priori pas non plus le cas à Mexico, où on imprimait des livres en latin depuis plus longtemps. Voir par exemple le *Sanctum provinciale concilium Mexici celebratum anno dni. millessmo. quingentessmo octuagessimo quinto praesidente* imprimé chez Juan Ruiz en 1622 à Mexico.

était ardue ou ambiguë¹⁶⁸. Expliquer les concepts abstraits du christianisme dans une langue qui ne s'y prêtait pas était particulièrement difficile¹⁶⁹, d'autant plus que depuis la Réforme luthérienne on craignait d'autres dérives de la doctrine chrétienne. L'image aurait pu être un bon outil pour aider à la conversion des indigènes mais il ne semble pas que cela ait eu véritablement une place dans l'imprimé liménien au début du XVIIe. On trouve assez peu d'image dans mes sources. Bien sûr, les livres de mon corpus ne sont pas destinés aux indigènes mais aux Espagnols d'Amérique, mais même pour les livres religieux qui étaient utilisés par les évangélistes (par exemple les livres que l'on retrouve dans la bibliothèque de Francisco de Avila), l'image n'a pas vraiment de place. Dans mes sources, l'illustration a surtout une valeur décorative et pas explicative du texte. Mis à part les ornements qui mettent en valeur certaines parties du texte, on ne trouve souvent pour toute illustration que la marque des jésuites ou un écusson sur la page de titre. On trouve quelques fois au tout début du texte ou avant le colophon une image pieuse. Mais il ne s'agit que de figuration, comme une mise en présence mais il n'y a pas vraiment de récit construit par les images. C'est par exemple ce que l'on trouve dans le *Directorio espiritual*¹⁷⁰ que nous avons déjà évoqué. On y trouve, avant le corps du texte sous forme d'un calendrier pour les fêtes religieuses à venir, une xylogravure de la sainte trinité : le dessin est plutôt grossier et il s'agit d'une représentation symbolique de Dieu, Jésus et le Saint-Esprit dans un médaillon. C'est la seule image de toute le livre, mise à part la vierge auréolée et entourée d'une mandorle de la page de titre. Ces deux images ne sont pas là pour diffuser un récit ou du sens supplémentaire à ce que l'on trouve dans le reste de l'ouvrage, ce sont de simples figurations.

¹⁶⁸ Voir Michel Melot, *L'illustration*, Skira, 1943: « A l'heure où le latin perd son privilège de langue savante universelle, où la connaissance se répand mécaniquement par le livre et anonymement par l'édition, l'illustration possède un avantage que n'a pas l'écriture : elle ignore la barrière des langues » (p.83)

¹⁶⁹ BENASSY-BERLING Marie-Cécile (dir.), *Langues et cultures en Amérique espagnole coloniale*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993 (p261)

¹⁷⁰ Pablo Joseph, *directorio espiritual, para exercicio y provecho del Collegio de Sant Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608



Figure 16 - Pablo Joseph, *Directorio espiritual para exercicio y provecho del collegio de San Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608, Page de titre



Figure 17 - Pablo Joseph, *Directorio espiritual para exercicio y provecho del collegio de San Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608, Fol. 7

Au même moment, en Europe, les premières représentations du Nouveau Monde étaient publiées dans les *Grands Voyages* de Jean-Théodore de Bry. On est encore très loin de tout cela à Lima et les rares xylogravures que nous trouvons ne sont que des images pieuses qui manquent de réalisme. Même à Mexico, les illustrations sont beaucoup plus courantes et on trouve souvent des portraits réalistes

et plutôt bien réalisés¹⁷¹. On trouve aussi beaucoup d'assemblages géométriques de typographie mobile.

On retrouve le même phénomène dans la *Preciosa margarita*¹⁷² : Entre le corps du texte et la table des chapitres on trouve une image de la vierge auréolée et entourée d'anges. Il s'agit là-encore d'une mise en présence de la vierge en grâce. C'est une image pieuse qui n'est pas destinée à produire un discours supplémentaire aux poèmes que l'on trouve dans l'ouvrage. La xylogravure est encadrée de signes de typographie mobile et prend une bonne partie de l'espace de la page. Cette image n'est là que pour agrémenter le livre en le ponctuant avant les parties finales. On trouve d'autres ornements dans cet ouvrage : le corps du texte est décoré par endroits avec par exemple, en plus des lettrines, un bois à motif floral qui marque le début du second livre ou des décorations typographiques.

¹⁷¹ On trouve ainsi des portraits de qualité dans les parties liminaires des *Discursos de la antigüedad de la lengua Cantabra* de Balthazar de Echave (Henrico Martinez, Mexico, 1607) ou la *Verdadera medicina, cirugia y astrologia* de Juan de Barrios (Fernando Balli, Mexico, 1607), par exemple.

¹⁷² Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611



Figure 18 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Feuillet 1, verso



Figure 19 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.6

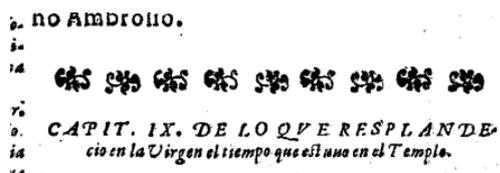


Figure 20 - Diego Flores, Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.17

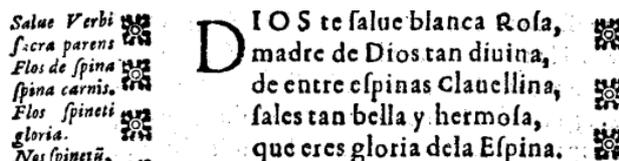


Figure 21 - Diego Flores, Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.43

Toutes ces décorations servent davantage la mise en page - en délimitant les débuts de chapitres et de livres - que le propos du livre.

La Ovandina, publiée en 1621 est un cas particulier puisque les illustrations servent à montrer les écussons des familles évoquées dans le livre. C'est la seule de mes sources qui contient des xylogravures qui n'ont pas un thème religieux. Ce sont des écussons et le portrait de l'auteur.

C. LES INCUNABLES PERUVIENS

1. Des moyens limités

D'après Cid-Carmona, une quarantaine d'œuvres seraient sorties de l'atelier d'Antonio Ricardo entre 1584 et 1605¹⁷³. Ses presses fonctionnaient donc à un rythme d'environ deux ouvrages par an. Il ne possédait qu'une seule presse, ce qui limitait les rendements de son atelier. En comparaison, il avait publié douze titres à Mexico en deux ans, entre 1577 et 1579, soit 6 par an. Qu'est-ce qui peut expliquer cet écart de rendement ? Il faudrait comparer plus en détail l'activité d'Antonio Ricardo à Mexico puis à Lima. En se référant au nombre d'ouvrages, on ne se rend pas bien compte du véritable rendement de la presse, il faudrait avoir accès à ces sources pour déterminer le nombre de pages des différentes éditions et évaluer l'efficacité de chaque atelier dans le temps.

Une presse pouvait produire entre 1 300 et 1 500 feuilles imprimées par jour¹⁷⁴ et les tirages liméniens étaient assez faibles (entre 300 et 700 tirages

¹⁷³ CID CRMONA Julian, *Op. Cit.*

¹⁷⁴ WALSBY Malcolm, *Op. cit.*

selon Guibovich, contre 1 500 pour une édition espagnole normale¹⁷⁵). Parmi mes sources par exemple, *la preciosa Margarita* de Diego Flores imprimée en 1611 par Francisco del Canto a été tirée à 500 exemplaires et *Ovandina* de Diego Mexia de Ovando imprimée en 1621 par Geronymo de Contreras a été tirée à 700 exemplaires.

L'ensemble de mes sources représentent plus de 1117 pages (sachant que je connais le nombre de pages de 33 imprimés sur 46 au cours de ma période¹⁷⁶), on peut supposer que mes sources représentent au total plus de 1 300 feuilles imprimées. Chacune a connu un tirage entre 300 et 700 exemplaires. Maintenant on peut calculer le nombre de jour de travail total qu'aurait représenté les éditions que nous connaissons sur la période. Elles ne représentent que 300 à 500 jours de travail. Donc sur 21 ans d'activité – les 23 années de ma période moins deux années d'inactivité après la mort de Francisco del Canto) – mes sources ne représentent qu'un dixième du rendement potentiel de la presse sur 20 ans.

Avec une seule presse il est également impossible d'illustrer les imprimés avec des gravures sur cuivre, qui nécessitaient une presse particulière. Ce qui explique le manque de diversité dans les techniques d'illustration.

2. Mais une forme de maturité précoce

Dès le début, l'imprimerie à Lima se spécialise, nous l'avons vu en faisant une typologie de mes sources : quatre grandes catégories d'imprimé représentent plus de 60% de ce qui est imprimé à Lima : les grammaires, les *relaciones*, les livres religieux et les livres de droit. Il reste à savoir si matériellement on s'adapte formellement à chacune de ces catégories en étudiant les différents formats de mes sources¹⁷⁷. Dans mon corpus, on trouve des grammaires au format in-4°, in-8°, voire in-16°. Pour ce type d'ouvrage, on préfère des formats plus petits puisqu'ils sont destinés à être emmenés sur le terrain, auprès des indigènes. Leur format leur permet d'être transportés et consultés au besoin. Les grammaires n'étaient pas des livres qu'on lisait, mais plutôt des ouvrages auxquels on se référait pour chercher un mot

¹⁷⁵ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., « The printing press in colonial Peru: production process and literary categories in Lima » *The colonial latin american review*, vol.10, 2001

¹⁷⁶ Cf annexe 1.

¹⁷⁷ Cf annexe 1.

précis. Comme nous l'avons déjà évoqué, ils étaient un outil de communication qui servait l'évangélisation et la domination des indigènes dans les *encomiendas*. Les évangélisateurs et *encomenderos* pouvaient parcourir de grandes distances dans une région par exemple au cours de visites pastorales ou des campagnes d'extirpation de l'idolâtrie, c'est pourquoi les petits formats étaient particulièrement adaptés à l'utilisation qu'on faisait des grammaires. En ce qui concerne les *relaciones*, leur forme étaient très normée. C'est le type d'imprimé le plus reconnaissable simplement à sa forme. Il s'agissait de feuilles volantes. Les dix *relaciones* ou *noticiarios* de mon corpus sont tous au format in folio, c'est-à-dire une feuille de papier pliée en deux ou parfois plusieurs feuilles de papiers les unes dans les autres. Enfin, sur les sept imprimés qui ont pour sujet le droit dans mes sources, quatre sont au format in-folio et deux au format in-4^o¹⁷⁸. Cela est assez cohérent avec les pratiques européennes et montre que l'on s'adapte formellement au contenu. En effet, les livres de droit étaient des livres faits pour être exhibés et pas forcément feuilletés au quotidien ou lus. Il s'agissait de livres d'apparat pour les professionnels. Un juriste se devait de posséder ce genre d'ouvrage, mais il s'agissait plus de paraître docte que de véritablement l'utiliser¹⁷⁹. Les livres étaient une forme de justification de leur fonction : posséder le livre c'était déjà supposément en connaître le contenu et maîtriser son sujet. On préférait souvent de grands formats pour ce type d'ouvrage puisque ce n'étaient pas des livres destinés à être déplacés avec soi mais c'étaient des livres d'apparat. Notons aussi que sur trente-six livres dans mes sources (sans compter les *relaciones*), seulement six sont au format in folio. Ce format n'était pas si courant ce qui indique que le fait de le choisir n'allait pas de soi et résultait d'un choix réfléchi. Plus le format est petit, moins on a besoin de papier mais cela n'a pas eu l'air d'influencer le choix des formats. Dès le début de l'imprimerie à Lima on forme des sortes de collections de livres en adaptant leur forme à leur contenu. La forme du livre n'est pas choisie au hasard mais elle est le produit d'une norme et de la raison. En ce sens, il y a déjà une certaine maturité dans la manière dont on crée des collections de livres à Lima. Si les imprimés liméniens sont considérés comme des incunables péruviens, ils profitent déjà de toute une

¹⁷⁸ Je n'ai pas réussi à identifier le format du dernier, les *Constituciones de los frailes menores desta provincia de los doze Apostoles del Piru* (Antonio Ricardo, Lima, 1601) à cause de la mauvaise qualité de la numérisation.

¹⁷⁹ WALSBY Malcolm, *L'imprimé ...*, *Op. Cit.*,

culture du livre qui s'est développée au siècle précédent en Europe depuis la création de la première presse à imprimer par Gutenberg à la moitié du XVe siècle.

VENDRE DES LIVRES A LIMA

Pour l'imprimeur le livre est un objet commercial qu'il doit vendre. C'est le produit fini qui lui permet de faire vivre son atelier. Les éléments commerciaux ont aussi une influence sur la forme du livre. Le but est de rendre cet objet le plus attractif possible pour le lecteur-acheteur.

A. L'ECONOMIE DU LIVRE

1. Évaluer le prix du livre à Lima

Pour un imprimeur, le livre est avant tout une marchandise dont il s'agit de faire le commerce. Avant de se lancer dans une étude comparative du prix du livre à Lima, il faut essayer de comprendre la monnaie espagnole au XVII^e siècle. Dans mes sources, le prix total du livre n'est presque jamais indiqué, mais on indique le prix d'une feuille de papier, et ce prix est indiqué en réaux et en maravédís. Le maravédís était une monnaie de compte depuis le X^{ve} siècle et en 1497, lorsque les Rois Catholiques reforment leur monnaie, ils évaluent le nouveau ducat d'or (ou « *excelente de la granada* ») à 375 maravédís, alors que leur monnaie d'argent, le réal vaut 34 maravédís¹⁸⁰. Leur cours n'a pas évolué pendant plus d'un siècle, ce sont donc les mêmes valeurs pendant notre période¹⁸¹. En fait, le cours du maravédís par rapport au réal n'a pas évolué jusqu'à notre période car le réal était une monnaie d'argent et, l'Espagne maîtrisant les plus riches mines d'argent de l'époque, elle put maintenir cette monnaie à une valeur fixe, ce qui ne fut pas le cas du ducat, monnaie d'or. En 1566, Philippe II porte l'écu à 400 maravédís et Philippe III le porte à 440 en 1609. Un peso équivaut à 8 réaux. Pour se rendre compte de ces valeurs, il faudrait pouvoir les comparer avec des produits du quotidien ce qui permettrait ensuite de comprendre la vraie valeur d'un livre, mais je n'ai pas trouvé de sources numérisées qui auraient pu m'indiquer ces informations. Je n'ai pas trouvé non plus de catalogue de libraire comme il pouvait en exister en Europe qui aurait pu m'indiquer les prix de vente du livre, soit que l'on considérât que les commerçants de livre étaient trop peu nombreux pour avoir besoin de faire leur publicité de la

¹⁸⁰ Voir la *tasación* de Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611 : "un real de treynta y quatro maravédís el pliego" ou de Francisco Juan Garreguilla, *Libro de plata reduzida*, Francisco del Canto, Lima, 1607: "a real de treinta y quatro maravedís"

¹⁸¹ Voir Lucien Febvre, *op. cit.*

sorte, soit parce que ces sources ont disparu parce que c'étaient des feuilles volantes et qu'il n'y avait pas d'intérêt à les garder, on pouvait les recycler au bout d'un certain temps. Face à ce manque, les indications de *tasacion* ont représenté une source très importante pour essayer de comprendre la valeur des livres liméniens. Le prix du livre était fixé par l'Audience royale, ce qui nous permet aujourd'hui de connaître la valeur des livres à leur impression. Le rôle de la *tasacion* était de bloquer les prix¹⁸² et devait être indiquée au début du livre au même titre que le privilège ou la licence depuis la *pragmática* de Philippe II de 1558. On indiquait le prix de la feuille de papier et parfois on précise aussi le nombre de feuilles que contient l'ouvrage. Le coût total du livre est rarement indiqué dans cette partie. Reste à savoir dans quelle mesure ce prix était indicatif.

Tableau 3 - Tableau récapitulatif du prix du livre tel qu'il est indiqué dans la *tassa* de mes sources (1598-1621)

Titre	Prix par feuille (<i>tasacion</i>)	Nombre de feuilles	Coût total du livre
<i>Doctrina cristiana, y catecismo para instrucción de los Indios, y de las demás personas, que han de ser enseñadas en nuestra sancta fé. Con un confesionario, y otras cosas necessarias para los que doctrinan, que se contienen en la pagina siguiente, 1584</i>	1 real		
(15) Diego d'Avalos y Figueroa, <i>Primera parte de la miscelanea austral, 1602</i>	1 real	/	/
(32) Francisco Juan Garreguilla, <i>Libro de plata reduzida, 1607</i>	1 real	28	28 réaux
(6) Diego Gonzalez Holguin, <i>Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua, o del Inca, 1608</i>	1 real	90	90 réaux
(18) Pablo Joseph, <i>Directorio espiritual, para exercicio y provecho del colegio de Sant Martin en Lima en el Piru, 1608</i>	1 real	14,5	14.5 réaux

¹⁸² La *tassa* de la *Ovandina* de Pedro Mexia de Ovando (Jeronymo de Contreras, Lima, 1621) indique : “*tassarón los señores de la Real Audiencia cada pliego desta Ovandina a real y quartillo, y tiene ciento y setenta y tres pliegos, que al dicho precio monta veinte y siete pesos menos dos reales: y al dicho precio y no mas mandaron se venda*”. Il est interdit d'appliquer un coût supérieur que celui fixé par les autorités royales au livre. Il n'est cependant pas exclu que l'on puisse négocier et réduire le coût du livre. Ces indications de prix n'ont donc qu'une valeur indicative.

(23) Hyeronimo Alera, <i>Commentarii c quaestiones in universam aristotelis ac subtilissimi doctoris Johannis Duns Scoti logicam</i> , 1610	1 real	108	108 réaux
(14) Diego Flores, <i>Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios</i> , 1611	3 quartillos	61	45 réaux et un quartillo
(48) Ludovico Bertonio, <i>Vocabulario de la lengua Aymara</i> , 1612	1 real	112	112 réaux
(50) Ludovico Bertonio, <i>Confessionario muy copioso en dos lenguas, aymara y española, con una instrucción acerca de los siete Sacramentos</i> , 1612	1 real	110	110 réaux
Ludovico Bertonio, <i>Libro de la vida y milagros de nuestro señor Jesu Christo en dos lenguas, Aymara, y Romance</i> , 1612	1 real	/	/
(8) <i>Labyrintho de comercio terrestre y naval donde breve y compendiosamente trata de la mercancia y contratación de tierra y mar, útil y provechoso para Mercaderes, Negociadores, Navegantes, y sus Consulados, ministros de los Juyzios, profesores de derecho y otras personas</i> , 1617	1 real	108	108 réaux
(3) Pedro Mexia de Ovando, <i>Primera parte de los quatro libros de la Ovandina</i> , 1621	1 réal et 1 quartillo	173	« 27 pesos menos dos reales », soit 214 réaux

On observe très nettement que le coût de la feuille de papier reste autour d'un réal, même si on détecte une légère inflation sur la fin de notre période, qu'il ne faut cependant pas exagérer puisque l'on n'a qu'une seule source pour étayer cette augmentation. On voit très clairement aussi que la qualité n'a rien à voir avec la mise à prix puisqu'il n'y a pas de différence entre les ouvrages agrémentés de xylogravures ou avec une mise en page plus recherchée et ceux qui sont de moins bonne qualité. La langue d'impression n'a pas d'influence sur le prix, qu'il s'agisse des grammaires ou des livres imprimés en latin. On n'observe pas de surcoût non plus pour les livres imprimés à Juli, alors que le transport aurait pu le justifier.

Dans plusieurs de mes sources, les prix sont indiqués dès la page de titre : on donne le prix d'une feuille de papier et pas le prix du livre entier car ce qui importe c'est la quantité de papier utilisée pour fabriquer le livre, c'est le premier argument de vente et l'élément déterminant du prix final de l'ouvrage. Quel que soit le contenu, le prix de la feuille reste assez fixe et c'est, *in fine* la seule chose qui compte pour estimer le prix d'un livre.

Après avoir calculé le nombre de feuilles de papier utilisé pour chacune de mes sources¹⁸³, j'ai pu estimer le coût moyen d'un livre à Lima. Si on admet qu'une feuille de papier vaut un réal, on arrive à une moyenne de 45.78 réaux le livre (pour 24 livres, en excluant les *relaciones*). Il faut cependant garder à l'esprit que la *tassacion* d'un réal était considérée comme une limite maximum du prix de la feuille et que par conséquent les livres étaient sûrement vendus moins cher. De plus, je n'ai pas pu calculer le nombre de feuilles de papier utilisées dans toutes mes sources à cause de la mauvaise qualité de la numérisation ou d'exemplaires incomplets. Cette moyenne n'est donc pas faite à partir d'un inventaire exhaustif des livres publiés à Lima entre 1598 et 1621 mais elle donne une idée du prix du livre à Lima pendant ces années.

Teodoro Hampe Martinez a retranscrit l'inventaire après décès de plusieurs possesseurs de grandes bibliothèques dans la vice-royauté du Pérou. Il a calculé par exemple que, dans la bibliothèque de Cristobal Ferrer, un professeur de Lima dont l'inventaire après décès a été réalisé en 1590, les livres ont une valeur moyenne de 18.6 réaux¹⁸⁴, ce qui est bien inférieur au prix des livres imprimés à Lima¹⁸⁵. Dans la bibliothèque du Docteur Hernando Arias de Ugarte, selon un inventaire réalisé le 11 octobre 1614 par le libraire Andrés de Ornillo, un livre valait en moyenne 47.8 réaux. Il s'agissait d'un évêque dont le nom apparaît régulièrement dans mes sources car c'est lui qui bien souvent signait les licences. Il pouvait donc se permettre d'acheter des livres chers. Ses livres viennent de chez Plantin à Anvers, de Madrid, Cuenca, Séville, Grenade, Saragosse, ou encore Venise. On retrouve dans la liste de livres établie par le libraire certaines éditions imprimées à Lima dont le libraire a évalué le prix. On trouve par exemple le *directorio espiritual* de José de Arriaga, un

¹⁸³ Cf. Annexe 1.

¹⁸⁴ Teodoro Hampe Martinez, *Bibliotecas privadas en el mundo colonial...*, *Op. Cit.*

¹⁸⁵ Cf. Tableau 3.

in-16° évalué à 4 réaux¹⁸⁶. Or, le coût du livre fixé par la *tassa* était de 14.5 réaux¹⁸⁷. Ce livre n'était pas si ancien puisqu'il n'avait été imprimé que six ans auparavant. Il y a pourtant une grosse différence de prix entre la *tassacion* et l'estimation du libraire. Cela montre que la *tassa* était un prix indicatif du prix maximum autorisé par feuille, mais les livres devaient être vendus à meilleur marché. On trouve aussi la *preciosa Margarita*¹⁸⁸, estimée à 12 réaux, soit près d'un quart du prix indiqué par la *tassa*. Enfin, la grammaire de Holguin de 1614 est estimée à 16 réaux alors que la *tassa* indique un réal par feuille de papier soit 90 réaux pour le livre. Cette dernière estimation est particulièrement intéressante en ce qu'elle révèle l'écart entre le prix de vente et la *tassa*. En effet, l'inventaire et l'estimation ont été réalisés en 1614, donc la grammaire de Holguin était neuve à ce moment. L'écart de prix n'est pas dû à l'usure de l'objet ou à l'obsolescence de son contenu. Retenons donc que la *tassa* est un indicateur très trompeur. Il y a cinq autres livres imprimés entre 1598 et 1614¹⁸⁹. Il apparaît clairement que les livres liméniens de cette bibliothèque imprimés sur ma période sont soit des grammaires, soit des livres de droit local.

Il apparaît aussi que les bibles sont les livres qui valent le plus cher (il s'agissait de gros ouvrages qui utilisaient beaucoup de papier). Je n'ai pas trouvé de bible imprimée à Lima sur ma période, et toutes les bibles de l'inventaire que nous étudions ont été imprimées en Europe. Cela est sûrement dû au fait que l'on voulait investir dans des ouvrages de qualité et que la presse de Lima ne pouvait pas offrir la même compétence pour ce type d'ouvrage, que l'on préférerait orné et réalisé avec goût.

Je n'ai pas trouvé d'indication de prix dans les livres imprimés à Mexico pendant cette période, je n'ai donc pas de point de comparaison qui pourrait indiquer une spécificité du prix livre à Lima. Une série de questions peuvent cependant être soulevées : Le prix du livre à Lima pourrait être influencé par le fait qu'à cette époque il n'y a pas de concurrence d'un imprimeur local, Antonio Ricardo et ses

¹⁸⁶ Francisco del Canto, Lima, 1608

¹⁸⁷ Cf. Tableau 3.

¹⁸⁸ Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611

¹⁸⁹ *Constituciones y ordenanças de la universidad y studio general de la ciudad de los Reyes del Piru*, Lima, 1602, 24 réaux; *Constituciones sinodales del arzobispado de los reyes en el Piru*, Lima, 1614, 32 reales; Luis Geronimo de Ore, *Symbolo católico indiano*, Lima, 1598, 24 réaux; Luis de Valvidia, *Arte y gramática general de la lengua que corre en todo el reyno de Chile*, Lima, 1606, 24 réaux les deux tomes et Juan de Garreguilla, *Libro de plata reduzida*, Lima, 1607, 24 réaux.

successeurs pourraient donc être à priori libres de proposer des livres à prix coûteux, puisqu'ils sont les seuls à pouvoir les fournir dans de plus brefs délais que s'ils étaient imprimés en Europe. L'absence de concurrence directe d'un autre imprimeur dans la ville (sans compter la concurrence européenne que nous évoquerons après), a pu avoir joué un rôle dans la mise à prix du livre. Cependant cette hypothèse est remise en question par la mainmise de la Compagnie de Jésus sur la presse liménienne. En effet, les jésuites proposaient des prix anticoncurrentiels et certains de mes livres, comme la *preciosa Margarita* ont été réalisés « a costa de la congregacion » et leur prix des livres était bloqué.

Certains livres espagnols de l'époque indiquent aussi leur prix selon celui de la feuille de papier. Il est donc possible de comparer le coût d'un livre espagnol à celui d'un livre liménien. J'ai relevé cinq livres imprimés en Espagne au cours de ma période : Le *fiel desengano contra la ociosidad, y los juegos* de Francisco de Luque Faxardo, imprimé en 1603 à Madrid chez Miguel Serrano de Vargas, la *Politica espanola*, de Joan de Salazar, imprimée en 1619 à Logrono par Diego Mares, l'*exercicio de perfeccion y virtudes cristianas* d'Alonso Rodriguez imprimé à Séville par Gabriel Ramos Vejarano en 1614 et les *consideraciones devotas, y amorosas de la llaga de el costado de Christo nuestro senor*, imprimées en 1618 par Vicente Alvarez dans la même ville. Les prix de la feuille de papier indiqués dans les *tasaciones* sont jusqu'à dix fois inférieurs à ceux que l'on trouve à Lima. La feuille de papier pour ces quatre ouvrages vaut entre trois et cinq maravédís contre, rappelons-le, un real (soit trente-quatre maravédís) à Lima ! Soulignons aussi que la qualité de la mise en page et le nombre d'illustrations sont bien supérieurs à ce que l'on trouve à Lima mais ce n'est pas cela qui importe quand on en vient à la fixation du prix. Pour quelle raison le prix du papier a-t-il explosé à Lima par rapport à l'Europe ?

2. Une limite majeure : l'approvisionnement en papier

A la différence des colonies britanniques d'Amérique du Nord, il n'existait pas de moulin à papier dans toute l'Amérique espagnole au XVIIe siècle. Le papier utilisé par les imprimeurs était importé d'Europe, ce qui constituait une limite majeure puisque les imprimeurs hispano-américains étaient totalement dépendants du papier importé. Si la vice-royauté du Pérou pouvait être autosuffisante en termes

de nourriture et de vêtements¹⁹⁰ et ne pas forcément dépendre de l'Europe en ce qui concernait d'autres matières premières ou produits, il n'y avait pas d'économie du livre possible sans l'Europe et l'approvisionnement en papier depuis Séville¹⁹¹. C'est toute la chaîne d'importation forcée par l'économie du papier qui entraînait un surcoût considérable du papier à Lima. D'après Guibovich, un observateur à Mexico a remarqué en 1677 que beaucoup de travaux n'étaient pas publiés et que les presses étaient oisives à cause du manque de papier. Les imprimeurs n'avaient pas non plus accès à une large gamme de papier, comme ce pouvait être le cas des imprimeurs qui pouvaient choisir entre du papier espagnol ou génois. Les imprimeurs iméniens ne pouvaient travailler qu'avec du papier espagnol, moins raffiné.

3. Le commerce du livre à Lima

Les commerçants libraires avaient pour habitude de faire l'acquisition de leur marchandise en Espagne avant de la redistribuer dans les différentes villes du Pérou. Citons Francisco Butron, qui possédait une des plus grandes boutiques de livres de Lima¹⁹². Des marchands ambulants distribuaient des livres dans toute la vice-royauté. Ils n'étaient pas obligatoirement spécialisés dans la vente de livre et souvent ils vendaient différents biens hétéroclites, dont des livres. Selon Carlos Alberto Gonzalez Sanchez, toute la société péruvienne avait une activité mercantile plus ou moins importante à un moment ou à un autre, mais le commerce de livres était un secteur d'activité qui requérait une certaine expérience, surtout quant à la préparation intellectuelle du négociant¹⁹³.

Je n'ai pas retrouvé la trace de catalogue ou de liste de livres destinés à faire la promotion d'une boutique, sûrement parce que, si de tels documents ont existé, ils ont rarement été conservés. On ne trouve jamais non plus d'adresse dans la zone commerciale de la page de titre des livres imprimés à Lima alors que cela pouvait

¹⁹⁰ La production textile était assurée par les *obrajes*, de grands centres de manufacture où les indigènes constituaient une main d'œuvre bon marché (voir Luis des Velasco y Castilla, *Para que den de comer a los muchachos, los dueños de los obrajes*, Antonio Ricardo, Lima, 1603).

¹⁹¹ Ce sujet mériterait une étude plus poussée sur l'origine et la provenance du papier européen et les liens commerciaux avec les fabricants européens.

¹⁹² ARAVENA ZAMORA Abel, « El comercio librario ... », *op. cit.*

¹⁹³ GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, « Emigrantes y comercio del libro en el virreinato del Peru », in el Archivo General de la Nación, N°27, 1993

être le cas dans des villes comme Paris à cette époque. Dans les livres liméniens, il n'y a pas d'indication d'adresse où trouver les boutiques de livres ou celle de l'atelier de l'imprimeur. Souvent, ce n'est pas nécessaire, quand il s'agit de commandes particulières des jésuites par exemple, dont la vente est déjà assurée auprès des collègues ou de l'université. Peut-être est-ce lié à la faible concurrence aussi. Les commerçants de livres étaient majoritairement équipés de livres européens, et les livres imprimés à Lima ne représentaient qu'une petite partie de leur marchandise¹⁹⁴.

Carlos Alberto Gonzalez Sanchez a analysé les inventaires après décès de marchands de livres espagnols qui exerçaient leur activité à Lima dans le premier tiers du XVII^e siècle. A la différence de l'étude des bibliothèques privées depuis l'inventaire après décès de lecteurs, ceux des commerçants donnent une idée des tendances dans ce que l'on achète. Ces inventaires ne révèlent pas les goûts personnels du possesseur, mais bien une adaptation aux intérêts du marché. Cristobal Hernandez Galeas était né en Extremadure à Jerez de los Caballeros et est retrouvé mort dans la boutique qu'il louait dans la rue des fripiers¹⁹⁵, près de la grande église à Lima en 1619. Il vivait dans sa boutique et il possédait à sa mort 1763 livres et des milliers d'estampes d'images pieuses – dont la distribution avait connu un pic lors de la diffusion de la contre-Réforme-, des rosaires et des crucifix en bronze ainsi qu'un matelas et des vêtements. Sa marchandise a été vendue pour 500 pesos. Il était un petit marchand qui se dédiait aussi à la vente de vêtements et de quincaillerie, comme cela était aussi fréquemment le cas dans les petites villes d'Espagne¹⁹⁶. Un témoin avait défini sa boutique comme une caisse ou un tiroir –« *un cajon* » -, boutique portable de bois installée sur les places et les environs de la ville, ce qui selon Gonzalez Sanchez, était une modalité répandue dans le monde urbain colonial¹⁹⁷. Il y a donc un caractère profondément mobile chez les commerçants liméniens du début du XVII^e siècle. Dans l'inventaire des livres de Cristobal

¹⁹⁴ *Ibid.*, p.2 : « el hecho de asentarse al otro lado del Atlantico una sección de la sociedad española, además de la asimilación cultural de una parte, aunque exigua, de la población autóctona y de la derivad del proceso de mezcla racial, constituyo el resorte de la demanda de productos europeos »

¹⁹⁵ « *La calle de los ropavejeros* »

¹⁹⁶ ROJO VEGA Anastasio, « Los grandes libreros españoles y América », *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 500, 1992

¹⁹⁷ C'était aussi le cas chez les libraires ambulants dans les foires castillanes qui vendaient leurs livres dans des boutiques mobiles de bois. Cf A. Rojo Vega, *Op. Cit.*

Hernandez¹⁹⁸, deux genres se distinguent : les livres de spiritualité (495, soit 26.8% des livres) et les livres de littérature (425, soit 24.5 % des livres). On sait déjà qu'un quart du total des livres de ce marchand n'avaient pas pu être imprimés à Lima, où l'impression de fictions était interdite. La vente des livres ne s'aligne pas exactement sur la production locale, l'offre de cette petite boutique est beaucoup plus importante que ce que la presse de Lima est capable de proposer. En troisième position, on trouve les grammaires (199, soit 11.4% des livres), qui pouvaient être fournies par la presse liménienne. On trouve notamment cinquante-quatre exemplaires du *Vocabulario General de la lengua quechua* et quarante-quatre exemplaires de la *Gramatica o arte de la lengua general de los indios de los Reynos del Peru*¹⁹⁹. On pourrait en conclure que les livres de fiction se vendaient beaucoup à Lima à cette époque puisque l'offre du libraire correspond à la demande et s'adapte aux acheteurs potentiels. Il faut néanmoins faire attention à ne pas conclure trop hâtivement puisque cet inventaire après décès est un cliché, à un moment précis de ce que contenait la boutique. Les tendances que l'on y décèle peuvent être le résultat d'une spécialisation du libraire ou de son fournisseur. On pourrait aussi avancer que les livres que nous y trouvons sont justement ceux qui se sont le moins bien vendus, et ne montrent pas les goûts des lecteurs. S'il reste beaucoup d'exemplaire d'une édition, cela peut signifier, certes, que le libraire s'attendait à en vendre beaucoup, mais de fait, cela veut aussi dire qu'il ne les a pas vendus²⁰⁰. A cause du système des monopoles, beaucoup de petits commerçants vivaient modestement. Il arrivait toutefois que certains fassent fortune et qu'ils intègrent les organes du pouvoir municipal²⁰¹. Il était beaucoup plus facile d'accéder à une ascension sociale importante dans les colonies qu'en métropole.

¹⁹⁸ GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, *Op. Cit.*

¹⁹⁹ Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua, o del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1608; Diego de Torres Rubio, *Arte de la lengua Quichua*, Francisco Lasso, Lima, 1619

²⁰⁰ TAYLOR Archer, *Book Catalogues: Their Varieties and Uses*, Chicago, Newberry Library, 1957.

²⁰¹ MOLHO Anthony et RAMADA CURTO Diego, « Les réseaux marchands à l'époque moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Editions de l'EHESS, n°3, 2003

B. L'ATELIER DE LIMA FACE A LA CONCURRENCE

1. L'importation de livres européens

S'il avait le monopole de l'imprimerie à Lima, l'atelier d'Antonio Ricardo, et plus tard de Francisco del Canto faisait tout de même face à une forte concurrence, celle des livres fabriqués en Europe, malgré les distances difficiles à parcourir, ou qui prenait du temps. Il fallait 3 à 8 mois pour traverser l'Atlantique qui est en outre dans un état de guerre quasi permanent²⁰². Il fallait aussi compter plusieurs escales, attendre les « *visitas* », c'est-à-dire les inspections douanières qui avaient lieu avant qu'un bateau puisse débarquer sur les côtes américaines. La vice-royauté péruvienne n'était pourtant pas isolée – tant s'en fallait et était même assez bien approvisionnée. En tant que chef-lieu de la vice-royauté, Lima était une sorte de « hub » où les marchandises étaient acheminées puis redistribuées dans les plus petites villes de l'arrière-pays. Il y a une forte aura européenne dans le Nouveau Monde et, malgré tout une certaine proximité culturelle grâce à des échanges commerciaux constants. Pour comprendre à quel point cette proximité était dommageable pour la vente de livres imprimés localement, et constituait donc peut-être un frein pour le développement de l'atelier, il faut essayer de retracer la provenance des livres dans les bibliothèques de la colonie. Teodoro Hampe Martinez a publié l'inventaire après décès de la bibliothèque de Francisco de Avila, décédé en 1647²⁰³, et c'est une source précieuse pour réaliser une telle étude. Ce prélat est né à Cuzco où il a été formé au collège de la Compagnie de Jésus avant de rejoindre l'université de San Marcos à Lima en 1592 pour étudier la théologie. Il obtint le grade de bachelier et fut ordonné prêtre, puis en 1597 il est promu à la paroisse de San Damian, dans la province de Huarochiri à quatre-vingts kilomètres de Lima. Il connaît le quechua, et sa mission est d'accorder avec la doctrine chrétienne les rites de la population récemment baptisée. Il profite de cette occasion pour s'enrichir grâce à la force de travail indigène gratuite. Il est ensuite nommé vicaire des provinces de Huarochiri, Chaclla et Mama. Proche du vice-roi Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montesclaros (1607-1615), il est à l'origine de la première campagne d'extirpation des de

²⁰² MAZIN Oscar, « Les visages de Cronos ou l'élargissement d'un Atlantique imaginaire (Nouvelle-Espagne, XVIIe siècle) », In *Penser l'Amérique au temps de la domination espagnole. Espace, temps et société, XVIe-XVIIIe siècle*. L'Harmattan, 2011

²⁰³ Teodoro Hampe Martinez, *Cultura barroca y extirpación de idolatrías: la biblioteca de Francisco de Avila - 1948*, Centro de Estudios Regionales andinos Bartholomé de las Casas, 1996

l'idolâtrie en 1608. Il devint enfin docteur en droit canon à l'université de San Marcos et mourut le 17 septembre 1647, à l'âge de 74 ans. On comprend bien en quoi sa position sociale a pu l'encourager à entretenir une immense bibliothèque privée constituée de 3 061 livres imprimés et lui donner les moyens de le faire, même si T. Hampe Martinez, qui estime la valeur de sa bibliothèque à 145 600 réaux, souligne que de Avila a peut-être obtenu certains de ses livres en héritant d'autres dignitaires de l'Eglise comme l'archevêque Hernando Arias de Ugarte ou le chanoine Juan hurtado de Vera, possesseurs de grandes bibliothèques et morts respectivement en 1638 et 1636. On peut tout de même supposer que la plupart de ces livres ont été acquis au Pérou puisque Francisco de Avila ne semble pas avoir quitté la vice-royauté et n'aurait pas pu, par exemple, ramener lui-même des ouvrages de voyage. Cet inventaire donne donc une idée de la diversité des lieux de provenance des livres disponibles à l'achat au Pérou, que ce soit dans les boutiques péruviennes ou par d'autres intermédiaires. Il faut cependant se méfier de ce genre de source, puisqu'un inventaire après décès est un instantané réalisé à un moment précis par des autorités officielles : ici, il s'agit du clerc Sarmiento Rendon, le 31 janvier 1648. L'inventaire pourrait omettre les livres interdits par le tribunal de l'Inquisition.

Il faut aussi prendre en compte la vingtaine d'années qui sépare cet état des lieux de ma période puisque j'ai recensé, parmi les milliers de livres qui composent cette bibliothèque, ceux qui avaient été publiés entre 1598 et 1621 et j'ai relevé leur lieu de publication²⁰⁴. Si une telle étude est assez révélatrice quant à la diversité des lieux de publication et l'accès au livre au Pérou du début du XVII^e siècle, il faut cependant rester prudent et prendre en compte le fait que la date de publication n'indique en rien le moment de l'achat du livre ; ainsi, certains ont sûrement été acquis bien après notre période. Notons aussi que T. Hampe Martinez n'a pas pu indiquer le lieu ni la date de publication de tous les titres de l'inventaire, d'autres livres publiés pendant ma période m'auront donc sans doute échappé. De plus, Francisco de Avila a pu donner, prêter ou perdre des livres au cours de sa vie : je pense par exemple à ses livres de formation et de jeunesse, qui ont pu être imprimés à Lima dans l'atelier de Ricardo qui était proche de San Marcos mais qui n'ont pas été conservés par Avila. Enfin, Ce lettré aisé et proche du pouvoir, possesseur d'une

²⁰⁴ Cf. annexe 4.

des bibliothèques privées les plus grandes et complètes du continent américain à l'époque (sa bibliothèque est inventoriée sur 49 feuilles) n'est en rien représentatif du lecteur *lambda*, mais il permet de se donner une idée des possibilités d'accès au livre au Pérou²⁰⁵. La diversité des lieux de publication des livres inventoriés est assez impressionnante. Les grands centres européens comme Anvers ou Lyon sont bien sûrs représentés, aussi bien que les premiers centres d'imprimerie espagnols que les centres secondaires comme Salamanque, Madrid, Alcalá de Henares, Séville, etc.

²⁰⁵ Sur les limites de ce type de source, se référer à Francisco Solano, « Fuentes para la historia cultural : libros y bibliotecas de la América colonial », in *Ensayos de metodología histórica en el campo americanista*, ed. Wilhelm Lauer, vol.5, 1985

Figure 22 - Provenance des livres de la bibliothèque de Francisco de Avila publiés entre 1598 et 1621 selon son inventaire après décès de 1648

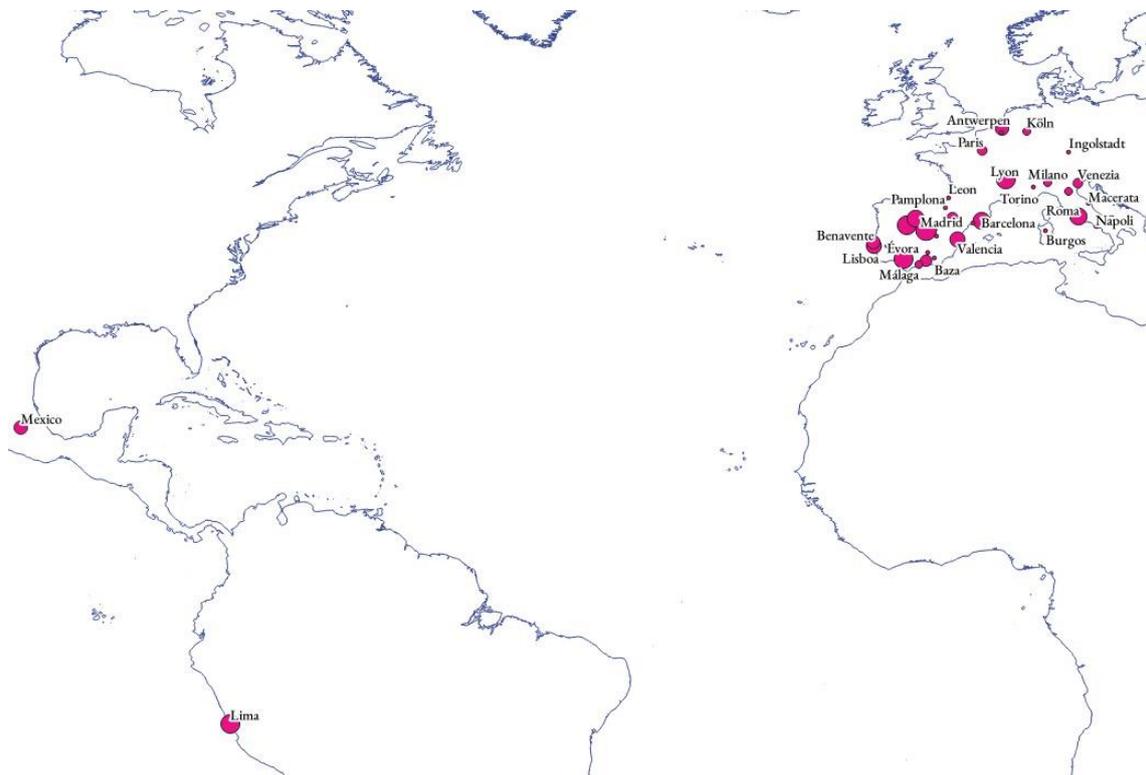


Figure 23 - Provenance des livres de la bibliothèque de Francisco de Avila publiés entre 1598 et 1621 selon son inventaire après décès de 1648, détail

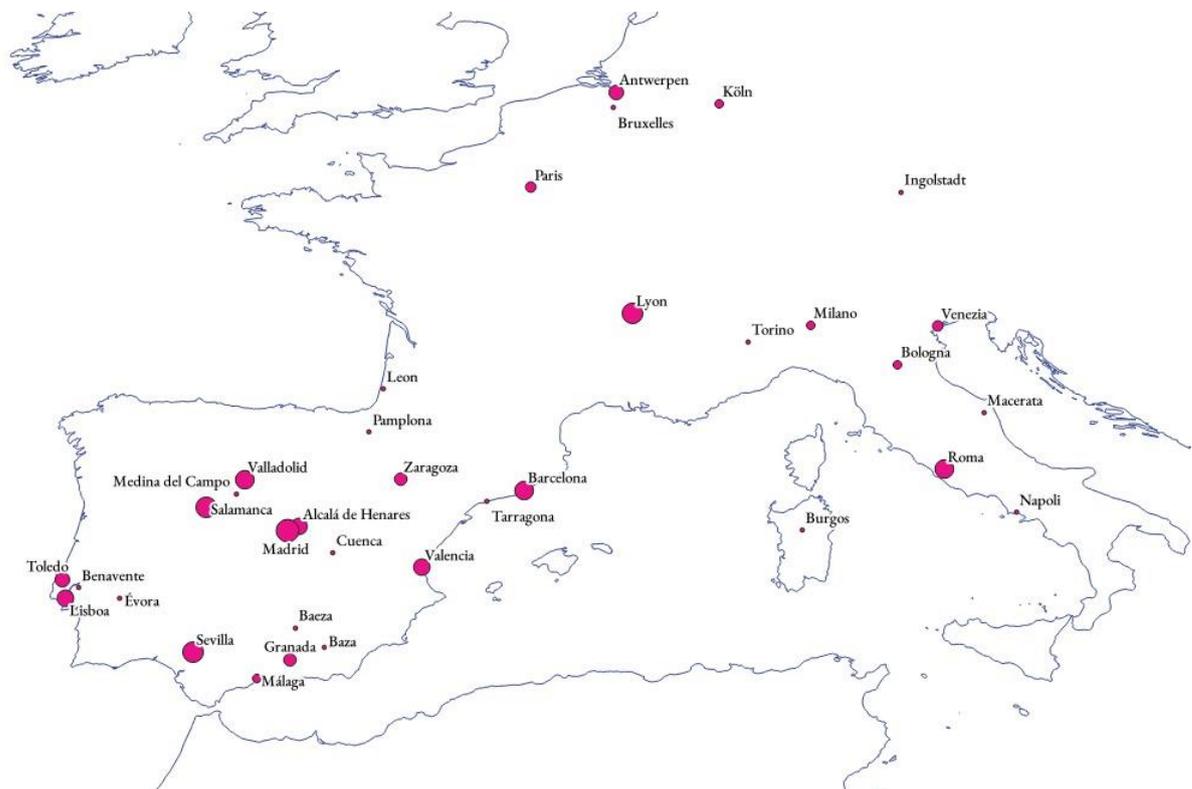


Tableau 4 - Recension des livres de l'inventaire après décès de Francisco de Avila imprimés à Lima entre 1598 et 1621

DATE DE PUBLICATION	TITRE ET REFERENCE CHEZ HAMPE MARTINEZ
1598	(1747) Luis Jérónimo de Quiza sea Oré, <i>Symbolo catholico indiano</i> , en el qual se declaran los misterios de la fe
1602	(460) <i>Constituciones y ordenanzas de la Universidad y studio general de la ciudad de los Reyes</i>
1602	(1329) Diego Davalos y Figueroa, <i>Miscelanea austral</i>
1606	(1286) Diego de Castro, <i>Sermon en la muerte de don fray Luis Lopez, obispo de Quito</i>
1610	615 Jeronimo Valera, <i>Commentarii ac quaestiones in Aristotelis et Johannes Duns Scoti Logicam</i>
1613	1355 Martin de Leon, <i>Relacion de la exequias que el Marqués de Montecclaros, virrei del Peru, hizo en la muerte de la reina dona Margarita</i>
1614	(1745) Diego Gonzalez Holguin, <i>Arte y vocabulario en la lengua general del Piru llamada quichua</i>
1618	(1000) Antonio de Leon Pinelo, <i>Relacion de las fiestas que a la Inmaculada Concepcion de la virgen se hicieron en la ciudad de Lima</i>
1619	(873) (peut-être ?) <i>El derecho de antigüedad del Colegio Real de San Martin de la ciudad de los Reyes</i>
1619	(1354) Diego Cano Gutiérrez, <i>Relacion de las fiestas triumphales que la insigne Universidad de Lima hizo a la Inmaculada Concepcion</i>
1619	(1547) Diego de Torres Rubio, <i>Arte de la lengua Quichua</i>
1621	(1921) Pablo Joseph de Arriaga, <i>Extirpación de la idolatría del Perú</i>

Notons que, sur deux cent vingt-deux livres publiés entre 1598 et 1621, seulement douze livres ont été imprimés localement (Cf. Annexe 4 et Tableau 4). Les livres liméniens sont soit des grammaires indigènes, soit des livres de droit ou d'histoire qui traitent directement de la vice-royauté²⁰⁶. Autrement dit, on préfère

²⁰⁶ Cf. Tableau 1.

systématiquement importer des livres plutôt que les faire imprimer à Lima quand le sujet n'est pas local²⁰⁷. Dans la bibliothèque de ce grand docteur, il y a de nombreux livres liés à la religion mais ils ont tous été importés d'Europe. Il est intéressant de voir que seulement sept livres ont été imprimés à Mexico, ce qui tend à montrer que, même si elles sont plus développées qu'à Lima, les presses de l'autre centre d'impression des Amériques espagnoles ne concurrencent pas énormément celle d'Antonio Ricardo et de ses successeurs. Pourtant, Mexico est la seule autre ville d'Amérique hispanique qui possède des presses. Quitte à importer des livres, les lecteurs liméniens choisiront d'attendre un peu plus longtemps et de faire importer des livres de meilleure qualité d'Europe. C'est qu'il n'y a tout simplement pas de route de commerce établie entre Mexico et Lima. Ces vice-royautés sont autosuffisantes en nourriture et le voyage de Lima vers l'Europe ou de Mexico vers l'Europe est plus facile et mieux établi que celui entre Lima et Mexico. Si quelques livres de Mexico sont tout de même parvenus à Lima, c'est sûrement le résultat de voyages individuels et pas d'un commerce organisé.

En outre, force est de constater l'abondance de langues différentes de la collection : l'espagnol et le latin, bien sûr, puisque c'est la bibliothèque d'un érudit, le quechua, langue à connaître pour un extirpateur d'idoles, mais aussi l'italien qui témoigne d'une proximité avec la culture italienne de la Renaissance et une certaine finesse culturelle. Il faudrait faire une typologie des ouvrages de cette bibliothèque. On trouve par exemple beaucoup de livres en latin, langue universelle, ce qui explique que les livres puissent être imprimés autre part qu'en Espagne. L'atelier d'imprimerie de Lima ne proposait des livres en latin que depuis 1610, et elle en imprimait peu, c'est donc ailleurs qu'il fallait se fournir. On pourrait aussi comparer ces données avec les livres que l'on trouverait dans la bibliothèque d'un personnage moins important, mais Francisco de Avila est tout de même "*el representante por antonomasia de la cultura urbana hispanizada -de peninsulares, criollos y mestizos*"²⁰⁸ dans le Pérou colonial du XVIIe siècle. A la fin de sa vie, il se trouve dans un environnement urbain très hispanisé et il entretient des liens étroits avec la

²⁰⁷ Il faut cependant se méfier de cette source car Avila était particulièrement riche. LOHMANN VILLENA Guillermo, « Libros, libreros y bibliotecas en la época virreinal », *Revista de la biblioteca nacional*, no.21, 2000 : « *el relativo desinterés del clérigo cuzqueno por las poblaciones amerindias y las cuestiones de historia natural y moral en su propio ambiente de origen no hace mas que confirmar una tendencia general ya previamente anotada : que la primera mitad del siglo XVII fue una época de auge en la exportacion de libros espanoles a las indias, en coincidencia con la escasa demanda del nuevo continente por publicaciones de tema americano* » pp 233.238 / HAMPE MARTINEZ Teodoro, "el eco de los ingenios", *op. cit.* pp90-91

²⁰⁸ HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Cultura barroca ... Op. Cit.* p.34

métropole. En effet, lui-même fait publier ses ouvrages en Europe. Ses livres sont imprimés dans les centres d'impression espagnols qui sont aussi reliés aux circuits du livre, c'est l'occasion d'acheter des livres imprimés là-bas aussi.

Les livres européens représentent une concurrence très importante pour la presse liménienne, ils fournissent en grande majorité les bibliothèques péruviennes. Peut-être les choisit-on en premier pour leur meilleure qualité ou parce qu'ils sont garants de la dernière mode et d'être à la pointe de la connaissance du temps ; cependant, il ne faut pas exagérer tous ces phénomènes qui sont secondaires. La prééminence des livres européens sur les livres péruviens est aussi, tout simplement, un phénomène mécanique : la diversité de l'offre européenne n'est en rien comparable à ce que peut offrir un seul atelier d'imprimerie. Les bibliothèques doivent nécessairement se fournir ailleurs puisqu'il n'y a que très peu de livres publiés en Amérique à ce moment et même si les livres liméniens avaient été d'une qualité irréprochable, ils n'auraient pas suffi à approvisionner la bibliothèque d'un érudit. Cet inventaire après décès renseigne toutefois sur les circuits de distribution du livre et l'accessibilité de Lima. Il confirme ce que nous avons déjà évoqué : Lima n'est pas du tout isolée des réseaux marchands du livre. Face à cette concurrence, la stratégie de l'atelier de Lima a été de se démarquer en se spécialisant dès son installation sur certains types d'ouvrages comme les grammaires ou les sujets locaux. C'est ce qui ressort de l'étude des douze titres liméniens publiés sur ma période : on retrouve des grammaires ainsi que des grammaires et des *relaciones*.

Il ne faut pas croire que les livres liméniens auraient eu peu de succès parce que comme l'affirme T. Hampe Martinez « *esta claro que los textos impresos fueron utilizados para mantener el contacto con la ideología y la cultura europeas, y no para adquirir un conocimiento más científico de la realidad que los colonizadores confrontaban en su vida cotidiana*²⁰⁹ ». Francisco de Avila possédait des livres sur le Pérou, et d'ailleurs ils n'étaient pas tous imprimés sur place. On trouve dans l'inventaire la *Milicia y descripcion de las Indias* de Bernardo de Vargas Machuca publiée en 1599 à Madrid et la *Primera parte de los Comentarios reales, que tratan del origen de los yncas*, de l'inca Garcilaso de la Vega, publiée en 1609 à Lisbonne. Le potentiel désintéret du sujet péruvien n'est pas la raison pour laquelle on achetait

²⁰⁹ HAMPE MARTINEZ Teodoro: «Lexicografía y cultura. Diccionarios de lenguas europeas e indígenas en las bibliotecas del Perú colonial (siglos XVI-XVII)». En Hommage au professeur Saint-Lu, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993

en masse des livres européens. D'une part, tous les livres imprimés en Europe ne concernaient pas forcément l'Europe et d'autre part, les créoles pouvaient être intéressés par l'histoire de leur territoire, au moins autant qu'ils étaient intéressés par ce qu'il se passait en Europe.

2. Une inquisition inefficace

Les livres européens représentent une concurrence d'autant plus forte pour les presses liméniennes qu'ils offrent une plus grande diversité de titres, et notamment de titres qui ne sont pas autorisés dans les colonies. Par exemple, les romans de chevalerie sont interdits en Amérique espagnole et pourtant on sait qu'ils étaient présents et distribués²¹⁰. Il était en effet assez facile, de faire passer de la contrebande par les bateaux remplis de marchandises. Il suffisait par exemple de glisser un titre prohibé parmi d'autres ouvrages autorisés. Le tout était relié ensemble dans des « *cuerpos de libros* ». Il était assez courant de relier plusieurs titres ensemble, notamment pour obtenir des codices plus épais et donc moins fragiles. Même les inquisiteurs le plus zélés n'avaient pas le temps de vérifier tous les ouvrages importés, d'autant plus que l'attente était déjà longue lors des *visitas* de contrôle avant l'arrivée sur le continent et que les inquisiteurs n'étaient tout simplement pas tous rigoureux. Malgré une régulation théoriquement sévère, on pouvait trouver des espaces de liberté et contourner les contrôles. Irving A. Leonard va jusqu'à affirmer que les agents de l'Inquisition menait les fouilles de bateau « *sin interés alguno y menos aun con animo de aplicar las leyes reales que prohibian la importacion de la literatura ligera en las colonias ; y prueban también cuan ineficazera la persecución de obras verdaderament tildadas heréticas* »²¹¹ Les *visitas* ne deviennent souvent plus que des actes routiniers et administratifs qui ne consistent plus qu'en le fait de jurer et la signature d'une déclaration de la part des passagers qui déclarent n'avoir rien fait d'illégal. Selon lui, le porte de Buenos Aires était une porte d'entrée pour les livres de contrebande : une *Carta* de 1608 adressée au Saint Office de Lima prévient de l'arrivée de livres de contrebande dans des tonneaux de vin et de fruits secs depuis ce port. On pouvait importer les grands auteurs classiques, comme Ovide

²¹⁰ LEONARD Irving A., *Los libros del conquistador ... Op. cit.*, les hispanoaméricains ont toujours accès aux grands auteurs espagnols, le Quichotte de Cervantès traverse l'Atlantique par exemple

²¹¹ Irving A. Leonard, *Los libros del conquistador...*, *op. cit.* p. 143

ou Virgile, et même les auteurs du temps comme Cervantès mais dans mon corpus, on ne trouve pas du tout ce genre de livre. Ils étaient importés en contrebande ou un par un au gré des voyages personnels. Il y a une grande diffusion de la culture littéraire espagnole dans le Nouveau Monde, qui n'est pas perceptible dans mon corpus de livres imprimés sur place. Gonzalez Sanchez recense dans les boutiques de Lima au début du XVIIIe siècle de nombreux livres de divertissement et de fiction²¹² qui relatent des exploits épiques, dans le style des romans d'aventures. Pire, même si les inquisiteurs trouvaient des livres interdits, ils ne remplissaient pas forcément leur devoir. Juan Ruiz de Prado a dénoncé en 1601 des *Comisarios* qui confisquaient des livres en récupérant l'amende qui avait été fixée avant de revendre le livre interdit à d'autres commerçants²¹³. Enfin, notons que les *comisarios* n'avaient pas de salaire, il était donc assez facile de les corrompre lors des visites des bateaux.

L'offre des livres européens était donc beaucoup plus compétitive que celle de l'atelier de Lima, qui était soumis à un contrôle plus rigoureux, puisqu'il était situé au cœur de la ville et près de l'autorité ecclésiastique. En parallèle, de nombreux auteurs européens étaient diffusés dans le Nouveau Monde parmi lesquels Pedro Calderon, Pedro de Ona ou même Erasme. Il n'existait pas de protectorat économique qui aurait pu favoriser les livres liméniens face à cette concurrence déloyale. La seule manière pour l'atelier liménien de rivaliser était de se spécialiser, comme nous l'avons vu, dans l'impression de sujets locaux.

3. La fuite des auteurs

Une édition de qualité renforçait la réputation d'un auteur. Et il fallait éviter les erreurs pour bien faire comprendre son propos. Beaucoup d'auteurs hispanoaméricains choisissaient donc de faire imprimer leurs livres en Europe, même si cela signifiait attendre plusieurs années avant que le livre ne soit publié. Francisco de Avila, par exemple, faisait imprimer ses livres en Espagne plutôt qu'à

²¹² GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, « Los libros de los españoles en el virreinato del Perú. Siglos XVI y XVII », *Revista de los Indias*, vol.LVI, n°206, 1996

²¹³ GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *Censura, libros e inquisición en el Peru colonial (1570-1754)*, Universidad de Sevilla, 2003

Lima. J'ai retrouvé 14 de ses livres et un seul a été imprimé à Lima alors que, rappelons-le il n'a jamais quitté les Amériques. Il a fait imprimer à Lima chez Francisco del Canto son *Oratio habita in ecclesia cathedrali Limensi ad dominum Bartholomaeum lupum Guerrerum archiepiscopo eiusdem civitatis*, en 1610 et, entre autres: le *de auxiliis divinae gratiae ac eorum efficacia* chez Domenico Gigliotti, son *Avvertimenti christiani* à Venise chez Paolo Ugolino à Rome en 1599, le *parto virginal de la virgen santissima para cantar la noche de navidad* chez Bartolomé de Selma à Cuenca en 1604, et ses *Villancicos y coplas curiosas al nacimiento de Dios* chez la veuve de Juan Garcian à Alcalá de Henares en 1606. Les livres rédigés en latin avant 1606 devaient nécessairement être imprimés en Europe car l'atelier de Lima n'imprimait pas encore d'éditions en latin. Il y a une corrélation entre les villes où il a choisi de faire imprimer ses ouvrages et le lieu d'impression de certains des livres de sa bibliothèque (cf. Annexe 4). Ainsi, on peut supposer que le ou les émissaires envoyés avec ses manuscrits ont pu profiter du voyage pour lui ramener des livres publiés dans ces villes.

L'autre avantage de faire imprimer ses livres en Europe, au-delà de la qualité de l'édition, était qu'il y avait beaucoup plus d'acheteurs en Europe et que ce public était garant de la bonne réputation d'un auteur. On pouvait imprimer beaucoup d'exemplaires directement là où on voulait vendre les livres, plutôt que de faire venir les ouvrages déjà imprimés. A Lima, il y avait le processus inverse, c'est-à-dire que l'on faisait venir les exemplaires plutôt que de les imprimer sur place. Le problème reste le papier puisque à Lima, on devait de toute façon importer soit le papier, soit les livres imprimés et les deux prenaient de la place dans un bateau. Depuis Lima vers l'Europe, il était beaucoup plus simple d'envoyer un seul manuscrit qui était ensuite imprimé en centaines d'exemplaire. Il ne servait à rien de faire venir du papier pour ensuite renvoyer le produit fini au même endroit. Le surcoût entraîné par les deux traversées de l'Atlantique aurait rendu l'objet invendable en Europe, d'autant plus que ça forme n'avait rien à envier à ce qu'on faisait là-bas. C'est pourquoi des auteurs comme Pablo José de Arriaga, qui a fait imprimer à Lima la *extirpacion de la idolatria des Peru*, en 1621 par Contreras et le *Directorio espiritual* par Francisco del Canto en 1608, a fait imprimer plusieurs de ses livres en Europe. Arrivé au Pérou en 1585, il était professeur de rhétorique au collège de San Martin, puis recteur du collège jésuite d'Arequipa. Il a publié plusieurs livres en Europe alors qu'il était en Amérique hispanique comme son *Tratado de la*

perfeccion religiosa y de la obligacion que todos los rleigosos tienen de aspirar a ella (Clemente Hidalgo, Séville, 1604 ;Luis Sanchez, Valladolid, 1609 ; Sebastian Matevad, Barcelone, 1610 ; Juan de la Cuesta, Madrid, 1611), son *Directorio espiritual* (Francisco de Lyra, Séville 1617) et sa *Rhetoris christiani partes septem exemplis cum sacris tum philosophicis illustratae* (Lyon, 1619).

CONCLUSION

Après avoir examiné la répartition des livres européens et liméniens dans les bibliothèques liméniennes, il apparaît clairement que les incunables péruviens étaient assez mal représentés, même dans les bibliothèques que l'atelier d'imprimerie de Lima fournissait assez directement. A en croire ces données, la vice-royauté du Pérou aurait pu se passer d'un imprimeur sur place. La distribution des livres liméniens est limitée au marché Sud-Américain, il n'y a pas d'autres acheteurs, ce qui n'est pas le cas pour les livres européens qui représentent une concurrence importante et inondent les librairies péruviennes. Mais au fur et à mesure de mon enquête, j'ai voulu montrer comment, dès les débuts de cet atelier, on observe une forme de spécialisation de ce qui est produit pour s'adapter aux besoins spécifiques du milieu de l'atelier. L'atelier de Lima se distingue de la marchandise européenne en produisant des imprimés qui concernent des sujets locaux, d'abord, et qui doivent être disponibles assez rapidement. Pour ce qui est de la forme de ces imprimés, un certain style liménien peut déjà être identifié. Les imprimeurs de cet atelier ont été formés en Espagne et il est possible de retracer une généalogie de l'imprimé liménien qui s'enracinerait dans des influences espagnoles et mexicaines. Le développement de l'imprimerie est plus tardif à Lima qu'à Mexico, à cause de guerres civiles et des restrictions provoquées par le concile de Trente, mais cet atelier est pionnier à l'échelle du continent. Les incunables péruviens sont très différents des incunables européens, produits dans les décennies qui ont suivi l'invention de la presse à imprimer par Gutenberg ; ils profitent déjà d'un terreau de normes déjà mises en place depuis des décennies en Europe, comme la mise en page de la page de titre par exemple. Mais les imprimeurs liméniens ne font pas que copier ce qui est fait en métropole, car leurs moyens sont limités et ils doivent composer avec les contraintes locales. Ils n'ont pas encore accès au même matériel que les imprimeurs européens. Le livre liménien est une marchandise différente des autres dans les échanges entre la métropole et les colonies car ces dernières sont absolument dépendantes de l'envoi de papier pour pouvoir produire cette marchandise.

Mon étude reste assez limitée, faute de temps et de moyens. Il faudrait aller encore plus loin dans l'étude de la forme des textes et s'appuyer sur un corpus encore plus conséquent. L'ambition de voir un maximum d'exemplaires de chaque édition

réalisée au cours de ma période pour reconstituer la configuration d'un archétype a été entravée par les limites de l'accès aux sources souvent conservées dans des bibliothèques lointaines et parfois pas numérisées. J'ai esquissé ici un début de caractérisation de l'imprimé liménien qui pourra être complété et étendu à une période plus longue.

Quelques zones d'ombre persistent comme le parcours de Pedro Merchan Calderon ou de Francisco Lasso qui ne sont que très peu mentionnés dans mes sources. Il faudrait identifier leur rôle, leur parcours et leur place dans l'atelier. Cette étude gagnerait aussi à être complétée par une comparaison plus précise avec les presses de Mexico et les presses espagnoles et européennes. J'ai manqué de temps pour mener à bien de telles comparaisons. J'admets aussi la limite de mes connaissances ; je n'ai pas voulu multiplier les comparaisons au risque d'être trop approximative. Beaucoup de sources peuvent encore être mobilisées comme les registres de la *Casa de contratación* par exemple. Je n'avais pas non plus les moyens d'aller plus loin dans l'étude du papier. Il faudrait retracer la provenance du papier que l'on utilise dans l'atelier d'imprimerie de Lima. En déterminant le coût d'importation d'une feuille de papier, le différentiel de coût entre le papier importé et les livres importés apparaîtrait plus clairement.

Enfin, il faudrait prolonger cette étude sur tout le XVII^e siècle et se concentrer davantage sur la famille des Contreras, grands imprimeurs liméniens à partir la fin de ma période. J'espère que ce travail aura pu lancer quelques pistes pour l'étude bibliographique de l'imprimé à Lima.

SOURCES

SOURCES PRINCIPALES

Sources issues de l'*Universal Short Title Catalogue*²¹⁴

(2) Miguel Agia, *Tratado que contiene tres pareceres graves en derecho*, Antonio Ricardo, Lima, 1604, Bibliothèque nationale d'Espagne.

(3) Pedro Mexia de Ovando, *Primera parte de la Ovandina*, Geronymo de Contreras, Lima, 1621, Bibliothèque d'andalousie

(4) Diego Gonzalez de Arcos, *Relación del Suceso de la armada real de Philipinas y Vitoria que alcanço e los Olandeses, que tuvieron sitiada seis meses a la ciudad de Manila con diez naos*. Francisco del Canto, Lima, 1619

(5) *Relación de avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde Inicios de enero deste presente ano de 1618*, Francisco del Canto, Lima, 1618

(6) Diego Gonzalez Holguin, *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua, o del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1608

(7) Francisco de Figueroa, *Dos tratados uno de las calidades y effetos de la Aloxa. Y otro de una especie de Garrotillo o esquilenca mortal*, Francisco del Canto, Lima, 1616

(8) *Labyrintho de comercio terrestre y naval donde breve y compendiosamente trata de la mercancia y contratación de tierra y mar, útil y provechoso para Mercaderes, Negociadores, Navegantes, y sus Consulados, ministros de los Juyzios, profesores de derecho y otras personas*, Francisco del Canto, Lima, 1617

(10) *Relación verdadera de una carta que envio el padre prior de la orden de santo Domingo, de la ciudad de Ubeda, al Abad mayor de san Salvador de la ciudad de Granada, de un caso digno de ser avisado*, Francisco del Canto, Lima, 1617

²¹⁴ <https://ustc.ac.uk/>

(11) *Vitoria felicissima de España contra quarenta navíos de enemigis que andaban en la playa y costa de la ciudad de Valencia a quatro de Abril*, Francisco del Canto, Lima, 1618

(12) Pablo Joseph de Arriaga, *Extirpacion de la idolatria*, Geronymo de Contreras, Lima, 1621

(13) Bartholomé Lobo Guerrero, *Constituciones sinodales del Arçobispado de los Reyes en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1614

(14) Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611

(15) Diego d'Avalos y Figueroa, *Primera parte de la miscelanea austral*, Antonio Ricardo, Lima, 1602

(16) Diego Gonzalez Holguin, *Gramática y arte nueva de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Quichua, o lengua del Inca*, Francisco del Canto, Lima, 1607

(17) *Doctrina cristiana, y catecismo para instrucción de los Indios, y de las demás personas, que han de ser enseñadas en nuestra sancta fé. Con un confessorario, y otras cosas necessarias para los que doctrinan, que se contienen en la pagina siguiente*, Antonio Ricardo, Lima, 1584

(18) Pablo José de Arriaga, *Directorio espiritual, para exercicio y provecho del colegio de Sant Martin en Lima en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608

(20) Luys de Valdivia, *Arte y gramática general de la lengua que corre en todo el Reyno de Chile*, Francisco del Canto, Lima, 1606

(21) Matias de Porres, *Breves advertencias para Bever frio con nieve*, Geronymo de Contreras, Lima, 1621

Sources issues du *Proyecto de estudios indianos*²¹⁵

(22) Pedro Gutiérrez, *Sermon*, Antonio Ricardo, Lima, 1605

(23) Hyeronimo Alera, *Commentarii c quaestiones in universam aristotelis ac subtilissimi doctoris Johannis Duns Scoti logicam*, Francisco del Canto, Lima, 1610

²¹⁵ <http://estudiosindianos.org/en/incunables-peruanos/>

(24) Luis Hyeronymo de Ore, *Symbolo catholico indiano en el qual declarn los misterios de la fe contenidos en los tres symbolos catholicos, Apostolico, Niceno, y de San Athanasio*, Antonio Ricardo, Lima, 1598

(25) *Constituciones de los frailes menores desta provincia de los doce apóstoles del Piru*, Antonio Ricardo, Lima, 1601

(27) *Constituciones y ordenanças de la universidad, y studio general de la ciudad de los Reyes del Piru*, Antonio Ricardo, Lima, 1602

(28) Juan Martinez, *Vocabulario de la lengua general del Peru llamada Quichua, y en la lengua española*, Antonio Ricardo, 1604

(29) *Relación de las fiestas que delante de su magestad, y de la Reyna nuestra señora hizo, y mantuvo el Principe del Piamonte, en Valladolid, Domingo diez y ocho de Julio, de mil y seiscientos y quatro anos*, Francisco del Canto, Lima, 1605

(30) *Relación de la Jornada del Excelentissimo condestable de Castilla*, Francisco del Canto, Lima, 1605

(31) Diego de Castro, *Sermon en la muerte del Maestro fray Luys Lopez de la orden de Sant Augustin Obispo de Quito, y electo de los charcas*, Francisco del Canto, 1605

(32) Francisco Juan Garreguilla, *Libro de plata reduzida*, Francisco del Canto, Lima, 1607

(33) *Constituciones de esta provincia de los doce apóstoles del Peru.*

(34) Pedro de Ona, *Temblor de Lima Ano de 1609*, Francisco del Canto, Lima, 1609

(35) *Relación de las fiestas que en la ciudad de Cuzco se hizieron por la beatificación del Bienaventurado Padre Ignacio de Loyola, fundador de la Compania de Jesus, a pedimiento de don Fernando de Vera y Padilla*, Francisco del Canto, Lima, 1610

(36) *Fiel y verdadero treslado de un breve memorial de la vida y milagros del sancto padre fray Julian de Alcalá*, Francisco del Canto, Lima, 1610

(37) *Relación de las fiestas que en la ciudad de Lima se hizieron por la beatificación del bienaventurado padre Ignacio de Loyola, fundador de l Religión de la Compania de Jesus*, Francisco del Canto, Lima, 1610

(38) Lope Diaz de Navia, *Allegatio juris, et consilium pro examinandis et approbandis miraculis religiosissimi vir Frati Francisci Solano Seraphici Franciscani ordinis alumni*, Francisco del Canto, Lima, 1612

(39) Juan Hurtado, *Quadráginta, et octo conclusionum manus in celeberrimo totius peruvini regni, divorum Philippi et Marci majori et Regali collegio*, Francisco del Canto, Lima, 1613

(41) Garcia Hurtado de Mendoza, *Ordenanças*, Antonio Ricardo, Lima, s.d.

(42) *Justa Literaria que mando publicar el Doctor Ivan de Soto Rector de la Real universidad de Lima*, Francisco del Canto, Lima, 1615

(43) *Arte y vocabulario en la lengua general del Peru llamada Quichua, y en la lengua española*, Francisco del Canto, Lima, 1614

(44) *Constituciones de la Provincia de Sant Antonio de las Charcas*, Francisco del Canto, Lima, 1616

(45) Diego Torres Rubio, *Arte de la lengua Aymara*, Francisco del Canto, 1616

(46) *Decreto de nuestro Sanctissimo padre el papa Paulo V*, Francisco del Canto, Lima, 1618

(47) Diego de Torres Rubio, *Arte de la lengua Quichua*, Francisco Lasso, Lima, 1619

(48) Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua Aymara*, Francisco del Canto, Juli, 1612

(49) Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua Aymara*, Francisco del Canto, Juli, 1612

(50) Ludovico Bertonio, *Confessionario muy copioso en dos lenguas, aymara y española, con una instrucción acerca de los siete Sacramentos*, Francisco del Canto, Juli, 1612

(51) Ludovico Bertonio, *Libro de la vida y milagros de nuestro señor Jesu Christo en dos lenguas, Aymara, y Romance*, Francisco del Canto, Juli, 1612

(52) Luis de Velasco y Castilla, *U.S. declara y manda que en los cacicazgos de pachacas y ayllos no ha de aver sucesión, ni los hijos y hermanos y deudos de los que lo usan lo han de heredar*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(53) Luis de Velasco y Castilla, *U.S. manda que los indios que tuvieren provisiones y decretos en su favor, no pidan confirmaciones por no ser necesario*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(54) Luis de Velasco y Castilla, *Para que no detengan los indios los dueños de chacaras a quien se repartièrent, sino que libremente puedan ir a hacer sus sementeras*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(55) Luis de Velasco y Castilla, *Para que los indios yanaconas no puedan ser detenidos en las chacaras contra su voluntad, ni en las ventas, que de las tales chacaras se hicieren, se haga mención de ellos*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(56) Luis de Velasco y Castilla, *Sobre que no se carguen los indios de este reino*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(57) Luis de Velasco y Castilla, *Para que se haga lista y padron de los pueblos, e indios que ay, y a quien y donde se reparten*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(58) Luis de Velasco y Castilla, *Para que en cada pueblo que vuiere de duzientos indios para avaiio aya los oficiales que aquí se manda, los quales serán reservados de mitas, y no otros algunos, aunque tengan mandamiento de reserva*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(59) Luis de Velasco y Castilla, *Para que se guarden, la ordenancas del señor virrey don Francisco de Toledo en razón de la ocupación de los indios en la labor de las chacaras, y beneficio de la coca, de la provincia delos Charcas, y Cuzco*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(60) Luis de Velasco y Castilla, *Para que los indios no sean oprimidos ni detenidos en los servicios de las chacaras y ciudades*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(61) Luis de Velasco y Castilla, *Para que den de comer a los muchachos, los dueños de los obrajes*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(62) Luis de Velasco y Castilla, *Reserva de tributo, mitas, y servicios personales a los hijos mayores de los caciques principales*, Antonio Ricardo, Lima, 1603

(63) Luis de Velasco y Castilla, *Para que el repartimiento o pueblo que pretendiere ser revisitado por falta de indios sean obligados a traer certificación del Corregidor o sacerdote, de como aviendo juntado el común del, convino la*

mayor parte en que se pidiese la tal revisita, y no la trayendo no se les ha de conceder, Antonio Ricardo, Lima, 1603

Sources secondaires

Antonio de Nebrija, *Gramatica de la lengua castellana*, 1492

Bernabé Cobo, *Historia de la fundación de la Lima*, 1882

ACCARETTE, DUVIOLS Jean-Pierre (éd.), *La route de l'argent*, Paris, Utz, 1992

BIBLIOGRAPHIE

ALBERRO Solange, « Modèles et modalités : les fêtes vice-royales au Mexique et au Pérou, XVIe-XVIIIe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Editions de l'EHESS, no.3, 2007

ALBERRO Solange. « L'acculturation des Espagnols dans le Mexique colonial : déchéance ou dynamisme culturel ? », *L'Homme*, tome 32, 1992, n°122-124.

ARAVENA ZAMORA Abel, « El comercio librario y la transmisión de la filosofía a Hispanoamérica (siglos XVI al XVIII) », *Anuario de filosofía argentina y americana*, Vol.31, n°2, 2014, pp. 33-61

ARTOIS Florence (d'), « Entre danse et jeux équestres : récits de mascararas », *e-Spania* [en ligne], n°41, 2022

BENASSY-BERLING Marie-Cécile (dir.), *Langues et cultures en Amérique espagnole coloniale*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993

CADILHON François et COSTE Laurent, *L'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2008

CALVO Hortensia, « The politics of print : the historiography of the book in the early spanish America », *Book History*, university Park, vol.6, 2003

CARMEN UTRERA BONET Maria (del), « La pragmática del 1558 sobre impresión y circulación de libros en Castilla a través de los fondos de la Biblioteca de la Universidad de Sevilla », *Funciones y prácticas de la escritura: Congreso de Investigadores Noveles en Ciencias Documentales*, Departamento de Ciencias y técnicas historiográficas de la Universidad Complutense de Madrid, 2013

CHARTIER Roger (dir.), *De l'alphabétisation aux circuits du livre en Espagne. XVI-XIXe siècles*, Paris, Presses du CNRS, 1987

CHARTIER Roger (Dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 2003

CHAUNU Pierre et Huguette, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, Paris, SEUPEN, 1955-1956

CHOCANO MENA Magdalena, « Colonial printing and metropolitan books: printed texts and the shaping of scholarly culture in New Spain, 1539-1700 », *Colonial Latin American Historical Review*, vol. 6, 1997

CID-CARMONA Victor Julian, « Antonio Ricardo: aportaciones a la tipografía médica mexicana del siglo XVI », *El Boletín mexicano de historia y filosofía de la medicina*, vol.8, no.2, 2005

CLEGG Cyndia Susan, *Press censorship in elizabethan England*, Cambridge, Cambridge University press, 2011

COELLO DE LA ROSA Alexandre et HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Escritura, imaginación política y la compañía de Jesus en América latina (siglos XVI-XVIII)*, Barcelona, Edicions Bellaterra, 2011

COUROUAU Jean-François, « L'imprimé religieux en langue bretonne (1526-1660) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, [En ligne], n°115, 2008

Christophe Plantin et le monde ibérique : exposition organisée au Musée Plantin-Moretus, 3 octobre-31 décembre 1992, Christoffel Plantijn en de iberische wereld : tentoonstelling Museum Plantin-Moretus, 3 oktober-31 december 1992, Musée Plantin-Moretus : Cabinet des estampes municipal, 1992

DANIELS Christine, *Negotiated empires : centers and peripheries in the Americas, 1500-1820*, New York-London, Routledge, 2002

DUVIOLS Pierre, *La lutte contre les religions autochtones dans le Pérou colonial, « l'extirpation de l'idolâtrie » entre 1532 et 1660*, Lima, Editions Ophrys, 1972

ELLIOT John H., *Espana y su mundo, 1500-1700*, Madrid, Taurus, 2007 (1989)

ETTINGHAUSEN Henry, « The Golden Age of the Single Event Printed Newsletter : *Relaciones de Sucesos*, 1601-1650 », WILKINSON Alexander S. et ULLA LORENZO Alexandra (dir.), *A Maturing Market: the Iberian Book World in the First Half of the Seventeenth Century*, Brill, 2017.

FEBVRE Lucien. « L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Seville : un article fait, une enquête à faire. » in *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 5, 1930.

GEHL Paul F., « Religion and politics in the market of books : the Jesuits and their rivals », in *The papers of the Bibliographical Society of America*, Vol 97, no.4, 2003, pp 435-460

GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, « Emigrantes y comercio del libro en el virreinato del Peru », *el Archivo General de la Nación*, N°27, 1993

GONZALEZ SANCHEZ Carlo Alberto, « Los libros de los españoles en el virreinato del Perú. Siglos XVI y XVII », *Revista de los Indias*, vol.LVI, n°206, 1996

GUIBOVICH PEREZ Pedro M., *Censura, libros e inquisición en el Peru colonial (1570-1754)*, Séville, Universidad de Sevilla, 2003

GUIBOVICH PEREZ Pedro M., « The printing press in colonial Peru: production process and literary categories in Lima » *The colonial latin american review*, vol.10, 2001

HAMILTON Earl J., *El tesoro americano y la revolución de los precios en España, 1501-1650*, Barcelona, Editorial Ariel, 1975

HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Cultura barroca y extirpación de idolatrías: la biblioteca de Francisco de Avila -1648*, Cuzco, Centro de Estudios Regionales andinos Bartholomé de las Casas, 1996

HAMPE MARTINEZ Teodoro, « Bibliotecas, imprenta y difusión de noticias en el Peru colonial », *Le Bulletin hispanique*, n°113, 2011

HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Bibliotecas privadas en el mundo colonial. La difusión de libros e ideas en el virreinato del Peru (siglos XVI-XVII)*, Frankfurt Am Main-Vervuet-Barcelona, Iberoamericana, 1996

HAMPE MARTINEZ Teodoro: « Lexicografía y cultura. Diccionarios de lenguas europeas e indígenas en las bibliotecas del Perú colonial (siglos XVI-XVII) ». En *Hommage au professeur Saint-Lu*, Paris, Presses de la Sorbone Nouvelle, 1993

HAMPE MARTINEZ Teodoro, « The diffusion of books and ideas in colonial Peru: a study of private libraries in the sixteenth and seventeenth centuries », in *The Hispanic American Historical Review*, Durham, vol.73, 1993

HUSSON Jean-Philippe, « Contresens, malentendus, quiproquos : ce qu'il advint du quechua lorsqu'on en fit une langue d'évangélisation » in BENASSY-

BERLING Marie-Cécile (dir.), *Langues et cultures en Amérique espagnole coloniale*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993

LASLETT Peter, *Household and family in past time*, Cambridge, Cambridge University press, 1972

LAVALLE Bernard, *L'Amérique espagnole. De Colomb à Bolivar*, Paris, Belin, 2018

LEONARD Irving A., *Books of the brave : being an account of books and of men in the spanish conquest and settlement of the sixteenth-century new world*, University of California Press, 1992

LEONARD Irving A., *Los libros del conquistador*, México, Fondo de cultura económica, 1996

LISI Francisco L., « El Tercer Concilio de Lima y su significación en la acculturación de las poblaciones indígenas de la América del Sur », *Guaragua*, 2009, no. 28

LOHMANN VILLEMA Guillermo, *Inquisidores, virreyes y disidentes. El Santo Oficio y la sátira política*, Lima, Fondo Editorial del Congreso de la República, Lima, 1999

LOHMANN VILLENA Guillermo, « Libros, librerías y bibliotecas en la época virreinal », *Revista de la biblioteca nacional*, no.21, 2000

MALDAVSKY Aliocha, « Visites d'extirpation de l'idolâtrie dans les Andes au XVIIIe siècle », Paris, Presses de l'INALCO, 2020

MARZAL Fuentes, « Iglesia del Perú y culturas indígenas », Lima, *Revista de la Universidad Católica*, n°7, 1980

MARTIN ABAD Julian, *La imprenta en Alcala de Henares (1502-1600)*, Madrid, Editorial Arco libros, 1991

MARTIN ABAD Julian, *Los libros impresos antiguos*, Valladolid, Ediciones de la Universidad de Valladolid, 2007

MAZIN Oscar, « Les visages de Cronos ou l'élargissement d'un Atlantique imaginaire (Nouvelle-Espagne, XVIIIe siècle) », *Penser l'Amérique au temps de la domination espagnole. Espace, temps et société, XVIe-XVIIIe siècle*. Paris, L'Harmattan, 2011

MENDOZA MICHILOT Maria, *Inicios del periodismo en el Perú. Relaciones y noticiarios*, Lima, Prensas de la Universidad de Lima, 1997

MELOT Michel, *L'illustration*, Paris, Skira, 1943

MILLARES CARLO Agustin, « Bibliotecas y difusión del libro en Hispanoamérica colonial: intento bibliográfico », *El Boletín Histórico de la Fundación John Boulton*, n°22, 1970

MOLHO Anthony et RAMADA CURTO Diego, « Les réseaux marchands à l'époque moderne », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Editions de l'EHESS, n°3, 2003

MUNOZ Oliver, « La biblioteca del Colegio máximo de San Pablo de Lima (1568-1767) : una descripción », *Anuario del Archivo y Biblioteca nacionales de Bolivia*, Sucre, vol.10, 2004

ROJO VEGA Anastasio, « Los grandes libreros españoles y América », *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 500, 1992, pp. 115-132

ROMERO Carlos A., *Los orígenes del periodismo en el Perú: de las relaciones al diario (1594-1790)*, Lima, Universidad de Lima, 1940

RUEDAS RAMIREZ Pedro José, « La circulación de libros entre el viejo y el nuevo mundo en la Sevilla de finales del siglo XVI y comienzos del siglo XVII », *Cuadernos de Historia Moderna*, n° 22, 1999

SILVERBLATT Irene, « Chasteté et pureté des liens sociaux dans le Pérou du XVIIe siècle », *Cahiers du genre*, Paris, L'harmattan, 2011, n°50, pp 17-40

SOLANO Francisco, « Fuentes para la historia cultural : libros y bibliotecas de la América colonial », *Ensayos de metodología histórica en el campo americanista*, editions Wilhelm Lauer, vol.5, 1985

TANDETER Enrique, *L'argent de Potosi. Coercition et marché dans l'Amérique coloniale*, Paris, Editions de l'EHESS, 1997

TAYLOR Archer, *Book Catalogues: Their Varieties and Uses*, Chicago, Newberry Library, 1957

TIMOTEO ALVAREZ Jesús et MARTINEZ RIAZA Ascensión, *Historia de la prensa hispanoamericana*, Mexico, Editorial Mapfre, 1992

TOCQUEVILLE Alexis (de), *L'ancien régime et la révolution*, 1886

TORIBIO MEDINA José, *La imprenta en Lima (1584-1824)*, 1904

TORRE REVELLO José, *El libro, la imprenta y el periodismo en América durante la dominación española*, Casa Jacobo Peuser, 1940

VALCARCEL Carlos Daniel, *Historia de la Universidad de San Marcos*, Caracas, Academia Nacional de la Historia de Caracas, 1981

WALSBY Malcolm, « la survie improbable : les livres sauvés par leur matérialité », *La revue de la BNU*, Strasbourg, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 2020

WALSBY Malcolm, *L'imprimé en Europe occidentale, 1470-1680*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2020

ANNEXES

Table des annexes

ANNEXE 1 - SOURCES ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.5

**ANNEXE 2 - REPARTITION DES SOURCES DU CORPUS PAR
IMPRIMEUR..... ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.9**

**ANNEXE 3 - RECENSION DES LETTRINES DU CORPUS ERREUR !
SIGNET NON DEFINI.0**

ANNEXE 4 -

AUCUNE ENTREE DE TABLE DES MATIERES N'A ETE TROUVEE.

ANNEXE 1 – SOURCES

Source	Sujet	Format	Nombre de feuilles	Prix (en réal)	imprimeur	Rubrication
2	Droit	In folio	26		Antonio Ricardo	Non
3	Généalogie	In folio	173	214	Jeronymo de Contreras	Non
6	Grammaire	In-4°	90	90	Francisco del Canto	Non
7	Science	In-4°	11,5		Francisco del Canto	Non
8	Commerce	In-4°	108	108	Francisco del Canto	Non
12	Histoire	In-4°	20		Jeronymo de Contreras	Non
13	Droit	In-folio	54		Francisco del Canto	Non
14	Religion	In-4°	61	45, 25	Francisco del Canto	Non
15	Poésie				Antonio Ricardo	Non
16	Grammaire	In-4°	37		Francisco del Canto	Non
18	Religion	in-16°	14,5	14,5	Francisco del Canto	Non
19	Grammaire	in-4° (ou 16 ?)	12,5		Francisco del Canto	Non
20	Grammaire	In-8°	15		Francisco del Canto	Non
21	Médecine				Jeronymo de Contreras	Non
22	Religion	In-4°			Antonio Ricardo	Non
23	Philosophie	In folio	108	108	Francisco del Canto	Non
24	Religion				Antonio Ricardo	Non
25	Droit				Antonio Ricardo	Non
27	Droit	In folio	35		Antonio Ricardo	Non
28	Grammaire	In-8°	26,5		Antonio Ricardo	Non
31	Religion	in-4°	7		Francisco del Canto	Non
32	Economie	In-4°	28	28	Francisco del Canto	Non
33	Droit	In-4°	4		Francisco del Canto	Non
34	Poésie	In-4°	6		Francisco del Canto	Non
38	Droit canon	In-4°	3		Francisco del Canto	Non
39	Enseignement				Francisco del Canto	Non
41	Droit	In folio	3		Antonio Ricardo	Non
42	règles littéraires				Francisco del Canto	Non
43	Grammaire	in-8°			Francisco del Canto	Non
44	Droit	In-4°	8,5		Francisco del Canto	Non
45	Grammaire	In-8° ou plus petit ?			Francisco del Canto	Non
46	Droit canon				Francisco del Canto	Non
47	Grammaire	In-8° ou plus petit ?			Francisco Lasso	Non
48	Grammaire		112	112	Francisco del Canto	Non
49	Grammaire		112	112	Francisco del Canto	Non
50	Grammaire		110	110	Francisco del Canto	Non
4	Relacion	In folio	1,5		Francisco del Canto	Non
5	Relacion	In folio	0,5		Francisco del Canto	Non
9	Relacion	In folio			Francisco del Canto	Non

10	Relacion	In folio	1		Francisco del Canto	Non
11	Relacion	In folio	1		Francisco del Canto	Non
29	Relacion	In folio	3		Francisco del Canto	Non
30	Relacion	In folio	7		Francisco del Canto	Non
36	Relacion	In folio	1		Francisco del Canto	Non
35	Relacion	In folio	2		Francisco del Canto	Non
37	Relacion	In folio	2		Francisco del Canto	Non
52	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
53	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
54	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
55	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
56	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
57	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
58	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
59	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
60	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
61	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
62	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non
63	Décret vice-royal	In folio	1		Antonio Ricardo	Non

Source	Placement des signatures	Réclame	Titre courant
2	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
3	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
6	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
7	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
8	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
12	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
13	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
14	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
15	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
16	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
18	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
19	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
20	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
21	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
22	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
23	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
24	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
25	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
27	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
28	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
31	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
32	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
33	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
34	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
38	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
39	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
41	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
42	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
43	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
44	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
45	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
46	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
47	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
48	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
49	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
50	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
4	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
5	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
9	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
10	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
11	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
29	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
30	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
36	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
35	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui
37	au 3/4 du texte ; chiffres arabes	Oui	Oui

52		Non	Non
53		Non	Non
54		Non	Non
55		Non	Non
56		Non	Non
57		Non	Non
58		Non	Non
59		Non	Non
60		Non	Non
61		Non	Non
62		Non	Non
63		Non	Non

ANNEXE 2 – REPARTITION DES SOURCES DU CORPUS PAR IMPRIMEUR

Imprimeur	Nombre de sources	Pourcentage
1598-1605 : Antonio Ricardo	20	34.48
1605-1619 : Francisco del Canto	34	58.62
1619 : Francisco Lasso	1	0.02
1621 : Jeronymo de Contreras	3	0.05
Total	58	100

ANNEXE 3 – RECENSION DES LETTRINES PRESENTES DANS LE CORPUS

Chez Antonio Ricardo



Chez Francisco del Canto





Chez Jeronymo de Contreras





ANNEXE 4 – ORIGINE DES LIVRES DE LA BIBLIOTHEQUE DE FRANCISCO DE AVILA PUBLIES ENTRE 1598 ET 1621 SELON L'INVENTAIRE APRES DECES DE 1648 RETRANSCRIS PAR TEODORO HAMPE MARTINEZ ²¹⁶

LIEU D'IMPRESSION	DATE	REFERENCE CHEZ T. HAMPE MARTINEZ²¹⁷
ANVERS	1609	1298
	1614	1685
	1616	112
	1616	1633
	1617	228
	1618	1730
	1620	65
ALCALA DE HENARES	1598	1936
	1601	331
	1601	617
	1604	911
	1604	1821
	1604	428
	1612	14781
	1615	1310
	1618	110
BAEZA	1613	1077
BAZA	1614	1346
BARCELONE	1599	1297
	1600	2015
	1607	928
	1610	998
	1611-12	1751
	1612	1102
	1615	1859
	1617	661

²¹⁶ HAMPE MARTINEZ Teodoro, *Cultura barroca y extirpación de idolatrías: la biblioteca de Francisco de Avila -1648*, Centro de Estudios Regionales andinos Bartholomé de las Casas, 1996

²¹⁷ Les numéros sont ceux établis par Hampe Martinez dans sa classification

	1618	1471
	1620	351
BENAVENTE	1611	1184
BOLOGNE	1612	1357
	1619	61
BRUXELLES ?	1613	1537
BURGOS	1621	162
COLOGNE	1615-16	717
	1621	405
CUENCA	1603	1175
EVORA	1620	678
GRENADE	1599	266
	1601	426
	1602	526
	1615	1940
	1620	504
INGOLSTADT	1612	1636
LEON	1607	1093
LIMA	1598	1747 Luis Jérónimo de Quiza sea Oré, <i>Symbolo catholico indiano, en el qual se declaran los misterios de la fe</i>
	1602	460 <i>Constituciones y ordenanzas de la Universidad y studio general de la ciudad de los Reyes</i>
	1602	1329 Diego Davalos y Figueroa, <i>Miscelanea austral</i>
	1606	1286 Diego de Castro, <i>Sermon en la muerte de don fray Luis Lopez, obispo de Quito</i>
	1610	615 Jeronimo Valera, <i>Commentarii ac quaestiones in Aristotelis et Johannes Duns Scoti Logicam</i>
	1613	1355 Martin de Leon, <i>Relacion de las exequias que el Marqués de</i>

		<i>Monteclaros, virrei del Peru, hizo en la muerte de la reina dona Margarita</i>
	1614	1745 Diego Gonzalez Holguin, <i>Arte y vocabulario en la lengua general del Piru llamada quichua</i>
	1618	1000 Antonio de Leon Pinelo, <i>Relacion de las fiestas que a la Inmaculada Concepcion de la virgen se hicieron en la ciudad de Lima</i>
	1619	873 <i>El derecho de antigüedad del Colegio Real de San Martin de la ciudad de los Reyes</i>
	1619	1354 Diego Cano Gutiérrez, <i>Relacion de las fiestas triumphales que la insigne Universidad de Lima hizo a la Inmaculada Concepcion</i>
	1619	1547 Diego de Torres Rubio, <i>Arte de la lengua Quichua</i>
	1621	1921 Pablo Joseph de Arriaga, <i>Extirpación de la idolatría del Perú</i>
LISBONNE	1599	1418
	1602	1934
	1609	792
	1609	1314
	1609	1316
	1615	1869
	1616	1166
	1610	416
	1621-22	1613
	LYON	1599
1600		207
1604		2139
1608		1682
1608		1756
1609		1778
1611		62
1611		1710
1614		203
1617		1189

	1617	1707
	1617	1686
MACERATA	1607	1924
MADRID	1598	432
	1598	642
	1599	1342
	1599	1933
	1599	1071
	1600	494
	1600	686
	1600	967
	1600	1807
	1603	962
	1603	1847
	1604	1101
	1604	1856
	1604	1709
	1608	446
	1608	1571
	1609	653
	1609	1854
	1609	2006
	1610	999
	1610	410
	1610	1148
	1610	712
	1611	413
	1611	794
	1613	662
	1613	1786
	1613	1074
	1614	262
	1614	284
	1614	633
	1614	1858

	1614	1564
	1614	502
	1615	885
	1615	1805
	1616	1106
	1617	163
	1617	667
	1617	1066
	1618-33	802
	1619	168
	1619	684
	1619	1379
	1619	649
	1621	811
	1621	1321
	1621	1948
	1621	1519
	1621	2029
MALAGA	1600	651
	1612-16	1817
MEDINA DEL CAMPO	1603-10	1827
MEXICO	1606	1260
	1609	1350
	1609	1968
	1613	898
	1618	777
	1618	1377
	1620	1364
MILAN	1617	1731
	1620	655
NAPLES	1619-37	810
PAMPELUNE	1615	688

PARIS	1606	285	
	1611	211	
	1613	685	
ROME	1604	256	
	1605-8	333	
	1606	1323	
	1610	1064	
	1610	1785	
	1612	1788	
	1614	1923	
	1618	113	
	1621	272	
	1621	1403	
	SALAMANQUE	1602	1639
		1605	1295
1605		1959	
1608		142	
1609		1002	
1611		280	
1612		956	
1615		275	
1613		1149	
1616		943	
1617		1515	
1618		721	
SARAGOSSE		1605	1642
	1606	1635	
	1612	783	
	1616	543	
	1610-21	781	
SEVILLE	1598	1670	
	1598	1842	
	1599-	1848	
	1602		

	1604	1007
	1611	353
	1615	780
	1615	954
	1615-20	1736
	1615	1649
	1617	1161
	1617	1772
	1617	1831
	1617	899
	1618	1541
	1618	470
	1619	1380
	1620	888
	1620	1978
	1621	1261
TARAZONA	1613	1394
TOLEDE	1603	944
	1604	1363
	1611	683
	1615	930
	1618	652
	1618	1358
	1618	672
TURIN	1620	424
VALENCE	1607	1304
	1610-11	775
	1610	996
	1610	1021
	1610	1313
	1615	2050
	1617	2051
	1621	1042
VALLADOLID	1601	1034
	1603	703

	1603	1734
	1606	831
	1607	827
	1607	1737
	1609	1186
	1615	826
	1617	1372
	1618	2091
	1621	1405
VENISE	1601	158
	1606	1425
	1608	755
	1613	590
	1615	1703

TABLE DES ILLUSTRATIONS

ILLUSTRATIONS

Figure 6 - Gerhard Mercantor, "America meridionalis", in *Atlas minor*, Johann Jansson, Amsterdam, 1628, extrait

Figure 7 - *Relación de avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde inicios de Enero deste presente ano 1618*, anonyme, Séville, 1618, extrait

Figure 8 - *Relación de avisos de todo lo que ha sucedido en Roma, Napoles, Venecia, Genova, Sicilia, Francia, Alemania, Inglaterra, y Malta, y otras partes, desde inicios de Enero deste presente ano 1618*, anonyme, Séville, 1618, extrait

Figure 9 - Lettrine issue du *Libro de plata reduzida* (1607), feuillet CC2

Figure 10 - Lettrine issue du *Tratado breve de anatomia y cirurgia* (1579)

Figure 6 - Lettrine issue de la *Preciosa Margarita de la vida muerte y gloria de la serenissima virgen Maria madre de Dios* de Diego Flores (Lima, 1611), Fol. 198

Figure 7 - Lettrine issue du *Labyrintho de comercio terrestre y naval* de Juan de Hevia Volano (Lima, 1617), Fol. 5

Figure 8 - Lettrine issue du *Vocabulario de la lengua Aymara* de Bertonio (Juli, 1612), Fol.2

Figure 9 - Lettrine issue du *Confessionario muy copioso en dos lenguas* de Bertonio (Juli, 1612), Fol.3

Figure 10 - Lettrine issue des *Constituciones synodales del Arçobispado de los reyes* (Lima, 1614), Fol. 8

Figure 11 - Ludovico Bertonio, *Libro de la vida y milagros de nuestro senor Jesu Christo en dos lenguas* (Juli, 1612), p. 570

Figure 12 - *doctrina christiana* (Antonio Ricardo, Lima, 1584), page de titre

Figure 13- *Gramatica y arte nueva de la lengua general de todo el Peru, llamada lengua Qquichua, o lengua del Inca de Holguin* (Francisco del Canto, Lima, 1607), page de titre

Figure 14 - *Vocabulario de la lengua general de todo el Peru llamada lengua Quichua o del Inca* Diego Gonçalez Holguin, Francisco del Canto, Lima, 1608, Page de titre

Figure 15 - *Constituciones de los frailes menores desta provincia de los doze apostoles del Piru*, Antonio Ricardo, Lima, 1601, page de titre
Les parties liminaires

Figure 16 - Pablo Joseph, *Directorio espiritual para exercicio y provecho del collegio de San Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608, Page de titre

Figure 17 - Pablo Joseph, *Directorio espiritual para exercicio y provecho del collegio de San Martin en el Piru*, Francisco del Canto, Lima, 1608, Fol. 7

Figure 18 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Feuillet 1, verso

Figure 19 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.6

Figure 20 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.17

Figure 21 - Diego Flores, *Preciosa Margarita de la vida y muerte y gloria de la serenissima Virgen Maria madre de Dios*, Francisco del Canto, Lima, 1611, Fol.43

Figure 22 - Provenance des livres de la bibliothèque de Francisco de Avila publiés entre 1598 et 1621 selon son inventaire après décès de 1648

Figure 23 - Provenance des livres de la bibliothèque de Francisco de Avila publiés entre 1598 et 1621 selon son inventaire après décès de 1648, détail

TABLEAUX

Tableau 5 - Classification des inventaires selon le nombre de livres, d'après Carlos Alberto Gonzalez Sanchez « Los libros de los españoles en el virreinato del Perú. Siglo XVI y XVII »

Tableau 6 - Répartition des sources du corpus publiées à Lima entre 1598 et 1622

Tableau 7 - Tableau récapitulatif du prix du livre tel qu'il est indiqué dans la *tassa* de mes sources (1598-1621)

Tableau 8 - Recension des livres de l'inventaire après décès de Francisco de Avila imprimés à Lima entre 1598 et 1621

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	9
A. Un atelier d'imprimerie dans l'Amérique coloniale	11
B. Les sources	17
C. La bibliographie matérielle, un approche différente du livre au Pérou	21
LE PREMIER ATELIER D'IMPRIMERIE DE LIMA	27
A. Lima, un nouvel <i>el dorado</i> ?	27
1. <i>Lima au début du XVIIe siècle : une apogée économique et culturelle</i>	27
2. <i>La population de Lima, un marché à conquérir</i>	31
3. <i>La capitale d'une vice-royauté.....</i>	34
B. Le livre dans la colonie : un outil et une menace politique.....	38
1. <i>Les indigènes, un public particulier.</i>	38
2. <i>La mise en place de la censure à Lima</i>	41
3. <i>Les agents du contrôle : tribunal de l'Inquisition et pouvoir civil</i>	45
C. Typologie du livre liménien.....	50
1. <i>Les grammaires et arts de la langue.</i>	51
Le troisième concile de Lima et le premier livre imprimé d'Amérique du Sud.....	51
2. <i>Les relaciones et les décrets vice-royaux.....</i>	55
3. <i>Les livres religieux et de prière.....</i>	58
4. <i>Les livres de droit.....</i>	59
LES TECHNIQUES DE L'IMPRIME	61
A. Les imprimeurs liméniens	61
1. <i>Antonio Ricardo et les del Canto : des associés de longue date .</i>	61
2. <i>Filiation et passation du matériel typographique</i>	64
3. <i>Démultiplication ou ubiquité de la presse péruvienne : démêler le vrai du faux.....</i>	66
4. <i>Reprendre le flambeau après la mort de Francisco del Canto....</i>	68
Pedro Merchan Calderon	69
Francisco Lasso.....	69
Jeronymo de Contreras	70
B. Description matérielle	70
1. <i>Tentative de caractérisation générale</i>	71
Le corps du texte.....	76

Les relations et les décrets vice-royaux.....	77
2. <i>Qualité et diversité de l'imprimé péruvien</i>	78
3. <i>L'illustration</i>	80
C. Les incunables péruviens	85
1. <i>Des moyens limités</i>	85
2. <i>Mais une forme de maturité précoce</i>	86
VENDRE DES LIVRES A LIMA	89
A. L'économie du livre.....	89
1. <i>Évaluer le prix du livre à Lima</i>	89
2. <i>Une limite majeure : l'approvisionnement en papier</i>	94
3. <i>Le commerce du livre à Lima</i>	95
B. L'atelier de Lima face à la concurrence	98
1. <i>L'importation de livres européens</i>	98
2. <i>Une inquisition inefficace</i>	105
3. <i>La fuite des auteurs</i>	106
CONCLUSION	109
SOURCES.....	111
Sources principales	111
<i>Sources issues de l'Universal Short Title Catalogue</i>	111
<i>Sources issues du Proyecto de estudios indianos</i>	112
BIBLIOGRAPHIE.....	117
ANNEXES.....	123
TABLE DES ILLUSTRATIONS	141
TABLE DES MATIERES.....	145